
Ouergane
leïla chellabi


Ouergane
leïla chellabi

leïla chellabi

Ouergane

LCenteur



Première Partie

Les yeux rieurs, le sourire entendu,
Le cœur battant et la voix tendre,
L'homme marche sur un nuage.
La ville s'est assoupie autour de lui,
Ses pas résonnent et dans le silence qu'ils
Froissent, le ciel de velours se pare des
Lumières vives de ces constellations qui
L'observent.

Parce que jean et T-shirt le moulent, la silhouette de l'homme trace dans la nuit une ligne fragile dont la puissance étonne. Un chat miaule en se sauvant et au détour d'une rue un murmure émane. C'est un couple d'amoureux, collés contre un mur les amants se parlent doucement… les mots incompréhensibles à l'homme, lui semblent pourtant pleins d'émerveillement et de secrets partagés. Un sourire traverse son regard, ses lèvres sont maintenant sévères. Pulpeuses, elles ferment le visage de leur pleine sensualité. La silhouette avance sans bruit, glissant sur la nuit la force tranquille d'un corps architecturé et solide mais élégant, de cette féline élégance que les sportifs ou les danseurs promènent quand ils sont très beaux et raffinés.

L'homme a glissé sa main dans la poche arrière droite de son jean moulant. Il en retire une clé plate

et brillante avant de ralentir devant une porte de fer forgé qu'il pousse. Il traverse ensuite une dizaine de mètres de jardin et s'arrête devant la porte d'entrée d'une maison que l'on devine bourgeoise. Avant de monter les marches du perron, il se penche sur un massif de roses claires dont il est impossible de discerner la couleur réelle à cette heure tardive. Dans la chaleur ambiante le parfum, délicieux, arrache à l'homme ainsi penché, un soupir d'aise. Quelques secondes s'en vont ainsi rejoindre la nuit, puis l'homme monte enfin les quelques marches qui le séparent de la porte d'entrée qu'il ouvre avec la petite clé brillante qu'immédiatement il remet dans la poche de son jean.

Il n'a pas encore allumé que l'explosion des voix superbes d'un chœur orthodoxe russe envahit l'espace, dans le noir la sensation est forte. La main sur l'interrupteur, l'homme hésite, n'allume pas encore. C'est beau.

Immobile, l'homme écoute, se laissant envahir et porter par ces voix vibrantes dont la nuit renvoie l'écho, en lui, comme une plénitude difficile à gérer, et si facile à rêver. Mais l'heure est à l'action.

La lumière qui vient alors dévoiler l'entrée s'échappe de plusieurs sources, chacune plus vive, douce, diffuse ou pointue que les autres…

L'escalier, majestueux, perd ses marches dans la pénombre du premier étage d'où proviennent les voix. Un rire de femme s'y greffe pour s'y noyer aussitôt.

L'homme amorce une montée lente. Le cadre est somptueux et sa silhouette intemporelle ne parvient

pas à en déranger l'ordre. La grâce, quelle grâce ? Pourtant, la grâce imprègne cet instant dans la parenthèse du temps qui prépare un moment… en suspens… les secondes scandent leur rythme rapide et le cœur battant l'homme, dépouillé, avance…
Nous sommes l'œil extérieur que l'homme ne soupçonne pas. Sa vie l'a mené là, comment ? Pourquoi ? Trop compliqué à analyser, à dire même. Il suffit de s'en remettre au présent. Il est là et avance lentement vers un tournant décisif qu'il est loin de prévoir, loin même d'imaginer.
C'est une voix de femme, une soprano, qui module maintenant l'harmonie qui déferle. La pureté est presque insoutenable pour l'homme dont le visage grave, impassible, semble sculpté dans une pierre que l'éternité aurait patinée elle-même avec rigueur, douceur et persévérance.
Une veilleuse diffuse, au premier, ses nacres roses dans un couloir immense où toutes les portes sont fermées. L'homme avance encore avant de s'immobiliser devant la porte d'où proviennent rire et voix des chœurs russes. Quelqu'un a baissé le volume des notes byzantines qui se déversent tout doucement au silence compact dans lequel se perd leur écho.
La maison est tranquille, trop. Elle en devient oppressante. L'homme est immobile, telle une statue, pas un muscle de sa silhouette ne trahit son attente, pas un muscle de son visage ne dérange son expression froide comme la pierre.
C'est alors que la porte à laquelle il fait face s'ouvre.
La femme est belle.

Très belle.
Un déshabillé de mousseline parme l'enveloppe d'un raffinement subtil, aérien.
Dans les pensées de l'homme se bousculent Hollywood, ses grands classiques cinématographiques et ses stars. Le lit, derrière elle, est recouvert d'une couette lilas et la lumière mauve des reflets soutenus que lui renvoie un miroir inonde, simultanément, l'endroit où il se trouve, plongeant sa silhouette dans un halo doux qu'il n'a pas envie de quitter.
– Armand ! s'est exclamée la femme avant de lui sauter au cou.
Armand n'a pas bougé. Puis il a répondu au premier baiser en enlaçant la taille fine sous la mousseline.
Sans un mot, la femme a pris sa main et après avoir fermé la porte de la chambre, elle l'a entraîné au rez-de-chaussée. Les deux silhouettes sont aussi félines l'une que l'autre. Élégantes et souples, elles évoquent, ensemble, ces couples assortis dont la beauté physique fascine et attire. L'espace luxueux dans lequel elles évoluent en descendant leur offre un cadre digne d'elles et majestueux. La maison semble heureuse, l'atmosphère s'est allégée et les lumières leur ouvrent des douceurs aux couleurs seyantes.
Armand et la femme se dirigent vers une porte camouflée derrière une riche tenture de brocart. La femme ouvre et ils se retrouvent tous deux dans une pièce nue aux murs parme très pâle, le sol est recouvert d'un matériau de couleur violette. Un lustre de cristal diffuse des lumières diverses dans des tons allant du rose au fuchsia.

Après être restés quelques minutes au centre de la pièce, sous le lustre, ils ressortent ensemble sans avoir échangé une seule parole. La femme éteint les lumières et Armand ferme la porte et replace la tenture qui la masque. Puis ils se dirigent vers le salon, une immense pièce agréablement meublée d'objets rares, d'œuvres d'art et de design moderne, le tout formant un ensemble harmonieux dans les tons or et jaune.

Ce n'est qu'une fois installés dans de profonds fauteuils confortables que la femme demande :

– As-tu faim ou soif ? ou les deux ?

– Les deux, répond Armand.

La femme sonne, malgré l'heure tardive, un valet répond à la demande d'un souper pour deux avant de disparaître aussitôt en cuisine.

C'est en silence qu'Armand et la femme attendent de passer à table.

Ce n'est qu'attablés devant un souper fin et délicat qu'ils se mettent enfin à dialoguer.

– Comment ça s'est passé ? demande la femme.

– On ne peut mieux. Et vous ?

– On ne peut mieux, répond-elle en souriant.

– Avez-vous reçu toute la somme ?

– Une partie seulement, le reste est prévu pour plus tard, dans un mois, dit-elle encore.

– Puis-je attendre ici ? demande alors Armand.

– Mais vous êtes chez vous, au cas où vous l'auriez oublié !!

– Pardonnez-moi, mais tant de choses se sont passées.

– Il semble que nous parvenions enfin au terme de toutes ces préparations qui nous ont tant occupés.
– C'est en effet le premier terme. Le regard d'Armand est à la fois interrogateur et affirmatif.
– C'est évident, réplique la femme.
– Ce souper est délicieux. Je l'apprécie pleinement.
– Vous m'en voyez ravie, répond la femme en tendant à Armand un petit verre de vodka qu'il refuse.
– Je croyais que vous aviez compris les méfaits de l'alcool…
La femme l'interrompt :
– Bien entendu, mais une fois n'étant pas coutume.
– Une fois suffit ! lance Armand glacial.
– Pardonnez-moi, dit la femme, embêtée d'avoir dépassé une limite. Je vais faire disparaître tout ça.
– Vous feriez bien, et très rapidement. Merci. Je prendrai la chambre blanche, je vous laisse la mienne puisque je sais que vous vous y trouvez bien.
– Je vous remercie. J'y suis vraiment bien.
Armand s'est levé, il s'incline devant la femme tandis qu'elle se lève aussi. Bien qu'il soit vêtu d'un jean et d'un T-shirt, c'est en parfait homme du monde qu'il se conduit, faisant oublier, dans ce cadre somptueux, jusqu'à sa tenue.
Ils montent ensemble.
Le valet leur souhaite une bonne nuit.
Cette scène curieuse s'est déroulée entre une heure et trois heures du matin et pourtant chacun des trois protagonistes l'a vécue comme s'ils s'étaient retrouvés en pleine journée. La maison, tous feux éteints s'est alors endormie sur les repos divers de ses trois

hôtes, effaçant dans la nuit les pas et les mots qui l’ont meublée le temps d’un dialogue nocturne qu’elle a, complice, abrité.

Depuis la terrasse les couleurs du jardin vibrent dans la chaleur d'un soleil étincelant. Il est midi, Armand observe le halo tremblant dans lequel les arbres et les fleurs ont installé leur tranquillité. Pas un souffle de vent et pourtant cette impression de mouvement statique, essentiellement vibratoire, dont le jardin entier semble animé.
Et il l'est, se dit Armand en dégustant quelques gorgées de ce café délicieux qu'il reçoit directement d'un pays lointain dont il ne retient jamais le nom.
Des rires lui parviennent de l'intérieur de la maison. Amanda plaisante avec Doudou la gouvernante, cette dernière grogne un peu… Déferlement des rires qui se rapprochent, Amanda descend l'escalier. Explosion des rires sur la terrasse, derrière lui, Armand est immobile. C'est ainsi que les rires puis les bras et enfin le baiser d'Amanda sur le sommet de son crâne, dans l'épaisseur de sa tignasse qui sèche encore après une douche tardive, lui tombent dessus. Avec un plaisir non dissimulé, Amanda « chouchoute » en grommelant :
– Tu es l'homme de ma vie !
Enfin l'homme de ma vie !
Ô mon PA-PA ! Comme je t'aime ! Dis tu vas rester un peu ? Dis oui, dis oui !

Amanda sans attendre la réponse s'est lancée dans un rythme vaudou – en feignant un grand sérieux – autour de la table. De temps en temps, entre deux « Ouh… Hou… » elle « grigritte », les doigts pointés vers son père, afin d'agir sur son indépendance mystérieuse qui le force à des départs sans jamais annoncer de retours autres qu'imprévus.
Paupières mi-closes, Armand observe sa fille. C'est une femme, déjà. Quinze ans à peine et déjà une vraie femme, se dit-il, ne serait-ce cette spontanéité qu'elle exprime encore totalement comme une enfant.
Amanda s'est assise, se versant un chocolat au lait de soja. Elle qui connaît bien son père, affirme :
– Je ne suis plus une enfant, non. Mais j'ai décidé d'en garder les bons côtés. C'est mon choix.
Ce qui fait sourire Armand.
– D'où vient ton café, déjà ? demande-t-il avant de boire ce nectar une fois encore.
– Inutile, répond Amanda, à chaque fois tu me poses la même question, pour oublier aussitôt la réponse. J'ai donc comme l'impression que cette histoire de café est secondaire et sans importance dans ta vie. Bois-le, déguste-le, qu'importe la provenance, pourvu qu'il soit là, dans ta tasse.
Armand ne fait pas de commentaire.
Puis Amanda « petit-déjeune » en silence, attentive à celui d'Armand, parce qu'elle sait que ce n'est qu'ainsi que son père parlera, s'il doit le faire. Elle sait aussi que les silences sont nombreux avec lui et que les questions ne servent à rien. Amanda a appris à vivre avec ces silences et ces absences depuis une

éternité – quinze ans déjà – et le quotidien s'est organisé ainsi, depuis toujours, avec la présence maternellement amicale de Doudou l'irremplaçable.
Doudou a quarante ans, une main de velours dans un gant de fer, mais surtout un amour immense où le monde entier trouve sa place ainsi que chacun, chacune, sans grand mot, sans éclat, juste parce que c'est ainsi que Doudou sait vivre.
À l'ombre du store baissé sur la terrasse, Armand, silencieux, observe toujours le halo vibrant du jardin. Amanda déclare alors :
– Avec cette chaleur je n'ai plus envie de chocolat, même au lait de soja.
Phrase qui tombe dans le silence et à laquelle répond un oiseau qui se pose sur le bord de la table ronde, devant elle.
– Bonjour Gus, nous avons la visite d'Armand, vois-tu ?
– Bonjour Gus, dit enfin Armand, amicalement.
Gus est satisfait. Après quelques picotements dans une brioche appétissante laissée pour compte, un dernier regard vers Armand puis vers Amanda, quelques notes que l'on pourrait croire vindicatives et hop… ! Gus est parti vivre sa vie.
Le silence s'est animé des bruits divers peuplant le jardin. Ajoutés à ceux provenant de la cuisine et de quelque ressac que l'on devine dans le lointain, l'espace a intensifié sa densité imperceptible. Amanda est heureuse, Amanda semble bien, mais sait-on jamais ce que pense ou vit Armand ? Même quand on est sa fille ? La question informulée, informulable,

plane entre Amanda et le jardin, s'adressant plutôt à une autre dimension qu'à quelqu'un.
Tout à coup Amanda prend conscience que cette question, constante, s'est figée quelque part en elle et que de façon latente, elle vit avec. C'est une prise de conscience. Armand regarde Amanda dans les yeux :
– C'est normal, lui dit-il, répondant plus à la constatation de sa fille qu'à la question elle-même.
Amanda est toujours surprise quand Armand, comme à l'instant, suit chez l'autre le cheminement intérieur. Avec elle, c'est systématique. Mais c'est arrivé avec Doudou et avec des amis. Il est vrai qu'Armand est souvent absent. Mais c'est arrivé à chacune de ses visites, cette espèce « d'extralucidité » ?, cette forme de voyance étrange qui, tout à coup, jaillit du silence comme si cela seul était important, comme si, seul le fil intérieur, en tout, en chacun, en chacune, était la chose essentielle, seule digne d'intérêt, seule capable de motiver l'expression verbale rarissime de la pensée d'Armand.
Amanda en est encore, comme toujours, étonnée.
Armand s'est levé, il descend les marches qui mènent au jardin. Le voilà dans les allées, se promenant tel un chat sauvage. Sa silhouette est vraiment belle, Amanda est fière de ce père si jeune. Trente-cinq ans, et pourtant sans âge. Son visage passe de l'adolescence à la maturité avec une rapidité déconcertante. Son corps est dense de beauté musclée, agile, il marche dans le jardin ainsi qu'un pinceau sur une toile, créant des lignes et des courbes comme un

vaste paysage intérieur que le jardin reçoit en bruissant d'aise.
Tandis que Doudou débarrasse, elle commente :
– Ce soir nous avons un dîner. Que veux-tu mettre ?
Amanda ne répond pas. Comme son père, se dit Doudou qui s'éloigne en poussant la table roulante chargée. C'était un brunch, se dit-elle en regardant l'heure, déjà deux heures !
Quand Armand est là, la maison semble totalement occupée par un monde invisible où le silence s'exprime un peu plus, avec des moments volés à chacun de façon si évidente que Doudou a l'impression d'être tout à coup branchée sur un courant à chaque fois plus fort, comme une pile nucléaire mettant en danger le fil de ses pensées qui s'intensifient pour tourner sur elles-mêmes ainsi qu'une roue immense dont on ne voit jamais la fin du premier tour.

Dans sa chambre Amanda découvre sur le lit une boîte blanche ornée d'un nœud violet sur laquelle on peut lire ARMANI ce nom fameux d'un couturier italien. Elle ouvre calmement ce paquet qui cache en ses couches de papier de soie blanc, une robe sublime d'un ton mauve tout à fait exquis. La jupe déploie sa corolle autour d'un bustier tout à fait ravissant, le tout accompagné d'un charmant boléro dont les manches s'arrêtent aux coudes. Ce dernier est blanc orné de fines pierreries mauves.
Tranquillement, Amanda se dévêt afin d'essayer cette robe de fée qu'accompagne une carte ainsi libellée :

« Pour Amanda, une aura mauve
Pour fleurir en paix à l'ombre des autres
Dans l'éclat de sa propre lumière. »

ARMAND
1er juin 1996.

La carte est mauve, l'écriture d'encre violette.
Devant la glace Amanda se mire en sa mauve tenue, avant d'enfiler le boléro qui couvre un décolleté à faire damner un saint.

Elle esquisse un tour sur elle-même, avant de se poser, en tailleur, sur le sol – comme un point d'orgue sur un mouvement continu – que la corolle de sa jupe caresse légèrement. La colonne vertébrale bien droite, elle se regarde dans le miroir en pied qui lui fait face.
C'est dans cette position qu'Armand la trouve, car la porte de sa chambre, devant laquelle il passe, est restée ouverte.
Elle lui sourit dans ce même miroir qui l'a vue grandir et dans lequel elle a si souvent reconnu la silhouette de son père quand elle était bébé puis petite fille.
Immobiles, l'un et l'autre se contemplent. Dans cet échange de regards Amanda, dénudée intérieurement, se découvre une autre et pourtant la même. Se voir grandir est une sensation inconnue qu'elle vit tout à coup intensément.
Armand lui sourit.
Elle se trouve belle et il ajoute :
– Tu es très belle.
Amanda baisse la tête tandis que deux larmes glissent sur ses joues emportant dans leur sillon un peu plus de cette enfance si proche et si lointaine à la fois, qu'elle ressent, pour la première fois, avec une sorte de tendresse maternelle à l'égard de cet enfant qui la regarde comme un père.
Quand elle relève les yeux, Armand a disparu, était-il là ? se demande-t-elle. Il est passé tel un souffle imperceptible mais son regard dans lequel elle s'est sue belle, très belle, est à jamais gravé dans son cœur de femme, né semble-t-il, aujourd'hui.

La femme est entrée la première.
Vêtue de blanc, elle porte un boléro recouvert de pierreries violettes aux feux scintillants d'éclats fugitifs sous les lumières du salon.
Armand l'a saluée depuis la cheminée devant laquelle il se tient debout, très droit dans son smoking blanc.
Face à face ils se sourient.
– L'initiative est bonne, dit la femme. La robe allait-elle ?
– À merveille, répond Armand. Le choix était juste.
C'est alors que Doudou entre accompagnée par un couple jeune.
Ils ne se ressemblent pas mais font immédiatement penser à des jumeaux. La femme est blonde et l'homme roux, pourtant leur taille, leur corpulence, leurs expressions présentent des similitudes qui les apparentent curieusement. Sont-ils seulement parents ? comme semble l'indiquer les apparences ? se demande Amanda qui, dans un coin du salon, entre maintenant par une porte dissimulée aux regards, si bien qu'elle semble surgir de nulle part, ce qui fait sourire la femme qui est arrivée la première.
Tous sont vêtus de blanc, à l'exception d'Amanda qui porte sa robe neuve.

Amanda s’étonne car ces étrangers, amis de son père, tout en lui étant tout à fait inconnus, sont en même temps si familiers, qu’elle se sent en confiance, immédiatement.
Armand se met à vivre différemment. Il plaisante et rit, toujours avec calme et retenue, non pas dans l’expression mais dans l’attitude. Amanda le connaît ainsi mais ce soir il est, c’est vrai, un peu différent. Ou bien est-ce moi ? se demande-t-elle encore. Depuis cet après-midi, après avoir déballé sa robe neuve, ce cadeau qu’elle apprécie, Amanda n’est plus tout à fait la même. C’est une sensation irréaliste probablement, se dit-elle. Mais c’est incontestablement une sensation.

Cette soirée est passée comme un rêve, l’échange, comme un souffle riche et si léger que ce n’est que le lendemain matin, en se réveillant dans sa chambre toute blanche, qu’Amanda se rend compte que son père n’a pas une seule fois prononcé le nom des convives et qu’il ne les lui a pas présentés. Il s’est contenté de leur présenter sa fille. Sur le moment et durant toute la soirée, Amanda n’y a pas pris garde. Et tout cela, a posteriori, lui semble vraiment étrange. Doudou est entrée, elle ouvre les volets et dépose ensuite le plateau du petit déjeuner posé sur une table en entrant, sur le lit dans lequel Amanda s’est assise.
– Dis-moi, Doudou dis donc… on ne sait même pas qui est venu hier soir. C’est bizarre, non ? demande

Amanda à sa nounou – gouvernante-amie-sœur-maman et compagnie…
– De toute façon, répond Doudou, je ne m'étonne de rien avec Armand. Ton père est un homme très particulier et tu le sais bien, non ?!
Amanda ne répond rien parce que, qui ne dit mot consent. Doudou a raison.
– Ma chérie, ajoute cette dernière, la sagesse veut que tu ne poses aucune question. Si tu commences tu es foutue ! Moi je me dis que tout est normal, et je m'en porte bien ! Alors essaye de continuer à faire comme moi.
– Je ne sais pas si je peux continuer. Voilà ! Mais c'est tout neuf, c'est vrai, marmonne Amanda.
C'est alors qu'Armand apparaît dans l'embrasure de la porte restée ouverte.
– Bonjour les femmes, jette-t-il à la ronde, sur quoi Doudou se retourne – ce qui fait rire Armand – vers la fenêtre ouverte sur le jardin.
– Comment vont ces femmes-là ?! demande-t-il encore.
Amanda réplique :
– Quelle loquacité ! Mon père sort de son mutisme.
Mais Armand l'interrompt :
– Non, pas mutisme. Ton père « bien-aimé », dit-il avec emphase, sort de son silence.
– Oh pardon ! J'avoue ne pas voir la frontière qui sépare mutisme et silence dit Doudou en lui passant devant pour sortir.

Le regard d'Amanda est rieur pour inviter son père à entrer et à s'asseoir, ce qu'il fait.
– Bon anniversaire Amanda.
– Merci Papa ! C'était une belle soirée avec une jolie robe, merci.
Mais Armand a sorti de sa poche de robe de chambre un écrin qu'il dépose sur le plateau, devant sa fille.
Amanda regarde, un peu surprise, cette petite boîte rouge en cuir ornée d'or, avant de l'ouvrir. C'est un pendentif. Une améthyste très claire, mauve translucide, en forme de cœur.
– Que c'est joli ! s'exclame-t-elle en l'embrassant avant de passer la chaîne d'or autour de son cou.
– Je suis heureux que cela te plaise…
– C'est mon premier bijou, merci ! Merci Papa.
Puis elle regarde Armand pour dire :
– Tu vas rester avec nous, avec moi, ici ? Tu ne vas pas repartir tout de suite, dis ?
– Non, répond Armand. Je vais rester avec toi, ici, durant trois mois pleins. Je repartirai fin septembre peut-être, de toute façon pas avant début septembre.
Amanda n'en revient pas. Clouée par la surprise elle enchaîne, inquiète :
– Tu n'as pas d'ennuis ?
– Au contraire, répond Armand. Tout va bien, c'est pour cela que je peux rester avec toi trois mois au moins.
Amanda est si heureuse en disant :
– C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire, il rend les autres encore plus précieux.

Est-ce une impression ? se demande-t-elle, Armand a l'air touché. C'est si rare qu'elle en est surprise et ravie.

Les vacances ainsi s'annoncent superbes.

Le triomphe de la nature, en plein été, quel que soit l'endroit, est un étonnement constant. De toutes ces merveilles qui, de la mer à la montagne en passant par tous les chemins d'une imagination buissonnière qui ne peut cerner les beautés que partiellement, l'une après l'autre, l'on ne garde souvent qu'un souvenir si indéfinissable que le temps lui-même peut en obscurcir la netteté.

Perdue dans ses pensées, Caroline, les yeux fixés sur l'horizon, glisse et reglisse son regard sur la surface lisse de cette mer calme qu'agitent, seuls, les baigneurs.

Un chagrin d'amour est assez désespérant, lorsque l'on n'a que seize ans, pour vider le monde de sens et la beauté – ne serait-ce que d'un paysage – d'intérêt.

Et pourtant, face à cet horizon que rien ne dérange, Caroline se sent envahie d'une autre responsabilité, tout intérieure, toute neuve, presqu'enthousiasmante, celle de vivre pleinement ce que la vie lui propose ici sur le plateau copieusement servi par la chance de ses vacances impromptues.

Caroline n'a pas les moyens de voyager, ses parents sont au chômage, elle n'a pas de garde-robe, à part quatre jeans et des T-shirts, Caroline est une élève

brillante et raisonnable qui vient d'être plaquée par un cancre en amour dont elle a brûlé hier soir les lettres et les photos. Caroline ne veut pas se souvenir. Caroline est bien et a l'intention de le rester. À ce stade de ses pensées vagabondes, elle voudrait bien…

– Caro ! Mais tu es déjà là ? Je te cherche partout, je suis sûre que tu n'as pas pris de petit déjeuner ? Tu exagères ! Je me faisais une fête de découvrir la plage avec toi ce matin…

– Non, non « Maman » ! Je n'ai pas mangé, pas faim ! Tu vas pas être chiante, dis ?

Amanda qui vient d'arriver en courant éclate de rire, entraînant celui de Caroline qui se redresse sur sa serviette de plage mauve.

– Non, rassure-toi, je ne vais pas être chiante comme tu as raison de le souligner. Mais je suis si heureuse que tu sois là ! Je suis toujours seule avec Doudou et je suis… Youpi… ! Et Amanda exprime sa joie en la soulignant par une série de roues sur le sable.

Les deux jeunes femmes vont ensuite se baigner. Il est onze heures du matin dans ce coin de paradis quelque part sur la planète et la détente joyeuse et insouciante s'impose avec un soleil si chaud que Caroline se demande si elles ont vraiment le choix.

En revenant vers leur serviette respective, elles commentent la maison qui, en face, toutes fenêtres grandes ouvertes, fait son ménage, aérant ses pièces fermées depuis des mois. Doudou s'y active aidée par une autre femme, comme chaque année.

Les yeux fixés sur la maison, elles n'ont pas vu Armand qui les croise pour aller se baigner.
– Bonjour les filles. Heureuses ? lance-t-il en passant.
– Yes ! répondent-elles ensemble avec tant de détermination que tous trois éclatent de rire.
C'est sous le parasol mauve et blanc qu'elles décident de se réfugier. Le soleil est très fort et ni l'une ni l'autre n'ont la bronzomanie, ce qui les rend disponibles à d'autres préoccupations dont l'échange est la base.
– Dis-moi, demande Caroline, il est toujours seul ton père ? Tu lui connais une amie ? J'entends…
– Je sais ce que tu entends Caro, mais je ne lui en connais pas, non. Je l'ai toujours vu seul, aussi loin que ma jeune mémoire puisse remonter. Apparemment, Doudou aussi. Et elle est là depuis quatorze ans. Alors tu vois !
– Et avant ?
Amanda réfléchit avant de répondre :
– Avant… ? C'est marrant, je n'arrive pas à me souvenir !!
Ce qui les fait rire car le ton est si léger que la phrase en devient comique. Puis Amanda continue :
– Écoute, Caro, pour régler ce problème tout de suite et ne pas en encombrer nos vacances, et parce que tu meurs d'envie de me la poser cette question sur ma mère… non je ne l'ai pas connue, non je ne sais rien, non on ne m'a jamais rien dit à ce sujet et non cela ne me traumatise pas.
Caroline écoute en silence.

Amanda, après un temps, continue :
– J'ai l'impression – ce n'est bien sûr qu'une impression – que je suis née d'une sorte de génération spontanée que la vie aurait décidée – ou encore Dieu ? le Divin ? je ne sais pas – que c'est d'une certaine manière avec mon accord, et que cela a un sens, mais je ne sais pas lequel.
Un silence avant de dire encore :
– C'est totalement irrationnel, je sais, mais c'est aussi dû à l'éducation et à la vie que j'ai eues jusqu'ici. À l'attitude d'Armand aussi, dont j'ai besoin pour père. Mais c'est un père si différent de tous ceux de mes amis que j'ai pu rencontrer ! Il y a là forcément une raison, vois-tu ? Laquelle ? Je ne suis pas pressée de le découvrir car il me semble que ce jour-là mon insouciance en prendra un rude coup. Comme tu le sais j'aurai seize ans dans deux semaines et nous fêterons ici mon anniversaire. J'arrive au bout du secret que je sens poindre et qui n'a jamais pesé que sur les autres…
Puis Amanda regarde Caroline bien droit dans les yeux :
– Ai-je été claire ? demande-t-elle.
– On ne peut plus ! réplique son amie.
Et ensemble, une fois encore, ce qui les fait rire ensuite :
– Mais ça demeure nébuleux !
Elles sortent à peine de leur fou rire quand Armand les rejoint.
– Eh bien les filles ! L'heure n'est plus à la morosité je vois… faisant ainsi allusion au chagrin de Caroline, il

s'assoit sur un immense drap de bain dont il vient de déployer les rayures violettes et jaunes.
– L'heure n'est jamais à la morosité, déclare Amanda, légère.
– L'heure ne sera plus jamais à la morosité, enchaîne Caroline sur un ton assez grave pour être crédible.
Puis, comme souvent, comme toujours – se demande Caroline – quand Armand est présent, un silence s'installe dans lequel on se sent bien, si bien que les vieilles questions ainsi que les jeunes réponses, qui leur sont faites régulièrement, s'évanouissent dans une clarté ouatée, confortable, où la lumière n'est plus un problème et dans laquelle les problématiques diverses fondent comme neige au soleil. C'est divin, se dit Caroline en lançant un œil, sous paupières mi-closes, vers Armand allongé sous l'ombre de l'immense parasol, impassible et net comme une ligne posée sur le sol en soulignerait l'horizontalité. Même couché, se dit encore Caroline, on dirait qu'il ne peut qu'être vertical. Et sa remarque la fait sourire.
Dans la cuisine où s'affaire Doudou, Caroline est venue boire un grand verre d'eau.
– Pas glacée ! a dit Doudou. Pas glacée, a bu Caroline !
– Alors cette plage te plaît ? a demandé Doudou.
– C'est magnifique, a répondu Caroline en ajoutant : j'ai l'impression qu'ils dorment sous le parasol, mais ils sont là si tranquillement immobiles qu'on les croirait morts !
– Oh ! Mais ne t'y fie pas ! Ces deux-là ne dorment jamais au soleil ! Je me demande même si Armand

dort seulement ?! Je ne l'ai jamais vu dormir, dit-elle en riant, et je le rencontre parfois à des heures indues dans la maison…
Doudou qui est blonde, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, rit encore, pinçant le nez de Caroline elle ajoute :
– Je plaisante, je plaisante… à peine ! et dans un envol de sa longue chevelure version Marina Vlady à seize ans, elle quitte la cuisine…
Caroline en fait autant pour monter dans sa chambre. Doudou chante à tue-tête une chanson populaire russe *Les yeux noirs*…
Depuis la fenêtre de sa chambre grande ouverte Caroline aperçoit les deux silhouettes allongées sous le parasol… immobiles. La vue depuis les chambres est magnifique, la maison est juste assez loin de la plage pour ne pas être gênée par les bruits de voix ou autres que d'ici, le grondement de la mer couvre entièrement.
Caroline est heureuse d'être là, tout simplement le pays est beau, et c'est la première fois qu'elle voyage si loin. Armand lui offre ses vacances et ses parents ont accepté, ce dont elle les a remerciés.
Cela fait tant d'argent qu'elle avait peur qu'ils ne refusent. Mais peut-on refuser quoi que ce soit à Armand ? Sa logique, sa clarté, son naturel n'ont pas besoin d'arguments de persuasion. C'est normal et c'est ainsi que cela fut perçu par ses parents. Caroline est troublée par Armand comme elle est séduite, depuis des années, par sa fille Amanda.

C’est un couple étrange que ce père et sa fille. Tout venant d’eux est inhabituel. Tout ce qu’ils disent, tout ce qu’ils font est, d’après Caroline, hors norme. Et pourtant, se dit cette dernière, Amanda est si proche de moi et quand même si différente. Impossible à expliquer, à analyser, cette différence est perceptible par Amanda elle-même qui l’ignore. Elle fait comme si. Mais ce problème qui sans en être un, fait de sa mère un fantôme dont l’absence seule a été toujours vécue… est étrange.

Une mère qui meurt, on vous le dit.

Une mère qui part, aussi, à moins qu’on ne l’apprenne…

Une mère absente pour raison grave… prison, maladie… folie… on vous le dit aussi.

Toutes ces raisons ne cadrent pas avec ce couple père, fille. Non… mais alors, quoi ?

Caroline ferme les volets afin d’éviter la grosse chaleur midi-deux heures, ainsi la brise seule passe, maintenant la chambre dans une pénombre accueillante et propice à la lecture, à la réflexion, au sommeil, car Caroline se prévoit une sieste comme elle en a toujours rêvé, dans un environnement tropical enivrant… espace, chaleur, ombre et farniente… le vrai sceau des belles vacances façon carte postale ! Et c’est si neuf pour son expérience, qu’elle entend bien en profiter.

La soirée s'annonce belle, comme chaque semaine, ainsi en a décidé Armand, il offre avec Amanda une « porte ouverte » où chacun de ceux qui le souhaitent est cordialement reçu à « Cosmica » leur maison de vacances et ce, depuis dix ans. C'est dire que tout ce que la petite ville compte de notables et d'amis se retrouvent à partir de dix-huit heures jusqu'à minuit, bain compris, puisque la terrasse immense où l'on se trouve donne directement sur la plage.
C'est, cette année, la première « porte ouverte » de la saison. Caroline est présentée à tous les habitués des saisons précédentes ainsi qu'à leurs amis, pour certains inconnus d'Armand et de sa fille.
Caroline s'est préparée avec beaucoup de soin. Vêtue de son jean le plus beau, Amanda lui a prêté un chemisier de soie lumineux imprimé sur fond orangé pâle qui sied à merveille à son premier hâle et met en valeur la teinte de ses cheveux.
Amanda porte une longue robe de coton blanc dont les volants de la jupe dansent à chaque pas. Elle est belle, se dit Caroline en l'observant depuis sa fenêtre, avant de descendre.
En bas, Armand reçoit ses premiers convives il est en jean lui aussi et un T-shirt blanc moule son torse.

En fait, c’est un homme beau, se dit Caroline en lui souriant.
Puis la fête s’organise, sous la houlette magique de Doudou, cheveux au vent. Tout roule pour le mieux dans une atmosphère où folie et retenue font bon ménage et s’équilibrent en chacun et collectivement. C’est rare. Caroline évolue, parle, raconte, explique, écoute et rit beaucoup.
Il y a là des femmes jeunes et moins jeunes, certaines sont très belles, pas une ne semble intéresser Armand plus qu’une autre.
Il y a là des hommes jeunes, très jeunes et moins jeunes, pas un ne semble attirer Amanda plus que les autres.
Elle converse, danse, rit, s’amuse beaucoup avec un naturel consternant de spontanéité.
Ce couple que forment Armand avec sa fille Amanda, respire le mystère d’un naturel heureux où les sentiments n’auraient pas leur place.
C’est ce que glisse à l’oreille de Caroline un jeune homme – vingt-cinq ans à peu près – sur lequel elle se retourne, il vient d’arriver, se présente – Kikou pour Kirk, un vieil ami américain de la famille – et ajoute :
– Cela fait dix ans que je les connais, Amanda a l’âge que j’avais alors !
Kikou – pour Kirk – est drôle, parle un français châtié sans accent, bronzé, l’œil bleu acier et le visage rieur, il a un charme qui aussitôt agit sur Caroline comme il se doit.

C’est à minuit et demi que se ferme sur les convives de la soirée « porte ouverte », la porte d’entrée de « Cosmica », ainsi en a décidé Armand. Depuis dix ans aucune dérogation à cette règle impérieuse.
Et ensuite on ne traîne pas, aussitôt au lit ! Amanda y est habituée, Caroline, elle, a du mal à s’endormir et va se baigner, encore une dernière fois, afin d’aider un peu la nature. Peine perdue, elle passe une partie de sa nuit à mélanger dans ses rêves flous Kikou, Armand… et les autres.
Le jardin, côté rue, devant la maison offre les parfums discrets ou capiteux d’une variété de fleurs dont la roseraie est la fierté de Doudou. Ce sont les seules roses de toute la petite ville, à se demander si ce ne sont pas les seules du pays en cette saison ?! a dit Doudou, une fois pour toutes. Et c’est vrai qu’on n’en voit nulle part ailleurs. Caroline qui s’est promenée n’en a pas vues. Cela lui semble un peu étrange, même Kikou lui a dit :
– Les roses chez Armand sont uniques ici. Mais elles sont si belles, on vient les voir de loin. La végétation et les fleurs ici sont tropicales. La roseraie de « Cosmica » est une exception de la nature à sa règle tropicale ! J’aime ça, que ce soit différent jusque dans leur jardin. Qu’en penses-tu ?
Caroline en pense trop, et tant, qu’elle ne peut rien en exprimer car la perplexité fige par moments sa logique…
– Et ce n’est pas plus mal, a enchaîné Kikou en riant.
Kikou qui l’a invitée à déjeuner dans un bistrot typique où les spécialités de poissons sont fameuses.

– Pourquoi m'a-t-il invitée seule, se demande Caroline.
– Parce que je connais bien Amanda qui souvent, bien qu'elle s'en défende, a besoin de solitude.
C'est une bonne raison. Mais comment a-t-il deviné une question ? s'est dit Caroline.
– C'est une faculté comme une autre. Je ne suis doué pour rien en particulier mais je peux savoir instantanément sans m'y pencher, toutes les pensées de ceux que je vois ou croise… indifféremment, surtout si le dialogue est entamé, et il l'est n'est-ce pas ?
– D'une certaine manière on dirait que tu es le jumeau d'Amanda. Pas physiquement, mais…
– Tu as raison Caroline. Nous nous comprenons tous deux à demi-mot… Nous nous connaissons mais aussi nous nous savons… c'est curieux même, mais c'est ainsi que nous expérimentons notre relation.
– Et Armand dans tout ça ? demande Caroline.
– Armand sait depuis toujours tout ça et traite de façon normale nos rapports amicaux ainsi que les facultés qui peuvent y naître ou en faire partie depuis toujours…
Caroline déguste une gorgée de ce vin de pays délicieusement fruité. En silence. Kikou répond avec éloquence par le silence, soulignant ainsi combien parfois les mots ne résolvent rien. Ce dont Caroline, depuis une dizaine de jours ici, est de plus en plus convaincue.
En devisant avec Kikou, en plaisantant, en dégustant ce poisson délicieusement épicé, en écoutant, Caroline a la vague impression d'être entrée dans une fic-

tion, un roman, un film, qui déroulerait les images toutes simples d'une qualité de vie mystérieuse, si évidente et belle, dont les humains redécouvriraient les racines au fin fond de leur cœur, ainsi qu'un bouquet que chacun aurait le privilège et la responsabilité de cueillir et d'offrir aux autres.

C'est réellement, pour Caroline, une situation curieusement forte que ce pays – si loin de son environnement habituel – alimente encore plus, et où Kirk mais surtout Armand et Amanda peuplent de leur personnage si attirant individuellement que l'attraction se manifeste dès que l'un des trois est présent. De plus, en leur absence l'atmosphère demeure, mêlée de joie, d'une forme d'enthousiasme certain, d'une clarté intense dans l'imagination qui ne peut anticiper ou broder et repousse questions et réponses éventuelles d'un clin de regard que ces trois-là posent avec sérénité sur la vie, sur Caroline et tous ceux qui passent, les entourant ou séjournant auprès d'eux.

Kikou s'entend très bien avec Caroline, cette dernière pourtant se surprend à se demander pourquoi il ne la drague pas.

C'est devant la salade de fruits que Kikou répond en souriant :

– La drague ne m'intéresse pas. Je veux dire la méthode. En revanche tu m'intéresses, toi, Caroline comme dit Amanda. Ce que tu es, ce que tu penses, ce que tu aimes. Pour arriver à connaître tout ça est-il besoin de se vautrer l'un sur l'autre ? Et de s'embrasser à bouche que veux-tu ?! Non, j'ai dépassé ça.

J’en suis au stade où les sensations ne sont que des sensations, mais l’être humain qui les éprouve est si simple lorsqu’il en est débarrassé, que c’est cette simplicité-là, qui attire la mienne… Simplifions… Faire l’amour ? Et quoi ?! Flirter ? Et quoi ? Tu es une jeune femme tout à fait unique Caro, et c’est ainsi que j’avance avec toi dans notre amitié toute neuve. Tu as sûrement un succès fou auprès des mecs ! Je suis un mec différent. J’ai répondu ? demande alors Kikou en levant son regard bleu acier vers Caroline.
– Oui, mais que tout cela est étrange.
– Non, Caro, pas étrange, nouveau peut-être, donc inhabituel. Ça c’est sans doute juste, ajoute Kikou en caressant la main de Caroline posée sur la table, avant de demander l’addition au garçon qui passe.

L'anniversaire d'Amanda coïncide avec la seconde soirée « porte ouverte » et c'est bien ainsi ont décrété cette dernière et Armand son père.
Seule différence, Amanda a revêtu une robe très habillée, mauve avec un boléro blanc brodé de pierreries mauves.
– Que c'est beau ! Que tu es belle ! s'est exclamée Caroline en entrant, après avoir frappé, dans la chambre d'Amanda.
Et tandis que cette dernière passe à son cou le pendentif d'améthyste offert par Armand, elle répond :
– Ah ! Je suis contente que tu sois là, Doudou a disparu et je ne peux arriver à nouer convenablement mon catogan.
Regardant Caroline elle ajoute :
– Elle te va comme un gant cette jupe. Tiens je te la donne, tu la garderas, avec le bustier. J'ai besoin de faire un cadeau pour mon anniversaire et cela me fait plaisir que tu en profites. J'ai beaucoup de chance vois-tu et je veux en partager la joie.
Caroline est émue tout à coup devant tant de grâce et de joie, sachant qu'Amanda n'a jamais connu sa mère et ne sait rien d'elle, ce qui vient d'être dit prend un caractère tout autre. Caro est très émue et tandis qu'elle aide son amie à nouer son catogan, ses

yeux se mouillent. Ce qui n'échappe pas à Amanda qui la regarde dans le miroir. Mais le sourire qu'elle offre à Caroline son amie n'est que joie douce.
Caroline est bousculée en elle-même. Consciente d'être bien, en temps habituel, la « râleuse » dont la taxe volontiers sa famille, elle trouve en son amie Amanda un miroir inconfortable où se mirent, à la fois et simultanément, les nécessités matérielles, le superflu, ses propres revendications face à un destin qu'elle a toujours estimé injuste et la tranquillité intérieure d'Amanda, orpheline… ? bref, tout cela se superpose, se mêle et elle ne sait plus, Caroline, si d'elle-même ou d'Amanda il y a de quoi se plaindre, se réjouir, se désespérer ou accepter, comme semble le faire Amanda, les données d'un destin qui choisit pour vous et dont on ne peut que s'accommoder si tant est que l'on aspire un tant soit peu à l'équilibre, le bonheur, pourquoi pas, ou une certaine forme qui ne cadre jamais avec l'idée que l'on s'en fait.
Caroline est bousculée.
Sensible à chacun, chacune, à chaque mot ou phrase qu'elle reçoit comme un cadeau ou une agression, selon son humeur, Caroline bouge quelque chose en elle, et ça coince aux entournures d'une vie qu'elle croyait réglée et qui n'était qu'habitudes et faux-semblants. Peut-on le dire ? se demande-t-elle.
On peut le dire, affirme-t-elle, déterminée quand même à en tirer le meilleur parti possible. Non pas matériellement mais intérieurement dans cet espace inconnu qu'elle découvre stable en Amanda, et qu'elle lui envie.

Exceptionnellement la maison « Cosmica » a la permission de deux ou trois heures du matin. Seize ans pour Amanda, avec en prime une nuit magique, Armand a bien fait les choses et c'est un feu d'artifice qui éclate, superbement grandiose, à l'heure exacte de sa naissance, minuit. Caroline pense à nouveau à cette mère absente qui l'a pourtant mise au monde !! À minuit il y a tout juste seize ans. Où ? Elle a oublié de demander où Amanda était née ?
C'est au détour d'un rosier, dans le jardin, alors qu'Amanda remercie un jeune couple pour leur cadeau, que Caroline l'attend pour lui poser la question.
Dans un envol de mousseline mauve Amanda lance en riant, avant de se précipiter dans la maison :
– Ça, c'est une question à ne pas poser non plus ! Je n'en sais rien !
Caroline suit son amie qui traverse la maison pour ressortir derrière, côté plage où elle retrouve Kikou. Tous deux bavardent, Caroline hésite à les déranger, ne s'y décidant pas, elle fait quelques pas sur la plage où beaucoup se sont retrouvés, assis, par petits groupes, certains, téméraires, se baignent, et d'autres comme elle, se sont éloignés assez pour ne plus entendre que le bruit de la mer et le sifflement doux d'un vent sucré par des parfums ambiants et tièdes.
Ça, c'est un comble se dit alors Caroline, Amanda ne sait même pas où elle est née ! Nous sommes en pleine science-fiction, avec une famille organisée sur terre depuis une planète inconnue dont la Princesse

joue les humaines alors qu'elle est extra-quelque chose…
Et si c'était vrai ?
Le soleil, Armand, la mer, Amanda, la mère ou plutôt l'absence de cette mère fantôme, Kikou, Doudou et les autres me tapent sur le citron ! se dit Caroline, je deviens moi aussi bizarre, avec des idées loufoques qui me traversent la tête ! De-ci, de-là comme des notes venues d'ailleurs qui chercheraient en moi une harmonieuse logique dont les humains, par définition, sont incapables !
Caroline est perplexe quand la voix de Kikou toute proche lui suggère :
– Mais pourquoi n'écris-tu pas tout ça ? Ça ferait un roman génial, je suis sûr que tu aurais un succès fou !
Caroline qui s'est retournée lui renvoie du tac au tac :
– Pas capable d'imaginer la chute ! Incapable donc de construire une histoire, une vraie autour de ce début ! J'en suis bien incapable.
– Que tu crois, dit Kikou en avançant vers elle. Avant de faire on ne sait pas, non plus que pendant et tout à coup c'est fait… il y a là un secret, tu vois ce que je veux dire ?
– L'inspiration est le secret, le talent le sel et l'expression la clé mais voilà ! Je n'ai pas le plus petit début d'aucun des trois ! Mal partie, je suis très mal partie !
Pendant ce temps Kikou s'est dévêtu et se dirige, en maillot de bain bleu acier comme ses yeux, vers la mer.

– Tu viens ou tu m’attends ?
– Je rentre, répond Caroline qui, sans raison aucune, frissonne.
– Alors à plus… répond Kikou – de Kirk – à plus.
Amanda danse avec Armand, pieds nus sur la plage, lorsque Caroline passe près d’eux, ils lui sourient d’un élan complice tout en fredonnant la chanson d’Ophélie Winter « Dieu m’a donné la Foi ».
Arrivée à la porte de « Cosmica », après avoir traversé la terrasse donnant sur la plage, Caroline se retourne pour un dernier regard au couple père-fille formé par Armand et Amanda. C’est drôle, comme tout à coup Amanda et son père lui semblent proches et lointains comme les personnages d’un roman à écrire ou d’une histoire à inventer, c’est curieux, se dit Caroline, ces deux-là sont si heureux ce soir, et dans ce bonheur partagé, une nostalgie délicate dans le regard qu’ils posent l’un et l’autre sur la fête, sur eux, sur moi, comme une manière de s’adapter tout en gardant ce recul qui donne, quoi qu’ils fassent, et même en dansant, une touche d’irréel à la manifestation la plus rationnelle qui soit.
Sans raison, spontanément, Caroline ressent très fort qu’Armand en est conscient et qu’Amanda ne l’est pas. C’est juste naturel chez elle. Et c’est pourquoi l’impact de son regard, de ses rêves, des mots qu’elle dit ou tait, est si magnétique.
C’est quelque chose qui, tout en la dépassant, l’habite si totalement qu’elle ne peut qu’en être vectrice, même inconsciente.

C’est avec une sensation à fleur de peau, très intense, que Caroline se retire pour la nuit. Elle a filé à l’anglaise vers deux heures et demie et malgré le bruit de la fête qui continue en bas, épuisée, elle s’endort immédiatement avec une tonne de pensées lasses d’avoir si peu de réponses et autant de mystère pesant sur la nuit et son cerveau, assez pour l’envoyer directement dans les bras du célèbre Morphée.
La nuit ne sera pas calme pour tous.
Armand, Amanda et Kikou, regrettant l’absence de Caroline, la terminent par un bain de cette mer tiède, même en pleine nuit, dont les tropiques gardent le privilège.
Amanda, pour sa part, n’a pas dormi.
Avec Armand et Kikou, elle s’est promenée en silence sur la plage où ils sont ensuite restés assis tous trois, les yeux perdus dans les étoiles de la nuit marine, la brise douce était tiède et Doudou avait pris soin, avant de se retirer, d’étendre une immense couverture de coton épais, un patchwork mauve, violet et blanc, assorti au parasol rangé en fin de soirée.
Kirk, dit Kikou, a chanté doucement, s’accompagnant de sa guitare, des classiques américains de Bob Dylan et de Joan Baez… pour passer ensuite à d’originales compositions de son cru.
– Un bon cru a souligné Armand, attentif.
– C’est génial, s’est enthousiasmée Amanda, à laquelle il a dédié une chanson, pour son anniversaire, qui porte son nom.

Doudou a servi le petit déjeuner à dix heures. Le matin resplendissant n'avait pas oublié la nuit mais la couverture de patchwork était désertée, ils étaient montés se coucher et Caroline n'avait pas encore émergé.
Doudou, rangeant la couverture, se dit que c'était quand même une nuit tout à fait particulière, comme toutes ces nuits, comme tous ces jours qu'Armand a le génie de faire vibrer autrement sans en avoir l'air.
Doudou apprécie, parce qu'elle ne s'interroge plus comme avant, se contentant de vivre ce qui est là.
Doudou, en simplifiant, depuis qu'elle est au service d'Armand, œuvre au jour le jour, pivot de l'organisation du foyer en l'absence d'Armand comme en sa présence, elle sait depuis des années que sa priorité est Amanda. Et cela lui plaît assez pour continuer.
Armand a annoncé une visite, convié Kirk, dit Kikou, à dîner et demandé à Doudou de faire préparer la chambre d'ami qui reste libre au premier étage. Le second étant le domaine de Doudou.
Bien entendu ni Amanda, ni Kikou, ni Doudou n'ont posé la moindre question. Caroline, quant à elle est d'une curiosité si impatiente qu'elle a du mal à se contrôler. Un ou une ami(e) d'Armand ! Ça, c'est un scoop. Armand le célibataire, le silencieux… si on faisait un film sur lui, ce serait Alain Delon qui aurait le rôle… Delon il y a quinze ans ! Caroline essaye bien de faire taire la petite machine dans sa tête mais elle a du mal parce que le père d'Amanda l'intrigue beaucoup.
J'aurais pu écrire une série pour la télévision, *Dallas* à côté, c'est « just »…, se dit Caroline en tentant de

se calmer. Et pourquoi suis-je aussi fébrile ? Les questions de Caroline fusent et elles sont si inutiles qu'elle n'en parle même pas à son Amanda d'amie ! qui, elle, profite de tout avec une joie indicible. Pas de doute elle est douée pour le bonheur, elle… se persuade Caroline avant de sortir de sa douche, après laquelle elle enfile son maillot et une tunique de coton offerte par Kikou, qui l'a rapportée du marché.

Caroline vit donc en pleine étrangeté dont elle alimente ses rêves les plus fous. Un mec, Kikou, qui lui offre une ravissante tunique alors qu'il ne la drague même pas – inhabituel – une amie chère, Amanda qui la comble et lui témoigne une amitié sincère réelle, « cool-cool » comme elles disent en riant, une gouvernante-intendante qui ressemble plus à une chanteuse pop ou à une comédienne, un père, Armand, qui semble sorti d'une autre planète… voilà qui, d'un coup, d'un seul, fait beaucoup pour une seule Caroline… ! Si en plus, j'ajoute à tout cela une certaine fébrilité incompréhensible que je semble être la seule à ressentir à ce point, se dit Caroline, alors, c'est moi qui ai tout de l'extraterrestre !! *E.T. sous les tropiques !* Voilà un bon titre de polar !

Souriante malgré tout, Caroline rejoint ses amis pour le petit déjeuner. C'est un brunch qu'elle dévore tout en notant qu'Amanda y touche à peine, qu'Armand ne boit que du café et que Kikou fait une razzia sur les fruits.

Amanda est différente. C'est comme si elle avait grandi ou ses yeux, peut-être, ont changé ? Caroline

est inquiète, elle se sent déraper dans l'étrange un peu plus… Armand qui l'observe dit :
– Caroline, tout cela est si normal. Avoir seize ans, sous les tropiques, et ne pas se coucher pour la première fois de sa vie, ne pas dormir et ne pas être fatiguée, cela vous change une jeune femme tout en la posant différemment dans sa vie, non ?
Caroline opine du bonnet… en se trouvant stupide mais c'est Amanda qu'elle regarde, comme en quête d'une réponse…
– J'ai vécu cet anniversaire bizarrement, Papa – à Caroline… – Il a raison, tu sais. En plus il me l'a souhaité avant de partir en vacances… d'une certaine manière – et elle pense à ce cadeau de la robe mauve – et puis avec vous tous ici, Kikou, toi, Armand mon père, Doudou et compagnie. Une sorte de vision panoramique de moi-même, continue Amanda, dans vos regards à tous et dans le tien Caro où je me plonge si différente et si semblable à n'importe quelle fille de mon âge. Mais en plus de tout, l'impression nette et floue à la fois, que je suis au bord de découvrir quelque chose me concernant si intimement que j'en ai par moments la chair de poule. Ce n'est pas une peur, c'est une attente insupportable qui donne à l'horizon qui me sépare de moi des airs d'éternité. J'en suis là. Là, je suis en équilibre avec Armand d'un côté, l'inconnu de l'autre, Doudou à portée et vous tous dans mon cœur. Et devant moi ? Mon Dieu ! Que va-t-il se passer, qu'est-ce qui va surgir, qui va apparaître ?!

C'est ainsi, vois-tu Armand, voyez-vous mes amis, que j'ai vécu cette nuit pas comme les autres puisqu'à jamais et plus jamais je n'aurai seize ans.
Un silence suit ce monologue. Caroline a croisé le regard d'Armand, a-t-elle rêvé ? Il lui semble humide. Larmes ? Joie ? Étonnement ? Satisfaction ? Tout cela un peu sans doute. Doudou depuis la maison a tout entendu, elle est près de la fenêtre de la cuisine et la porte grande ouverte qui donne sur la terrasse où est servi le brunch.
Une ombre plane, légère et dense, c'est celle de l'invité(e) ? Personne n'en parle, tout le monde y pense. Pourquoi ? Impossible à dire. C'est comme ça, évident. Chacun est concerné, chacune, et personne n'aborde le sujet. Kikou qui réside dans un appartement qu'il a loué se lève le premier, il doit être onze heures et demie.
– Il faut que j'y aille. Armand, je reviendrai me baigner avec vous tous si tu permets ?
Armand permet, il ne répond donc que par ce sourire énigmatique… envoûtant, c'est du moins ainsi que ce matin, Caroline le reçoit.
Amanda mange une papaye, Caroline en salive tout à coup et se sert.
Ces vacances intemporelles se poursuivent, Armand qui en est le chef d'orchestre discret prend une place immense. Sa présence est solide, qu'il soit là ou à l'extérieur, chacun est très sensible à son sourire, ses silences, ses phrases qu'il sculpte de lumière sont si rares que chaque mot en est un présent qu'il offre par-ci, par-là… Caroline est encore en train de

penser trop et de se faire un cinéma qu'elle arrête dès la première bouchée de papaye. Le plaisir de la dégustation, tout sensuel, l'emporte sur une subjectivité en roue libre que l'imagination accélère encore.
Le reste de la journée, lendemain de fête et veille d'inconnu, à cause de l'invité(e) surprise, se déroule dans le calme et Armand s'y montre assez loquace, même quand ils vont tous se baigner avec Kikou qui est revenu et Doudou qu'Armand invite à en faire autant.
Amanda, ruisselante en sortant du bain, est si dorée, ses longs cheveux collés sur son dos et ses épaules, son cou sont si brillants, son regard si heureux, qu'un instant Caroline est saisie d'admiration pour le tableau sur fond de bleus divers qu'offre Amanda, des tas de gens, passants ou baigneurs, la regardent et même les enfants se retournent et vont vers elle, comme attirés par la beauté qu'elle dégage.
Caroline revoit tout à coup Amanda au lycée où elles se sont rencontrées. C'est cet éclat qui l'avait tout d'abord frappée. Au milieu de tous ces lycéens blasés, un peu mornes et très désabusés, dans cette cour du seizième arrondissement, loin des violences glauques de la chaleur difficile des banlieues, entre deux fils à papa se draguant et des professeurs ayant, pour la plupart, démissionné depuis longtemps, au milieu de toutes ces bulles qui, légères, éclatent au moindre contact de ces générations qui s'y enferment, Amanda lui était apparue comme une sorte d'amazone, rieuse, à la fois douce et carrée, comme

une héroïne de fiction, magnifique, ayant en toute conscience monté un destrier difficile et peu enthousiasmant. Bien campée sur son adolescence, Amanda traversait et s'arrêtait, allant volontiers à tous avec cet art incomparable de leur faire croire – Caroline comprise – que c'était eux qui venaient à elle.

Tout le monde, les profs aussi, étaient irrésistiblement attirés vers ses talents divers, ses dons dans toutes les matières, que sa beauté nimbait de grâce certaine.

Ce matin, dans le cocon tropical d'une lumière radieuse, Caroline regarde Amanda et redécouvre ce qui, quelques années plus tôt, l'avait frappée, séduite, attirée. Et elle se souvient aussi que son petit ami de l'époque – son grand chagrin actuel – était aussi tombé sous ce magnétisme irrésistible qu'Amanda émanait d'Amanda en permanence.

Mais Amanda est une « pure-pure ». Caroline ne l'a jamais vue jouer avec qui que ce soit. Même pas avec les profs comme le font les autres adolescents, elle comprise… en effet, Caroline a un gros faible pour leur prof d'anglais, dont son amie Amanda rit, sans se moquer. Car c'est aussi une caractéristique d'Amanda que de savoir ne se moquer que d'elle. Un don pour l'humour, parmi d'autres…

Toutes ces réflexions n'ont pris que quelques secondes et Caroline les a vécues comme un « flash-back » dans ce film des vacances dont elle est le personnage complice du public auquel elle confie ses propres informations afin de l'inclure à la fiction, personnage lui aussi – ce public – réplique invisible et muette des acteurs de cette fiction dont la réalité,

sur cette plage des tropiques, ne fait aucun doute pour l'imagination de Caroline qui ne fait que se l'expliquer mentalement avec, il faut bien le dire, une certaine délectation.
Avec Amanda, le temps de rire n'est jamais loin. La secrète Amanda, amoureuse du silence et de la solitude, a toujours la gaieté au bord des lèvres pulpeuses de sa nature épanouie. En riant, elle essore ses cheveux sur la tête de Caroline qui offre son visage, paupières hermétiquement closes, à cette délicieuse sensation de fraîcheur.
Quand elle ouvre les yeux, Armand est là, ruisselant aussi et pour la première fois, Caroline le voit rire. Il a la dent bombée, le sourire amicalement chaleureux, c'est une sorte de joie débordante qui force le rire à s'extérioriser plus qu'à éclater.
De toutes les manières, se dit Caroline, ce que font, disent ou taisent ces deux-là, est toujours surprenant. À force d'étonnement, de découverte, une sorte d'éveil ou plutôt de vigilance prend le relais des habitudes soporifiques du quotidien. Et c'est sans doute, pendant ces vacances hors du commun pour Caroline, ce qui s'impose le plus à elle. Cette espèce de constance dans la façon de voir autrement, d'entendre nouveau, de vivre beau, de dialoguer surprise, d'écouter le silence et de rendre, de l'âme, non pas des humeurs mais des profondeurs secrètes accessibles soudain alors que quelques secondes avant, l'idée même en était impossible.
Caroline vit tout cela très intensément, l'expérimentant, elle constate, en même temps, qu'Amanda et

son père sont parfaitement à l'aise dans cette façon de vivre le quotidien au point qu'Amanda semble inconsciente de ces bouleversements qui assaillent Caroline en ce moment.
Armand, en s'asseyant près d'elle, décrète alors :
– Bien sûr Amanda est consciente de ces bouleversements, mais ce dont elle est inconsciente c'est que notre façon de vivre les a provoqués. Vois-tu, elle ne connaît aucune autre manière de vie, c'est son pain quotidien en quelque sorte. Mais elle est très attentive à cela parce qu'elle t'aime.
Cette dernière phrase surprend Caroline, n'importe quel autre adulte aurait ajouté « beaucoup », et il y a quelques semaines sans doute n'aurait-elle pas remarqué avec autant d'intensité cette phrase qui là, sous ce ciel sans nuage, lui parle différemment.
– Armand, je vous aime… – Caroline hésite, mais ne prononce finalement pas le mot « beaucoup », ce qui ne fait pas sourire Armand – Amanda et vous-même, mais j'ai tant de questions à la fois naïves, absurdes et si importantes. Ce sont elles qui provoquent en moi ces bouleversements dont vous parlez. J'aurais tant envie d'en parler. De savoir tant, de vous connaître plus, bref, je suis en manque de quelques informations, toutes ces choses que vous ne vivez pas comme les autres tout en étant parfaitement semblables à tous. C'est un peu compliqué dans ma tête voyez-vous, mais je sais que ces vacances sont déterminantes pour moi. Pourquoi ? Impossible de le dire. C'est fou tout ça, j'en arrive à me demander si

je ne me fais pas mon propre cinéma ? Et pourtant c'est une réalité ! C'est la mienne en tout cas.
Armand est assis, le dos appuyé à ces demi-sièges que l'on pose dans le sable, jambes allongées au soleil, le reste de sa séduisante personne à l'ombre du parasol sous lequel Caroline, genoux au menton, bras autour de ses jambes repliées, involue vers cette position du fœtus, refuge de perplexité et de peur face à l'inconnu… soupçonné en soi-même. Régression inconsciente d'une attitude qui refusant l'abandon, s'accroche à ce qu'elle connaît. Ne pas lâcher prise est la grande tentation de l'ego quand le confort de ses certitudes est en danger.
Armand, en silence, contemple la mer, son regard acier va d'elle à sa fille Amanda qui à quelques mètres, fait un château de sable avec une petite fille ravissante et attentive. Après un long moment il pose enfin les yeux sur Caroline qui s'est refermée sur elle-même en posant son front sur ses genoux, bouclant ainsi cette boucle fragile que l'on ne cesse de faire sur soi-même quand la vie vous pousse imperceptiblement ailleurs.
Dans l'espace créé par Armand et Amanda sur cette plage de vacances au bout du monde, un autre, à portée et encore lointain, enveloppe Caroline de son invisible réalité, pressentie pourtant par elle et si fermement vécue par Armand. C'est en tout cas ainsi que Caroline vit cette éternité qu'installe le silence d'Armand. C'est alors que les mots arrivent, comme des balles en forme d'étoiles, ils atterrissent ou rebondissent autour de Caroline, sans bruit, seuls des

sons les distinguent des autres bruits de la plage. Un à un, ces mots emplissent l'espace entre Armand et Amanda qui a tourné vers eux son regard rieur et grave, comme un éclair venant d'ailleurs vers son amie Caroline qui, dans ce lieu où les étoiles sont des mots, n'envisage plus la réalité comme une fiction, ni la vie comme une série de télévision, mais loge tout soudain ses fragilités, ses forces et ses faiblesses dans un bouquet qui respire enfin la vulnérabilité comme une force à venir, l'inquiétude comme une joie immense qui se faufile, l'étonnement comme un émerveillement devant tant de vraies beautés à venir qu'elle sent vibrer en elle comme jamais.

Caroline a relevé la tête, son visage est un peu plus pâle qu'à l'ordinaire malgré le hâle et son regard écoute… fixé sur l'horizon, ce qui lentement émerge en elle, ce qui, cousin germain d'infini, ne se perçoit pas dans la ligne définie d'un monde que l'horizon ne parvient pas à séparer du cœur qui s'ouvre.

Puis Amanda est venue avec la petite Aurélie, son amie d'un château que le sable a plongé dans la vague montante d'une mer délicate qui l'a effacé en douceur, parce que la nature aime et respecte ces créatifs qui en sculptent les éphémères constructions, à l'image d'une évolution qui, toujours remise en question, ne s'attache à aucun grain de sable qui en marque les ratés… rendant constamment au sol et au ciel les libertés acquises, en les lissant au miroir qu'ils offrent d'eux-mêmes jusqu'à y refléter la partie de

chacun qui, sans plus jamais s'y noyer, peut exister autrement.
C'est ainsi que chaque aube est une plage nouvelle dans celle qui suit, dont les lumières ne sont que vagues de nous-mêmes passant doucement sur ces châteaux de sable que nous y construisons le temps d'un jeu avec la vie. Illusion, mirage et tentation d'en retenir un grain qui forcément échappe… font partie de ce jeu de la vie où nous nous donnons la réplique avec tant d'incertitude et beaucoup d'acharnement.
Qu'en dit Armand ?
Caroline serait bien incapable de répondre à cette question.
Ce n'est pas tant ce qu'il a pu dire que ce qu'elle en a vécu qui lui semble important lorsque se levant elle murmure « merci » en le regardant avant de prendre par la main Amanda et Aurélie pour aller plonger dans leur rire rafraîchissant dont la mer prolonge l'écho, encore différent aujourd'hui pour Caroline.

La femme – car c'est une femme – est arrivée. Vêtue d'un jean italien mauve et d'un T-shirt assorti, Caroline la trouve belle. Amanda qui ne la connaît pas non plus semble pourtant la reconnaître. En est-elle seulement consciente ? se demande Caroline.
Elle est arrivée en voiture, une américaine blanche, décapotée, le chauffeur est noir et du coin. Elle semble arrivée de nulle part et ne semble pouvoir être que là, ici, là où elle est, en somme. Armand l'embrasse chaleureusement sur les deux joues, avant de lui présenter Amanda, Caroline et Kikou – le gentil Kirk – qui a investi, à la demande d'Armand, « Cosmica » depuis plusieurs jours comme une véritable annexe de son appartement.
La femme est troublante, à la fois discrète et expansive, rieuse et grave, silencieuse et loquace, heureuse et sereine, Caroline la sent vibrante et stable, elle se dit que cette femme représente, d'une certaine manière, un équilibre parfait entre ces extrêmes qu'à la fois elle est et a dépassés.
C'est, encore, une vision différente, cette femme est une vie autre. Et Caro de se dire qu'elle en a marre de tout trouver différent, comme si elle était un bébé en découverte du monde. C'est un peu ça.

Parce que rien n'échappe à Caroline, elle se rend compte, dans les cinq minutes qui suivent que chacun, chacune, à « Cosmica » est tombé sous le charme magnifique de la femme, sauf Armand peut-être qui y était déjà !
Même Doudou, et Dieu sait si elle est « normale » aux yeux de Caro, même Doudou semble la suivre puis la précéder au radar quand elle la conduit à sa chambre.
Caroline marche à tâtons dans « Cosmica » la maison des tropiques. Comme un détective fouineur de vie, à la recherche de l'impossible à saisir, l'inimaginable à surprendre, le rationnel à piéger, la réalité à confondre, l'invisible à photographier.
Caroline est en état d'urgence permanent. Amanda, à côté d'elle, est si détendue qu'il y a des moments très durs, quand l'énervement dû à la tension intérieure a des velléités d'exploser sans raison apparente aucune ! Alors Caroline se précipite dans sa chambre où elle respire à fond face au paysage superbe ou bien elle sort en courant pour plonger, ce qui la calme immédiatement.
Caroline comprend mal ce qui lui arrive, sent que c'est important et sait qu'Armand veille de manière sécurisante pour elle à tout ce qu'impliquent ces vacances. Elle ne saurait dire pourquoi, elle sait, c'est tout. De plus Amanda sait qu'elle sait ! Je deviens dingue, se dit-elle par instants, persuadée dans la seconde qui suit que c'est faux. Pas facile tout ça !
C'est pourquoi, dès que la politesse le lui permet, quand la femme monte dans sa chambre, Caroline en

état d'apnée se précipite dehors pour aller plonger dans ces eaux limpides et purifiantes que la mer des Caraïbes lui offre, don suprême, gratuit, ineffable, bienvenu et appréciable à ses yeux tout neufs.
Caroline est restée longtemps dans l'eau où Amanda vient la rejoindre pour mariner en paix avec elle.
– « Cosmica » est en effervescence, n'est-ce pas ? demande-t-elle à Caroline.
– Ça tu peux le dire, affirme cette dernière.
– C'est marrant, cette femme que Papa connaît vraiment bien, c'est la première fois que je la vois.
– Tu es sûre ? demande Caro.
– Absolument. Il ne m'en a jamais parlé.
– Ça c'est moins étonnant, répond Caroline qui enchaîne sur un ton badin, je ne sais pas si tu as remarqué, mais ton père est plutôt un silencieux ?!
– T'as raison ! Amanda éclate de rire, Caro aussi, avant de jouer un peu à couler puis à respirer, deux, trois fois, ensemble.
– Est-ce que tu passes de bonnes vacances au moins ? demande Amanda.
Un silence… dans lequel elle ajoute :
– Le silence de mon père est contagieux ! Ce qui fait rire Caro qui dit enfin :
– Oui, mais…
– Ah ! oui, mais… ça veut dire ?
– Ça veut dire, dit Caro, que plein de choses se passent, se bousculent en moi. Je ne suis que questions sur pied !
– Oh là là… ! Qu'est-ce que tu es compliquée ! répond Amanda, mais vois-tu Caro, je comprends.

Tu n'es pas habituée à la simplicité, et ça te pose des problèmes quand tu la rencontres.
– Tu peux parler, toi ! Tu te poses bien des questions sur l'invitée de ton père, non ?!
– Oui et non, réplique Amanda en riant, parce que déjà oubliées les questions. Les poser, c'est normal, tourner manège dedans, non ! Déjà oubliées, c'est toi qui y reviens, je te signale !
Elle a raison, se dit Caroline, avant d'enchaîner :
– Ça, moi je n'y arrive pas !
– Pas… encore, souligne Amanda.
Elle a encore raison, se dit Caroline.
– Bon, pas encore. C'est difficile quand même.
– Pas plus que ça, lance Amanda avant de plonger et de la tirer par les pieds pour la faire couler.
Quand elles émergent, rieuses, ensemble, Caro opine tandis qu'Amanda conclut, avant de sortir de l'eau :
– Tu plonges dans la question, parfois tu coules, mais tu sors limpide et lavée, de cette question. Qu'importent les réponses ! Elles diffèrent avec chacun. Seules les questions sont importantes. Quand tu oublies la question c'est que d'une certaine façon, alors, tu as ta réponse.
C'est aussi simple que cela.
Amanda est sortie de l'eau.
Caro la suit en se disant que son amie, à seize ans, est déjà une sacrée bonne femme.

Doudou s'est surpassée, ou est-ce la cuisinière autochtone qui est venue pour cette occasion spéciale ? Ce dîner est goûteux, Caro qui le déguste avec plaisir a en tête l'image de De Funès lorsqu'il mange dans certains films, ses « mm… mm… mm… », qui la font sourire.
Pourquoi le silence est-il tout à coup si naturel ? Je dois m'y habituer, se dit Caroline en regardant le plat qui circule, à la bonne franquette. Ce dîner avec la nouvelle convive est un exemple du genre, silencieux à l'extrême, tous sont à l'aise et rien ne perturbe ces envols de la pensée qu'aucun mot ne fait atterrir. Des anges, nombreux, passent et repassent, apaisant de leur indicible douceur les vaguelettes intérieures d'une Caroline, dont peu à peu la grâce qui plane sur le dîner tempère la fébrilité et efface les questions.
Kikou est nirvanique, ses yeux s'emplissent sans se lasser de cette femme qu'il devine exceptionnelle.
Armand, égal à lui-même, sourit à Caroline.
Amanda est, comme à son habitude, entièrement à ce qu'elle fait, en l'occurrence elle mange et apprécie.
La femme est recueillie, épanouie, belle et chacun de ses gestes fait penser à un rituel, tant de mesure et de finesse, d'élégance et de calme. Elle sourit, à personne

en particulier, à tous, et chacun, chacune se sent concerné(e).
À chaque bouchée Caroline a l'impression qu'elle a, pour la mâcher, l'éternité devant elle et que rien, absolument, n'est plus important que l'acte de mâcher et de goûter, en l'appréciant, l'excellence de ces produits dont ils ont l'immense chance de profiter.
L'apprentissage du présent, au présent, dans un acte simple au quotidien : manger.
Caroline garde encore un certain recul mais elle voit bien qu'ici chacun intègre le présent, sans question, pour ce qu'il est. Sur six personnes, Doudou incluse, elle est la seule en prise encore à cette distance qui la pose en spectatrice d'elle-même et des autres. Mais en même temps, elle ressent très fort ce recul comme positif. D'un regard qu'elle saisit au vol, Armand a répondu par l'affirmative. Un éclair de ses yeux bleu acier comme un laser s'attachant à une microchirurgie de l'invisible afin d'en dégager une réalité qu'il est encore difficile pour Caro d'accoucher seule. Quelques secondes après Caroline est prise de nausée, elle se lève en catastrophe dans le calme ambiant pour aller rendre tout ce qu'elle a ingurgité avec tant d'appétit. Doudou l'assiste et c'est Armand et Amanda qui ensuite l'aident à monter dans sa chambre. Kikou vient lui dire bonsoir.
Quelques heures après ce départ fulgurant, on frappe à sa porte. C'est l'amie d'Armand qui passe la tête :
– Je peux ? demande-t-elle.
– Oui, je vous en prie, dit Caroline qui se sent bête.

La femme est entrée, elle s'est assise au bord du lit. Son regard sourit à Caroline qui s'excuse.
– Chut ! intime alors la femme.
Combien de temps est-elle restée ainsi, immobile ? Ce qui est certain c'est que Caroline l'a entendue dire, avant de se lever pour sortir :
– Il y a parfois des contradictions entre ce que l'on vit et ce qui fait la réalité du présent. Un conflit en jaillit, la meilleure façon de l'évacuer est de rendre. C'est ce qu'on appelle un problème énergétique. Et c'est bien.
Caroline a entendu, ou a-t-elle rêvé ? Quand elle ouvre les yeux sur la femme, celle-ci a disparu.
Sans tarder Caroline s'est endormie, apaisée.

Et quand la femme est venue se baigner, moulée dans un maillot une pièce violet fluo, la plage s'est arrêtée parce que le temps s'est immobilisé. Seuls les tous petits enfants ont continué leurs jeux, exempts de tout babil, dans un silence où ne résonnaient plus que les éléments dans des sonorités tranquilles, les couleurs, de la blondeur du sable à ces palmiers verts, altiers, à ces cocotiers longilignes dont les teintes, des troncs aux feuilles et des feuilles au ciel, semblaient se réjouir d'une aubaine qu'elles seules percevaient en leurs reflets miroitant au soleil.
La femme était maintenant dans l'eau et rien ne bougeait plus. Caroline elle-même, sur le souffle, attendait un signe, un mot, d'Armand, d'Amanda, de Kikou ou de Doudou ou de n'importe qui d'autre, mais rien ne bronchait plus que la brise et l'eau, dans leur écrin céleste que capitonne la Terre.
Rien ne se mouvait plus en rien. Et cela, c'est une première pour Caroline. Quant aux autres, l'espace silencieux était le leur et les beautés colorées de cette nature capiteuse leur étaient si naturelles que Caroline aurait aimé hurler, de joie ou de douleur, de stress ou de surprise, peu importe, hurler et mourir. Mort tendre éclairée par le fluo violet du maillot de la femme qui revenait maintenant vers eux. Eux,

figés comme des cires du musée Grévin, fondantes intérieurement et indestructibles en leurs formes fragiles. Jamais Caroline ne s'était sentie aussi faible. De cette faiblesse physique qui advient après un épuisement jusqu'au-boutiste…
Jamais Caroline ne s'était sentie si vidée, sans aucune autre raison que d'être là et de regarder la femme évoluer, aller, et maintenant venir avec ce chapeau mi-capeline, mi-bob, de maille de coton blanc. Ses lunettes mangent une grande partie de son visage. Elles sont mauves et les verres très foncés ont des lueurs violettes sous le soleil qui les allume de feux divers.
Le sourire de la femme est éclatant bien que l'on ne voie pas ses dents que l'on devine sous les lèvres fermes et pulpeuses, naturelles sous leur carnation ambrée.
Caroline n'en peut plus de se trouver si quotidiennement confrontée à tant de beauté. De quoi vous donner des complexes ! se dit-elle, car enfin, à côté on se sent… faux ! faux, archi-faux, lui susurre sa petite voix intérieure. Au contraire c'est plutôt « soulevant » !! Est-ce vraiment le mot ? se demande Caroline qui ne peut trancher car la femme, tout prêt d'elle maintenant demande :
– Alors Caroline, vous semblez tout à fait en forme, n'est-ce pas ?
– Ça va nettement mieux qu'hier soir répond Caroline, merci d'être passée me voir.

La femme ne répond pas, mais c'est en lui souriant qu'elle prend la main d'Armand pour l'entraîner vers « Cosmica » dans laquelle ils disparaissent.
Kikou les regarde partir, béat.
– Bon, ben ça va ! Kikou… ouh… ouh… ! lance Amanda en le poussant légèrement. Kikou feint de s'évanouir et elle le chatouille alors, provoquant ses hurlements.
Caroline a un haut-le-cœur provoqué par les cris de Kikou, qui s'en rend compte et arrête.
– Nous voilà bien avec une gerbeuse… dit-il.
– Je vais t'appeler la gerbe d'or, c'est plus raffiné, ok ? demande Amanda, mais, ajoute-t-elle, il ne faut pas que cela devienne une habitude, vois-tu ? Parce que, bonjour l'odeur !
Doudou alors se manifeste.
– Vous avez fini de l'embêter, oui ?! Allez, on rentre, je vais faire une infusion, à la demande générale, avec quelques gouttes de citron en prime. Allez. Allez.
Ce qui fait rire les trois amis qui se lèvent pour la suivre.
Dans la maison c'est le silence total, pour changer ! se dit Caroline qui n'est pas trop fringante, contrairement aux deux autres. Doudou, quant à elle, a disparu côté cuisine d'où leur parviennent les bruits classiques d'une infusion en cours.
Le salon-séjour de « Cosmica » est blanc, du sol au plafond. Les meubles y sont modernes et les canapés confortables et intachables, on peut s'y jeter avec un maillot humide, pas de problème.

Le luxe, se dit Caroline qui se remémore les jours de vacances chez ses grands-parents où il fallait faire attention à tout, sans cesse. Ici, dans cette maison, c'est pour Caroline un rêve éveillé. La liberté, l'aisance, c'est, se dit encore Caroline, la limite de la luxure ? Non, c'est le luxe. C'est tout, et c'est le luxe parce que c'est la recherche de la simplicité, sans cesse, en tout.
C'est si inhabituel pour Caroline. Dans sa famille, tout et tous sont si compliqués. Pourtant Caroline s'étonne, en effet parvenir à cette simplicité est si difficile ! Amanda a vraiment de la chance. Elle y est née, n'a connu que cela et y réside, en permanence, où qu'elle soit. Fastoche !
Armand est descendu sans la femme, ses yeux bleu acier sont-ils un peu plus brillants ? Ou est-ce une idée ?
Kikou s'est levé pour mettre le CD de Princess Erika et dans les cinq minutes qui suivent, tous se mettent à danser. Du coup, quand Doudou arrive avec son infusion, ils lui réclament des boissons fraîches. Sans se laisser démonter, elle leur lance :
– Je vais chercher des glaçons, mais vous allez la boire cette infusion.
Phrase qui tombe dans une indifférence générale sur laquelle la femme fait son entrée, en dansant. Immédiatement Caroline se dit qu'elle a fait ça toute sa vie, et elle ne peut absolument pas la revoir avant, ou même l'imaginer ne dansant pas.
Cette amie d'Armand, décidément, a le génie de vous plonger si fort dans le présent que rien en dehors ne

compte plus, n'existe plus que ce qui est fait là, maintenant, ici.
Amanda allume toutes les bougies du séjour. Les flammes or rosé teintent l'espace trépidant de douceur abricotée et la voix de Princess Erika s'y affirme avec rythme et bonne humeur. Qu'est-ce que c'est sympa tout ça ! C'est au moment où Caro se fait cette réflexion qu'elle croise les yeux d'Armand. Il est d'accord. Elle lui sourit. Il la rejoint et l'entraîne sur la terrasse. Là il lui demande :
– Ça va comme tu veux Caroline ?
– Comme je veux, je ne sais pas, mais ça va plutôt bien, plutôt mieux. Je suis un peu dépassée par tout ce qui m'entoure. Je suppose que c'est dans l'ordre ? répond Caro.
Armand, contre toute attente, la prend dans ses bras et la serre contre lui. Puis il la détache de lui, par les épaules, et demande :
– N'hésite pas à dire si tu as besoin de dire. Le silence n'est positif que lorsqu'il organise ses propres cycles d'expression dont parfois les mots sont des parties nécessaires à son équilibre. Donc n'hésite pas.
Caroline a les larmes aux yeux, sans comprendre pourquoi. Tétanisée, elle ne sait que dire, un grand frisson la parcourt qu'Armand jugule en lui serrant les deux mains. Caroline est très émue et pas triste du tout, ses larmes sont incompréhensibles pour elle.
Armand lui sourit.
– Un jour tu sauras, c'est comme pour tout.

– Je suis heureuse de t'entendre dire que je ne mourrai pas idiote, dit-elle, tutoyant le père d'Amanda pour la première fois.
Celui-ci en souriant lui dit alors :
– On peut vivre comme une idiote, on ne meurt jamais idiote. Viens, rejoignons les autres.
En entrant dans le séjour Caroline capte entre Armand et sa convive un regard pas comme les autres, entendu et secret, qui la rassure, elle ne sait pas pourquoi. Personne n'a rien vu. La femme lui sourit, scellant ainsi leur trio de façon subtile et innocente et Caroline sent que c'est très important. Elle ne sait pas pourquoi. Et pour la première fois, ne se pose aucune question à ce sujet.
Ils ont encore dansé jusqu'au dîner puis les jeunes se sont précipités à l'étage pour se doucher et se changer. Armand et son amie sont sortis sur la plage et Amanda qui les regarde depuis sa chambre se pose la question pour la première fois et se demande ce qu'ils peuvent bien se raconter.
Ensuite « Cosmica » a respiré le silence durant le dîner et la soirée qui a suivi. Le calme est revenu en fait, avait-il jamais disparu ? Musique et chants s'étaient tus, repartant d'où ils avaient émergé, de ce silence indéfinissable dont Caroline maintenant apprécie tant le rythme qu'elle se dit, ce soir, qu'elle aura du mal, désormais, à s'en passer.

Que l'homme est beau,
Que la femme est belle,
Quand ils s'efforcent, tout au long du chemin difficile, de renouer ce lien intérieur fort qui se détend si loin d'eux lorsque abandonnés, ils se croient seuls.
Que l'homme est beau,
Que la femme est belle,
Lorsque au seuil l'un de l'autre, ils ne voient plus qu'eux-mêmes. C'est alors que, mains tendues, chacun d'eux vibre en silence le cœur de l'autre même si ce dernier s'attarde ailleurs.

Amanda ouvre les yeux, les oiseaux chantent.
Elle s'est toujours demandé comment elle pouvait les entendre côté mer où donne sa chambre. Mais encore ce matin, les oiseaux chantent.
Dans les yeux d'Amanda, les merveilles de la nuit sont encore proches.
Le parfum de la femme en mauve, c'est ainsi qu'apparaît quotidiennement l'amie qu'a invitée son père Armand, vêtue de mauve ou de violet, elle brûle de lui demander pourquoi, surtout le matin.
La nuit, en effet, s'est passée pour Amanda, dans le parfum nimbé d'effluves mauves de la Femme. Surprise, Amanda s'aperçoit qu'elle ne peut l'appeler

qu'ainsi : la Femme, la majuscule est, lui semble-t-il de rigueur.
Surprise, Amanda se dit que forcément son père a dû leur dire son nom, la présenter ? Mais aucun prénom, aucun nom ne vient à l'esprit. La Femme n'aurait-elle pas été présentée ? Impossible, se dit Amanda. Impossible. Pourtant, sortant de sa nuit mauve, Amanda est certaine qu'aucun nom n'a été prononcé, ni par Armand, ni par Kikou ou son amie Caroline. C'est un comble ça !
Mais passant sur ce « détail » ahurissant, Amanda revient à sa nuit, parce que cette nuit restera dans les annales de sa jeunesse, c'est sûr, de ses vacances c'est certain, de sa vie c'est évident.
Et plus que de rêve, Amanda ne peut s'empêcher de songer à une réalité si fantasque qu'elle en devient irrationnelle. Je n'ai pas rêvé, se dit-elle. Et lorsque la Femme s'est éloignée d'elle, sur cette esplanade de pierre dure scintillant sous les étoiles, disant :

« Il est temps Amanda c'est le moment et l'heure
Quand je reviendrai, tu auras intégré le
Mauve et tu comprendras le 7.
Je ne m'éloigne pas tout à fait,
Sans rester complètement, depuis
L'Ourika je t'observe et t'aide.
Un jour, une nuit, le 7 jaillira et de
Mauve il te baignera.
Au revoir Amanda. »

Ensuite, la Femme a souri encore, Amanda et elle ont ri, puis elle a disparu, laissant à la piste de pierre le soin de passer du mauve au violet foncé, si foncé qu'il s'est fondu à la nuit qui se fermait sur la Femme qui quittait ainsi le regard d'Amanda.

Cette dernière est encore pleine de cette sensation physique que lui a procurée le son de cette voix bien timbrée dont chaque mot prononcé gravait en Amanda des sillons inattendus et prometteurs de quoi ? se demande Amanda, répondant instantanément à cette question par : sans importance. Les sillons seuls importent, ils sont là, Amanda peut en toucher les traces, les yeux fermés sur cette piste intérieure à jamais dessinée.
Elle se lève d'un bond, constate qu'il est sept heures à peine, se douche, enfile son maillot blanc avec une tunique assortie et se précipite en bas. Dans le séjour, déjà grand ouvert sur la terrasse et la mer, Armand lit, en robe d'intérieur marocaine bleu acier, il lève les yeux sur sa fille, placide.
– « Jour P'pa ! » Où est ton amie, au fait, comment s'appelle-t-elle ? Il faut que je lui parle.
– Bonjour Amanda – celle-ci l'embrasse –
Elle s'appelle Lourika.
Impossible, elle n'est plus là.
Armand a répondu à sa fille, dans l'ordre…
– Plus là ! s'exclame Amanda, comment ça ?!
– Partie dans ses pénates ou quelque part sur la planète, avec Lourika on ne sait jamais, vois-tu ?
– Mais ses pénates, c'est où ? demande Amanda.

– La vallée de l'Ourika.
Amanda réfléchit vite :
– Bon, comment tu écris son nom Lourika et la vallée ? Comment tu épelles ça ?
Armand s'exécute :
– Son nom : L.O.U.R.I.K.A.
La vallée : L'O.U.RI.K.A.
– Mais c'est dans quel coin ça ? Je veux dire la vallée, c'est où ? Amanda est fébrile, il lui semble tout à coup qu'elle vit là la suite logique d'un rêve – est-ce un rêve ? – étrange qui coïncide tant avec la réalité qu'elle en est surprise et à peine étonnée. Ces deux sentiments sont paradoxaux, je sais, se dit-elle, mais c'est ainsi.
Armand a fermé son livre. Il regarde sa fille avec acuité pour répondre :
– La vallée de l'Ourika se trouve dans le Sud marocain.
Amanda intègre cette réponse, puis sans un mot, elle se dirige vers la cuisine où elle fait le café. Doudou ne descend qu'à huit heures. Elle prépare un plateau, sans oublier les toasts avec la pâte à tartiner au sésame et au sucre roux car ni Armand ni personne à la maison, depuis toujours, ne mange ni beurre ni protéines animales.
Puis Amanda vient déposer le plateau dans le séjour sur la table basse devant Armand qui ayant repris sa lecture, referme son livre en la remerciant.
Armand a servi le café, il croque une pomme, Amanda est immobile face à lui, de l'autre côté de la table devant laquelle elle s'est agenouillée à la

japonaise. Elle regarde sa tasse de café comme si c'était la chose la plus importante de la vie de cette journée qui commence. Un long silence avec, sur fond de mer calme, le seul bruit de la mastication de cette pomme Granny que déguste Armand, le regard bleu acier perdu sur l'horizon.
Amanda regarde alors Armand.
– Armand, si on y allait dans cette vallée de l'Ourika, voir Lourika ?
– Quand tu veux, ma chérie.
Pour la première fois, depuis seize ans, Armand vient d'appeler Amanda « ma chérie », c'est assez surprenant pour éveiller l'étonnement de cette dernière, mais le moment est à d'autres préoccupations d'ordre pragmatique parce que :
– Je veux y aller tout de suite, lance Amanda. Armand n'a même pas ri.
Simplement il a regardé sa montre et a dit :
– C'est trop tôt encore pour arranger quoi que ce soit. Mais j'aviserai dans la journée, d'un air si calmement entendu qu'Amanda elle-même en est surprise.
Déconnectant tout à coup de l'enfance et de l'adolescence, elle prend conscience que ce qui pourrait apparaître comme un simple caprice n'en est pas un, et qu'Armand le sait.
Mais tout cela est beaucoup trop rapide dans sa jolie tête pour qu'elle s'y attarde et quand Caroline descend, longtemps après cette conversation, Amanda lui dit, joyeusement grave :
– Nous partons pour le Maroc !

– Le Maroc ! Caroline accuse le choc de ce voyage imprévisible… l’autre bout de la planète et demande : mais quand ?!
– Dès que possible, répond Amanda, et bien entendu tu es du voyage.
– Mais, amorce Caroline.
– Ta… ta… ta… tu es du voyage, tu viens, c’est d’accord avec Armand.
– Ah bon ! Caroline ne trouve rien d’autre à ajouter. Cela va beaucoup trop vite pour elle mais elle commence à s’y faire ici et donc il faut continuer ailleurs ! Bon voyage ! se dit Caroline quand même contente. Pour bouger, ça bouge, de tous les côtés, dedans, dehors, avec les autres. Serais-je en train d’apprendre la mobilité ? Moi qui n’ai jamais voyagé avant ! Ça part sec ! Et Caroline part se baigner avant le café… que fait maintenant Doudou pour la seconde tournée. Kikou vient d’arriver, mais en le croisant, elle ne dit rien. De toute manière, je n’ai rien à dire !
L’écho des voix lui parvient quand elle se redresse, sortant ses oreilles de l’eau où elle faisait la planche. Ils sont tous à l’eau, y compris Doudou. Caroline s’approche de cette dernière et demande :
– Au fait pourquoi on t’appelle Doudou ?
– Oh ! en riant Doudou explique que c’est le diminutif que son petit frère lui a donné il y a bien longtemps pour Dominique, trop difficile à dire. C’est simple, ajoute-t-elle, je sais, ça fait très antillais… ! Je m’y suis habituée…

Ce n’est que le soir, dans le silence récupérateur du dîner qui les réunit tous les cinq sur la terrasse où, aidée par les filles et Kikou, Doudou a tout mis sur la table, qu’Armand a déclaré, appuyé par son regard bleu acier rieur :
– Nous partons tous pour la vallée de l’Ourika dans huit jours, nous cinq.
Kikou et Doudou sont surpris, Caroline émue, Amanda enthousiaste se lève pour sauter, chanter « cool-cool » et embrasser Armand, le tout orchestré par une langueur intérieure qui donne à ses gestes une pointe de sensualité inconsciente que Caroline et Doudou notent d’un même regard amusé et complice, Kikou, lui, regarde Armand, s’interrogeant sur cette décision subite, et à la grande surprise des quatre compères, Armand se lève à son tour pour danser avec Amanda, puis Doudou qu’il invite aussi, et enfin Caroline qui, déjà les avait rejoints en entraînant Kikou. Ce dernier se retrouvant seul, improvise avec Amanda un blues « d’enfer » tandis qu’en riant Doudou va chercher une infusion pour calmer les neurones de tout ce petit monde. Par la porte-fenêtre de la cuisine, donnant sur la terrasse, Doudou observe Armand et Amanda. Elle se dit qu’Armand, cette année est différent et qu’Amanda s’épanouit comme rose-glycine à son soleil intérieur. « Rose-glycine » étant la seule image qui parvienne à clarifier l’expression de l’évolution qu’elle note chez Amanda. C’est une fleur qui n’existe pas, se dit encore Doudou, justement, se répond-elle aussitôt, rien

n’est comparable à Amanda, rien de ce que je connais, rien.
Maintenant occupée à verser son eau chaude sur la tisane, Doudou est surprise par Amanda qui vient d’entrer.
– Doudou, il faut que je te remercie pour toutes ces années de patience, de gentillesse, de rigueur, d’amour en somme que tu m’as données. Je sais que c’est idiot, je ne sais pas pourquoi j’ai besoin, ce soir tout particulièrement de venir te dire ça, dans la cuisine en plus ! Mais il faut que tu saches que j’apprécie à sa juste valeur tout ce que tu fais, à ce jour je t’en remercie.
Doudou la regarde, émue, et une sensation bizarre l’envahit. Elle a une femme devant elle qui la remercie avec une grande délicatesse, mais c’est une enfant qu’elle voit encore, un peu la sienne bien que quotidiennement elle ait eu avec Amanda, depuis toujours, cette démarche de recul nécessaire lorsqu’on élève un enfant qui n’est pas le sien. Elle a toujours noté, d’ailleurs, que curieusement Armand avait aussi cette attitude, étonnante pour un père en général surtout lorsque la mère est absente. Doudou prend réellement conscience aujourd’hui, à cet instant même, de l’étrangeté des rapports d’Armand avec Amanda. Comme si, tout à coup, un voile se levait d’un mouvement définitif alors que l’habitude l’avait en quelque sorte estompé au regard jusqu’à rendre la vision qu’il masquait normale.
Doudou prend conscience de ce qu’elle avait inconsciemment noté, s’en étonne donc encore et pour

toute réponse à ce que vient de lui déclarer Amanda, la prend dans ses bras, comme lorsque, toute petite, elle pleurait trop et qu'alors Amanda, dans ses bras, s'arrêtait net pour la regarder, d'un air de dire :
– Bon, ça va, tu ne vas pas nous attendrir ? Et qu'ensuite, l'air calme et digne, elle retournait à ses jeux.
Ce soir, Amanda serre Doudou, lui rendant pour la première fois son étreinte puis lui dit ensuite en la regardant :
– Tu vas me faire pleurer.
Sur quoi elles éclatent de rire toutes les deux car elles ont pensé, ensemble, aux mêmes scènes… souvenirs…
Armand est alors entré lui aussi dans la cuisine, décidément ! se dit Doudou, il y a quelque chose de TRÈS différent ce soir… comble de l'étonnement à la fois pour Doudou et Amanda, il plaisante comme si, d'un seul coup, d'un seul, il se sentait délivré d'un fardeau géant et trop lourd pour un seul homme !
Ce soir-là, même Caroline, qui n'a rien entendu, se dit avant de monter se coucher, « Il y a quelque chose qui tourne différemment. Chez tout le monde, même Doudou quand elle est revenue pour servir l'infusion… était différente ! Armand… il y a un truc changé, Kikou a demandé de rester coucher ici ! C'est la première fois, quant à Amanda on dirait une fleur inconnue qui jaillit, génération spontanée, dans le paysage habituel. Une rose, mais une rose on connaît… non… glycine peut-être ? Une glycine… », c'est en tout cas cette fleur étrange qui s'impose à la

vision irrationnelle de Caroline la cartésienne qui n'en peut plus – et c'est sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil – de vivre en si peu de temps autant de choses étranges, inattendues, dérangeantes et Ô combien, magnifiques !!

Lorsqu'ils descendent d'avion à Marrakech, les cinq amis sont saisis par un bain de chaleur qui à l'intérieur du petit aéroport se transforme en bain de vapeur. Ils ne savent plus très bien s'il fait plus chaud à l'intérieur ou sur la piste ?! Le mois d'août à Marrakech est une pure folie à éviter pour tout Occidental soucieux de son équilibre hydrométrique. Mais rien ni personne n'aurait pu ébranler la détermination d'Amanda, pourtant prévenue. Rien. La preuve, ils sont là suant sang et eau.

L'hôtel *La Mamounia* est ensuite un havre de fraîcheur et de paix où cinq chambres ont été réservées, elles se suivent et donnent sur l'Atlas et les jardins où l'eau limpide de la piscine – déserte, il fait trop chaud encore – est une invite à plus tard… dans la soirée.

Une douche, un déjeuner au restaurant en bas, la visite du patio avec sa boutique, son restaurant arabe. Les trois femmes vont admirer les bijoux superbes dans une boutique juste à l'entrée de l'hôtel, près du portail, des lapis-lazulis, des jades, des cristaux semi-précieux dont des colliers, bracelets, boucles d'oreilles et autres pendentifs « scintillent » les couleurs attractives. Amanda tombe en extase devant un collier d'améthyste et de cristal de roche à faire

pâlir toutes les princesses de la planète. Amanda n'ose pas l'essayer de peur de ne pouvoir l'enlever ! Tout le monde rit, la patronne, deux clients, et nos trois femmes heureuses d'être là, tout simplement.
La journée demain sera dure, c'est ainsi qu'elles se l'imaginent. Ils doivent, tous les cinq, rejoindre en voiture la vallée de l'Ourika, un break de location avec chauffeur doit les y conduire, ils partiront à l'aube, à la fraîche, direction la maison de Lourika, l'amie d'Armand, où ils sont attendus.
La ville est un joyau dans son écrin de terre rouge auquel le satin du ciel, le soir, donne des aperçus fugaces d'un monde où la nuit n'est jamais tout à fait noire même en approche de nouvelle lune, comme c'est le cas. Le ciel de Marrakech, même en pleine nuit, a des transparences qui le parent d'une luminosité unique au monde. Les étoiles y sont encore plus brillantes qu'ailleurs et dans les yeux de ceux qui passent et découvrent Marrakech, sa nuit aussi se grave en eux dans l'éclatante clarté nocturne qu'ils découvrent ici, aux portes d'un désert aux trésors mystérieux. C'est ainsi qu'Amanda vit cette soirée toute particulière.
Armand, lui, retrouve Marrakech avec un peu plus de joie qu'à l'accoutumée car il est en plus spectateur de la magie de cette ville qui agit sur Amanda, comme elle captive chacun, de manière différente mais certaine.
Caroline aussi a basculé dans cette magie éclatante qui pare Marrakech la nuit comme le jour. Dans le secret de son cœur, elle prie, elle la cartésienne

plutôt athée, parce que le désert, qu'elle respire déjà ici, peuple son cœur d'une présence incitant à la prière.
Caroline prie, remercie et s'en étonne.
Kikou s'est promené dans les souks et sur la place Jemaa el-Fna où il a laissé tout le monde rentrer à *La Mamounia* pour flâner encore dans les odeurs d'épices et prendre un verre sur la terrasse d'un café qui domine la place et ses charmeurs de serpents. Kikou a eu besoin de ce contact-là, des regards échangés avec les Marocains qui ne l'ont pas pris pour un touriste tant il leur ressemble.
Kikou a ainsi bu au moins un litre de thé à la menthe, sous la transparence d'un ciel de nuit lamé d'étoiles. Kikou a prié lui aussi, une sorte de réflexion méditative sur la vie des uns dont il fait partie quelque part toute l'année et des autres, ici, qui vivent toute l'année.
Les bruits de la place sont encore vifs et criants quand il décide de rentrer, à pied. Promenade solitaire bienvenue. Tant de choses arrivent depuis quelque temps ! Mais c'est dans la sérénité que Kikou rejoint sa chambre dans l'un des plus beaux hôtels de la planète : ce Palais arabe réputé dans le monde entier.
C'est dans la joie du lendemain déjà, qu'il s'y endort, dans la paix d'une soirée en dehors de son monde habituel.
Quant à Doudou, est-ce la luminosité extraordinaire de la nuit marocaine dans ce ciel particulier de Marrakech qu'elle ne quitte pas des yeux ? Qui sait ?

Mais son constat est sans appel : depuis le premier jour elle est amoureuse d'Armand, n'a jamais voulu l'admettre et ne peut plus se le cacher ni se mentir. Ce qui, évidemment ne change rien à sa vie mais bouleverse l'idée qu'elle se faisait d'elle-même, dont elle se débarrasse ce soir, à jamais. Dans la glace du miroir de la salle de bains ce soir-là, avant de se coucher, fenêtre ouverte sur l'Atlas sombre découpant ses pics sur fond de ciel bleu clarté, Doudou s'est reconnue autre, acceptée comme telle ; et enfin réconciliée avec bon nombre d'ambiguïtés personnelles, s'est transmise le message suivant : et si je vivais un peu pour moi maintenant ? Message reçu cinq sur cinq dans cette salle de bains somptueuse de *La Mamounia* et qu'elle emporte avec elle dans sa première nuit marocaine comme un secret à divulguer très vite au grand jour.

Dans ce Palais de *La Mamounia* dont les murs vibrent jour et nuit des échos invisibles qui y ont gravé à jamais une histoire millénaire et contemporaine où les grands de ce monde ont chacun un rôle particulier, planétaire et parfois inconnu, nos cinq amis se sont endormis, au présent de leur découverte personnelle, dans le réseau invisiblement permanent que tracent les consciences qui se rejoignent dans l'éveil que provoque le destin, le temps d'un soupir, quand il se retrouve en nous dans un lieu déterminé par sa volonté que nous mettons à poursuivre ses buts avant d'en connaître toute la portée.

Ce soir le destin est au rendez-vous qu'il a provoqué pour que cinq personnes, qui se découvrent différentes

en elles-mêmes, puissent poursuivre ensemble une histoire commune qui, comme toutes les histoires de chacun, change un peu le monde où ils la vivent et la vision inconsciente de l'humanité à laquelle, solidaires, ils appartiennent.
Les apparences sont-elles trompeuses ou bien reflètent-elles une réalité impossible à dissimuler ? C'est selon, tout dépend du regard et de ce qui est vu, mais non de l'apparence en elle-même qui devient alors relative donc symbolique… En filigrane c'est, subconsciemment, ce qui fait son chemin dans les têtes le lendemain matin lorsque les amis se retrouvent devant *La Mamounia* pour monter dans le break qui les attend. Qui parmi eux est déjà passé par-delà les apparences ? Armand très certainement, qui a fait le chemin et le suit, attentif, en ceux qu'il précède ainsi.

Il n'y a qu'une heure de voiture jusqu'à Ouergane où les deux petits hôtels semblent encore endormis à cette heure matinale. Ne serait-ce une Marocaine frottant un plateau de cuivre devant *Le Sanglier qui fume* et un enfant en T-shirt, sans slip, qui, devant *La Roseraie* disparaît en courant dès qu'il aperçoit la voiture s'arrêtant, il n'y a personne quand Armand descend pour aller téléphoner, il n'est que huit heures. Puis il invite tout le monde à le rejoindre pour prendre un petit déjeuner. En effet, ce matin personne n'avait faim, trop tôt, au réveil…
On leur sert un petit déjeuner sympathique avec des baghrirs au miel, sorte de galettes épaisses à trous,

délicieuses. Armand leur suggère de se promener avant de repartir, de visiter ce coin charmant car ils ne sont attendus qu'à dix heures chez Lourika. C'est alors qu'ils se lèvent qu'arrive un homme, beau comme un Dieu ! se dit Caroline en interceptant le regard intéressé de Doudou. Il peut avoir dans les quarante ans ? Ses yeux noirs sont magnétiques et rieurs, donnant une expression très jeune au visage buriné. C'est un regard extraordinaire se dit Kikou en le croisant. Amanda se retourne pour voir Armand se lever et tomber dans les bras de l'homme. Accolade qui froisse la belle cotonnade de la longue robe blanche de l'homme car il porte la djellaba traditionnelle et ample qu'affectionnent les hommes du Sud marocain. Mais l'étoffe retombe, impeccable, lorsque face à face et se tenant les deux mains ils se regardent ensuite en silence.
Armand lève alors les yeux et rencontrant le regard d'Amanda, appelle cette dernière qui s'approche doucement. L'homme est impressionnant.
– Je te présente Amanda, dit-il.
Amanda est devant lui. Il touche légèrement son front de la main droite en disant :
– Ainsi l'enfant est devenue femme. Bonjour.
– Bonjour répond Amanda qui a ressenti une onde électrique la parcourir de haut en bas après le geste délicat de l'homme.
– Je suis… il hésite… et dit enfin… tu peux m'appeler El. Cela suffira.
– Êtes-vous un ami de Lourika ? demande Amanda.

– Je suis l'ami de tous et Lourika est ma sœur, mais je reconnais en chacun, chacune, un frère, une sœur.
– El, mon frère, je suis heureuse de vous rencontrer.
La réponse d'Amanda est nimbée de respect, elle-même est surprise car ce frère aîné qu'elle reconnaît pour tel lui semble plus vaste encore que ces paysages dans lesquels ils sont et qu'ils ont traversés depuis leur arrivée dans le Sud marocain et Marrakech.
– Moi aussi, ma sœur.
Cet échange est lumineusement étrange, cet homme de clarté au regard sombre en est à la fois l'apôtre et le chef, comme un religieux qui ne ferait que transmettre sans rien dire et œuvre ainsi en toute connaissance, servant aux destins qui le croisent cette qualité, ce plus, cette ouverture, exceptionnels que permet la sagesse vécue que l'on ne cesse pour autant de découvrir encore.
C'est ainsi qu'Amanda vit cet instant avec cet étranger si familier qu'il en devient plus paternel qu'Armand. Ce dernier, note-t-elle, ne l'a pas, pour la première fois, présentée comme sa fille. C'est étonnant et si simplement normal. Est-on jamais la fille de quelqu'un ? Enfant de la vie plus que d'Armand, Amanda s'en va alors découvrir Ouergane, seule, tandis qu'Armand et El s'assoient l'un près de l'autre pour boire un café.
L'écrin qu'offre à Ouergane le Sud marocain est rouge comme à Marrakech. Terre chaude, chaleureuse, cordiale comme les habitants ici qui sont charmants. Certains parlent français, et Amanda

échange quelques mots, les femmes sourient, l'une d'elles porte un tatouage au milieu du front et quand elle parle, Amanda note les dessins rouges cachés dans les paumes de ses mains. La femme rit tandis qu'Amanda les examine, curieuse, et lui dit un mot qu'elle ne comprend pas, une jeune fille s'approche, habillée à l'occidentale, pour dire :

– C'est du henné, vous savez la plante pour les cheveux.

Amanda connaît, elle remercie mais comprend maintenant, avec l'accent, le mot qui lui a échappé, elle le répète, comme une Marocaine ! Ce qui fait rire les femmes. Puis la jeune fille se propose pour un tour de Ouergane qu'elles font ensemble tout en discutant.

– Je fais des études à la Sorbonne et mon frère est à l'École des Roches, comme Hassan II qui y est passé aussi. J'habite Paris et suis en vacances à Marrakech où vivent mes parents. Au mois d'août ce n'est pas l'idéal mais les maisons ici sont faites pour ces chaleurs, il y fait bon. Je suis venue voir Ouergane, c'est ici que je venais enfant et c'est un endroit où j'aime me recueillir afin de réfléchir à la modernité et aux traditions de mon peuple qui dans tous les pays non-démocratiques sont, à un moment, sources de problématiques et d'évolution l'une n'allant pas sans les autres.

Amanda écoute cette jeune fille, un peu plus âgée qu'elle, comme une sœur. Son français est irréprochable et elle devine dans ce monologue un constat qui tombe à point ; un moment dans la retraite

solitaire où une écoute est nécessaire comme le témoin d'une conscience en devenir. Nezha, c'est son nom, continue :
– Je fais du droit mais ma passion est la littérature et je fais aussi des études de piano. Je ne serai jamais une virtuose parce que la musique est pour moi source de calme et de détente, comme l'acquis d'une existence antérieure dont l'écho présent n'est que porteur de réminiscence et non d'avenir. Je vis de façon schizoïde dans une famille où dès que je reviens, mon père ne peut tolérer la liberté que je vis et à laquelle je me suis habituée en France. Pourtant les Marocains en général sont très évolués, et ma famille en particulier. Mais c'est quand même difficile.
Quand elles se quittent, devant la Roseraie où elles terminent leur visite de Ouergane, il est neuf heures et demie, Nezha glisse à Amanda une adresse parisienne facile à retenir et disparaît en apercevant Armand en compagnie de El.
Amanda la regarde partir, longue silhouette très parisienne dans son jean blanc agrémenté d'un petit haut à fines bretelles qui met en valeur sa finesse et son élégance naturelle ainsi qu'une poitrine parfaite. Puis elle rejoint les hommes bientôt suivie par Doudou, Kikou et Caroline, dans l'ordre. Entretemps El s'est éclipsé, mais elle ne l'a pas vu partir.

De l’extérieur la maison ne paie pas de mine. Les murs en sont rouges comme la terre de ce pays depuis qu’ils ont quitté Marrakech. C’est une bâtisse qui s’intègre à la nature et ne donne aucune idée de l’espace intérieur. Un étage et une terrasse à créneaux en guise de toit. Cela ressemble à une carte postale ce qui pourrait être en plus simple, plus petit, un vrai château comme ces villes du sud, Ouarzazate la fortifiée en ses murs compacts…
Une roseraie et des palmiers avec quelques buissons vert sombre et brillants sont la seule végétation, les roses, à l’ombre d’un toit de paille les protégeant des chaleurs caniculaires sont magnifiques. Notamment tout un massif de roses mauves rares, Armand les connaît mais les autres les découvrent en silence, avec émerveillement en descendant de la voiture. La porte de la demeure semble petite à côté de l’ensemble, pourtant pas énorme non plus. On dirait une maison en pâte de terre séchée, c’est le style du pays et c’est beau. Dix minutes de Ouergane, pas un chat ni une habitation alentour.
C’est un homme qui ouvre la porte. Il est vêtu d’une robe marocaine d’un bleu magnifique. Aussitôt deux jeunes garçons se précipitent, sur un signe de lui, vers la voiture pour prendre les bagages. Pour les

aider, un instrument mi-brouette, mi-chariot en bois rustique fabriqué maison, on dirait.
L’homme les conduit au premier étage où cinq chambres leur sont destinées. Spacieuses, meublées à l’orientale, peu de meubles, des coussins de satin à impressions velours et des lamés. Chaque chambre a une couleur dans une gamme allant du rose au violet en passant par les demi-teintes. Celle d’Armand est violette, mauve pour Amanda, puis Kikou, Caroline et Doudou qui héritent du rose, rouge un peu fuchsia. Un mur de verre coulissant donne sur un balcon commun à toutes les chambres, large de trois mètres à peu près avec une vue imprenable sur l’Atlas. C’est un rêve, se dit Caroline.
À peine dans leur chambre, les cinq amis se retrouvent immédiatement sur leur balcon pour admirer le paysage sauvage. La magnificence du lieu les laisse sans voix, Armand demande :
– Ça vous plaît ?
Ça leur plaît ! Indicible ! Seul le silence intériorise et extériorise l’indiciblement grandiose. Ils ne répondent donc pas d’un commun accord. Les parquets des chambres sont de cèdre et l’odeur délicate en est exquise. Les plafonds sont tous blancs et plus hauts que ne le laisseraient supposer l’entrée et les couloirs par lesquels on y accède. Le balcon comporte devant chaque chambre une petite porte en fer forgé comme la balustrade qui ouvre sur un petit escalier menant dans le jardin somptueux où chantent des jets continus d’eau courante. Des hibiscus, des fleurs, des ros-

es encore et des arbres, outre des palmiers, dont ils ne connaissent ni les noms ni les feuilles découpées.
D'en bas l'enfilade des baies donnant sur le balcon-terrasse laisse deviner les couleurs vibrantes des murs de chaque chambre qui se mêlent à des mosaïques de camaïeux assortis. Dans chaque salle de bains aux couleurs de la chambre, des vasques immenses de mosaïques, dans les mêmes tonalités servent de baignoires. C'est réellement sublime, se dit Amanda tandis qu'elle défait ses affaires. Personne n'a dit un mot de trop, tous sont recueillis et envahis dans et par la beauté du lieu ainsi que par la modernité d'une architecture de décoration qui a su garder vivante une tradition orientale respectant l'environnement. En ouvrant le placard dans la salle de bains, pour pendre ses affaires, Amanda y découvre des paquets. Le premier contient une robe arabe violet et or, à sa taille, en coton satiné très lumineux et l'autre contient le collier d'améthyste et de cristal de roche tant admiré à la boutique près du portail de *La Mamounia*.
Saisie, Amanda contemple ces deux surprises qu'accompagne une carte ainsi libellée :

« Pour toi Amanda, l'éclat de ces pierres
Magiques à celui de ton cœur comparable.
Pour toi Amanda, l'écrin de cette robe
Dont la couleur offre au corps la protection
Divine dont chacun a besoin dès que
Commence l'exploration intérieure liée aux
Voyages à entreprendre.

Pour toi, Amanda, qui a su reconnaître la
Nécessité urgente de ce premier voyage.
Bienvenue dans la vallée. »

Lourika

C'est une carte mauve pastel où l'écriture violette capte l'œil et par-delà, interpelle l'âme en faisant battre son cœur.
Ils ont été prévenus que le déjeuner serait servi en bas à treize heures. Amar le majordome leur fera visiter la maison sauf l'espace réservé à sa maîtresse, puis ils auront tout le loisir de se détendre et de se promener ou de dormir avant de dîner à huit heures précises avec leur hôtesse Lourika qui les rejoindra.
C'est ce qu'ils font. En attendant le dîner avec une certaine impatience, Amanda a décidé de se vêtir pour le déjeuner d'un bermuda blanc et d'un T-shirt assorti à manches très courtes. Ne se décidant pas à laisser son collier, elle aimerait le mettre mais il est trop habillé pour sa tenue et elle consent à le laisser sur la table basse où il est éclairé par les feux du soleil entrant par la baie. Ce collier est si beau qu'il semble vivant.

Après déjeuner Amanda a dormi toute la journée comme un paquet sur son lit, une sorte de sommeil particulier, une sensibilité à ailleurs plus exactement, là où les rêves existent quand on ne sait pas encore que la conscience peut se mouvoir dans un contact direct avec cette unité intérieure qui n'a plus besoin

des symboles et de leurs images pour exprimer ou être comprise. Amanda, corps abandonné que caresse une brise légère venant du ciel de l'Atlas en face, se vit comme un poids lourd, malhabile et immobile tandis que, dans cette sensation physique toute nouvelle elle pressent, plus qu'elle ne voit ou se meut, un état de veille impliquant une acuité de vision que son regard ne saisit nullement encore.

C'est dans cet état, à la fois comateux et extrêmement présent à deux plans de conscience, qu'Amanda passe quelques heures avec de temps à autre un regard au réveil sur sa table de nuit. Ces flashs d'heures saisis avant de sombrer à nouveau, vagues de vie figées dans la matière, aux marées insoupçonnables des mouvements différents qu'elles amorcent et auxquels déjà, Amanda est, de manière peu confortable, sensible.

Ce n'est qu'à dix-huit heures qu'elle ouvre vraiment les yeux sur le plafond de sa chambre, page lisse et blanche d'un nouveau chapitre de sa vie qui commence. Le poids du corps est encore lourd mais ses yeux légers se posent, papillons agiles, sur les murs, le réveil, la baie qui ouvre l'infiniment beau sur ces montagnes marocaines aux découpes majestueuses sur fond bleu de ciel clair. Amanda est revenue. D'où ? Le mystère demeure mais elle ne se pose pas la question, elle sait qu'elle y était. Et la vie des sensations coutumières reprend. Elle découvre que son peignoir de soie légère est trempé de sueur. Elle se lève donc pour prendre une douche. Quand elle revient dans sa chambre quelque dix, quinze minutes

plus tard, le lit a été refait et les draps changés. Elle est à peine étonnée. En effet, depuis son arrivée ici, elle se sent entourée de façon invisible – puisqu'elle a passé seule son après-midi – mais certaine, comme si elle découvrait à la fois en elle et autour d'elle une autre dimension jusqu'ici parallèle qui soudain se superpose à l'autre, celle où jusqu'à présent elle a vécu, sans question autre que l'amour de la vie, de sa vie et des autres qui l'a toujours comblée et auquel elle s'est très tôt identifiée.
C'est en peignoir de bain mauve, mis à sa disposition, qu'elle sort sur le vaste balcon-terrasse après sa douche. L'air limpide est délicieux, respirant la pureté à grandes inspirations, Amanda découvre Caroline qui lui fait un signe de la main qu'elle lui rend en souriant. Caroline a manifestement pris une douche aussi, c'est en peignoir qu'elle lit un petit livre à la couverture blanche et rouge. Kikou allongé dans une chaise longue devant sa chambre, sous un parasol, est assoupi… non, il lève un œil, le cligne pour Amanda qui le regarde et retourne à sa solitude.
Pas de Doudou à l'horizon. La baie de sa chambre est ouverte mais le store intérieur est baissé. Peut-être dort-elle ?
Quant à Armand, sa chambre est vide, baie grande ouverte, c'est le désert, seul un fond doux de musique arabe en provient.
Amanda fait quelques pas puis descend rejoindre Caroline.
– Qu'est-ce que tu lis ? demande-t-elle.

Caroline qui la regarde arriver lui tend son petit livre fermé, sans un mot.
– Tiens ! Il est joli ce livre, c’est à toi ?
– Non, je l’ai trouvé dans la bibliothèque que nous avons visitée tout à l’heure, il y en a toute une série et celui-ci était le premier. J’ai eu envie… répond Caroline.
Amanda feuillette le livre et immédiatement, elle éprouve une sensation dynamique. C’est curieux mais peut-être n’est-ce qu’une coïncidence, après tout. Le nom qui figure sur la couverture lui semble familier, Morya ! Est-ce un écrivain dont elle a entendu parlé ? Armand est si cultivé qu’il l’a peut-être prononcé ? Elle rend le livre à Caroline qui s’étire comme un chat avant de le récupérer.
– Tu as dormi ? demande-t-elle à Amanda.
– Oui, mais bizarre. J’ai dormi tout en dormant sans dormir !
– Qu’est-ce qu’il est joli ce peignoir. C’est simple, tout est joli ici, alors ! lance Caroline en évaluant du regard Amanda qui le porte très bien.
Il est mauve pastel et bordé d’un liseré d’or, avec des petites fleurs à pétales d’or parsemées joliment, ni trop, ni trop peu.
– Chic, chic et original. Dis-moi tu es gâtée, le mien est en éponge simple, couleur délicieuse aussi, mais simple, sans fioriture !
Amanda sourit pour répondre avec gravité, les yeux fixés sur l’Atlas :

– Je suis très gâtée. Et le comble, c'est que c'est ici que j'en prends conscience. Tu peux me dire pourquoi ?
Caroline rieuse :
– Eh ! Je croyais que tu ne posais jamais de questions la belle !
– Comme quoi, tout peut arriver, n'est-ce pas ? acquiesce Amanda.
Dans sa chambre à nouveau, le temps de se préparer pour descendre dîner, Amanda opte pour les cadeaux trouvés sur son lit en arrivant, dont elle se pare. Devant le miroir en pied dans la salle de bains, elle s'émerveille encore devant ce collier qui semble fait pour elle tant il lui sied. Long et fourni en pierres, il tombe entre ses seins, à la hauteur du cœur.
Après avoir éteint, Amanda sort pour rejoindre les autres dans l'immense séjour où rendez-vous était fixé à dix-neuf heures trente.
Ils sont là, à part leur hôtesse, quand Amanda ainsi vêtue fait son entrée sous l'œil admiratif d'Armand et surpris des autres.
– Bon sang qu'elle est belle, se dit Kikou.
– Quelle femme… en quelques jours, constate intérieurement Doudou.
– Sacrée bonne femme ma copine, se répète Caroline.
Puis El est arrivé quelques minutes après, vêtu de blanc, il tient dans sa main gauche un de ces petits chapelets orientaux, aux perles de cristal de roche, alternées de pierres d'améthyste… comme mon collier, se dit Amanda en l'admirant de loin.

C’est Armand qui fait les présentations.
À dix-neuf heures quarante-cinq très précises, Lourika fait son entrée. Sa tenue est sœur jumelle de celle d’Amanda, collier compris. Ce qui fait un choc à cette dernière, tétanisée, quant aux autres, mis à part El et Armand, « surprise-surprise » est, depuis l’annonce de ce voyage au Maroc, le mot d’ordre général ! Alors…
Lourika salue tout le monde en entrant et se dirige directement vers Amanda dont elle prend les deux mains dans les siennes pour dire de façon inaudible pour les autres :
– Merci, Amanda, d’avoir revêtu cette tenue.
Les yeux de Lourika sont indéfinissables, sombres et directs, ils sont à la fois doux et clairs, transparents comme ces eaux limpides qui cascadent les sources de l’Atlas. Insaisissables, ils sont pourtant profonds et leur regard, stable comme une flèche qui se plante au cœur de leur cible, fait des expressions de Lourika un paradoxe constant où l’on pourrait se perdre si l’intellect seul tentait d’en comprendre les nuances, ce qui est parfaitement impossible.
D’un élan, Amanda dont ce n’est pas du tout l’habitude, embrasse Lourika, elle a tant attendu pour la voir après cette nuit et ce rêve sous le ciel des Caraïbes ! Lourika lui rend son accolade en souriant.
C’est alors qu’Amar entre pour annoncer le dîner.
C’est un dîner marocain, pris à la marocaine dans une salle à manger marocaine.
La table immense est ronde, basse, et les plats succulents se succèdent. Assis sur des coussins les convives

devisent maintenant gaiement et Caroline constate avec plaisir qu'il n'y a aucune viande rouge au menu. Seules quelques volailles, notamment dans l'entrée, une pastilla aux pigeons tendres.
El, Lourika et Armand ont décidé un séjour de deux semaines.
– C'est bien le minimum, a dit Lourika, nous avons tant de choses à faire.
Phrase qui a semblé une invite personnelle à Amanda, un mystère à Doudou, une évidence à Kikou et étrange à Caroline. Mais dans l'ensemble, tout le monde est d'accord.
Armand est heureux, on peut le lire sur son visage, dans ses yeux, et même Amanda se dit qu'elle ne l'a jamais vu ainsi. Pourtant aucune tristesse ne vient ternir cet état qu'elle éprouve, fait d'un cocktail de certitude, d'inconnu, de bien-être et de paix, le tout assaisonné de beaucoup de joie devant tant de beautés accessibles aux yeux et au cœur.
Une soirée de douceur où le rire a trouvé une place de choix, s'achève. Chacun pense à se retirer, Lourika, d'un regard, demande à Amanda de rester. Ce qu'elle fait.

Lourika a entraîné Amanda dehors, elles ont traversé le jardin sous la beauté nocturne d'un ciel marocain incomparable.
Une porte, une entrée immaculée aux dessins de mosaïques violettes, foncées. Un jet d'eau au bruit cristallin qui résonne dans le silence. Une autre porte et une salle immense aux murs décorés jusqu'à hau-

teur d'un mètre cinquante à peu près de petits zelliges mauves, or et violet foncé. En face de la porte qu'elles viennent de franchir, un autel rond, bas, un mètre au-dessus du sol, pas plus.
Derrière l'autel contre le mur une tenture de soie épaisse agrémentée de pampilles or, dans les mêmes tons que le reste de la pièce. Le sol est de carreaux blancs et mats cernés de liserés d'or. C'est un ensemble à la fois dépouillé et très riche de couleurs, à la fois paisible et dynamisant. Amanda ressent la même impression physique que lorsqu'elle a pris dans ses mains le petit livre de Morya que lisait Caroline cet après-midi. Cette constatation passe très vite, comme une sensation qui ne pourrait s'installer ni dans les émotions ni dans l'intellect.
La tenture bouge alors qu'elles sont devant l'autel bas, nu à l'exception d'une large bougie circulaire allumée. C'est une bougie blanche et pourtant la flamme, immense, semble violette, à cause des couleurs dans lesquelles elle flamboie et qu'elle éclaire en les incluant.
La tenture frémit, poussée enfin par une main qui l'écarte doucement. El apparaît. Il leur sourit, son regard est intense. Elles le lui rendent. Sans un mot il les invite toutes deux à prendre place autour de l'autel, avec lui, sur ces coussins marocains qui en jonchent le sol blanc et or.
Amanda ne se pose aucune question, pourtant l'étrangement réel a fait place au réellement étrange qui régit sa vie depuis son désir impératif de venir vers Lourika, aussitôt exaucé par Armand.

Ils sont maintenant installés tous les trois et contrairement à toutes ses propres prévisions Amanda prend la parole :
– Il me semble que ce rendez-vous est pris depuis longtemps, et que c'est pour y répondre que mon désir subit de voir Lourika a jailli, un matin, après une nuit finalement bien consciente.
Amanda s'est exprimée lentement, ce n'est ni une affirmation, ni une constatation, mais la tranquille assurance des deux qu'elle formule ainsi avec netteté et une sorte de neutralité intéressante à leurs yeux à tous trois. Puis elle regarde El.
– J'ai aussi la curieuse impression que je vous connais depuis toujours, ajoute-t-elle, tandis que son regard va de lui à Lourika.
– C'est exact… d'une certaine façon, répond cette dernière.
Un long silence durant lequel Amanda voit défiler les moments forts de sa vie jusqu'à présent. Puis arrivée au moment présent, là dans cette salle en compagnie d'El et de Lourika, elle repart subitement, mémoire en arrière jusqu'à son premier cri d'enfant, quand on la retire des bras d'une maman, de sa maman qu'elle ne veut pas lâcher des yeux quand on l'emporte… loin… ce cri d'enfant, poussé les yeux dans les yeux avec ce regard qu'elle reconnaît pour être celui de Lourika.
Le silence se poursuit. Amanda n'est pas si surprise qu'elle aurait pu le penser. Une forme de connaissance intime des relations de sa vie, dont la première

lui revient ou surgit, parce que c'est le moment et l'heure, sans doute.
Comme un écho à ses pensées El :
– C'est le moment et l'heure, scande-t-il.
Mais au même moment Amanda reçoit la flèche dont l'impact inattendu la terrasse quand même, Armand n'est pas son père ! Mais alors qui ?
– Non, Armand n'est pas ton père, c'est Lourika qui le lui répète, comme sa propre voix intérieure, confortant sans appel son intuition.
Dans le silence, à nouveau, se posent ces révélations qu'Amanda sait depuis toujours, vit aujourd'hui, qui étrangement sont formulées par Lourika et El comme les échos sans fin d'une éternité qui a choisi pour les révéler, ce moment-ci, quelque part dans le Sud marocain entre Ouergane et l'Atlas, parce que Amanda, appelée par sa propre connaissance de l'inconnu qui la concerne, a tenu à venir rencontrer sa destinée. Seize ans de sommeil en somme, pour un éveil quasi instantané. Le mystère serait-il son compagnon de vie ? Il l'était alors qu'elle n'en soupçonnait pas l'immense profondeur. Le demeurera-t-il maintenant qu'elle y a plongé ? Pour combien de temps ? Et puisque quelque chose commence ici, en ce moment même, et qu'elle ne sait pas quoi, peut-elle même oser imaginer une suite à ce chapitre-là qui fait, en une soirée marocaine mémorable, basculer sa vie comme un torrent qui la submerge encore trop pour pouvoir aviser de quelque façon que ce soit.

– Cela suffit pour ce soir. Nous nous retrouverons demain tous les trois à la même heure.
El qui vient de parler leur tend un porte-sucreries à trois étages en cuivre où sont disposés des loukoums et des pâtes d'amandes en ajoutant :
– Ils sont à la rose, au lilas et à la glycine, essentiellement.
Lourika s'est servie, puis Amanda. C'est vrai ils sont délicieux, mais à part les sucreries typiques à la rose, jamais Amanda n'avait goûté le lilas et la glycine avec autant de plaisir pour leur finesse. Elle n'en savait même pas l'existence.
El est ensuite parti de son côté, derrière la tenture de soie lourde.
Lourika et Amanda ont regagné la maison principale où elles se sont séparées en se souriant heureuses, devant la porte de la chambre d'Amanda.
Il était minuit à peine. Amanda avant de s'endormir a pourtant l'impression qu'elle vient de vivre un siècle qu'elle vivait déjà depuis un autre siècle.
Épuisée, elle s'est pourtant douchée comme le lui a suggéré Lourika. Puis elle a dormi dans ce mystère même qu'elle venait, pour la première fois depuis seize ans, de rencontrer. Une rencontre avec elle-même, en somme, et pas des plus banales !

Les petits déjeuners sont servis tous les matins dès huit heures sur le balcon-terrasse des chambres. C’est Zoubida qui s’en charge, l’une des nombreuses femmes de l’équipe de nettoyage et de service de la maison. Ils vouent tous une véritable dévotion à Lourika, craignent El qui ne leur donne jamais aucun ordre et chouchoutent les invités avec beaucoup de gentillesse et d’efficacité. Ils sont d’une propreté exemplaire comme les Marocains en général et glissent dans la maison sans jamais déranger. À tel point que Caroline ce matin, après quelques jours, se demande quand ils font le ménage, la maison étant impeccable en permanence. La phrase favorite et spontanée de Caroline est : « C’est un rêve ! »
Ce matin, comme les précédents, Amanda revient du jardin où elle se promène, balade quotidienne, dès qu’elle aperçoit Zoubida installer la table.
Elle boit un jus de pamplemousse marocain rose et frais lorsqu’Armand vient à son tour les rejoindre, Caroline et elle. Enfin Kikou apparaît, œil un peu bouffi, il a lu beaucoup hier soir leur dit-il.
Amanda ne parle à personne de ses soirées d’enseignement qu’elle continue de suivre avec El et Lourika. Depuis qu’elle sait qu’Armand n’est pas son père, elle comprend les mille et un détails qui le

différenciaient tant des pères de ses amis. Et aussi ses absences répétées, longues parfois, destinées sans doute à éviter des liens qui, sans être ceux du sang, auraient pu gêner la suite de leur relation. Que sera-t-elle ? Amanda n'en sait rien. Amanda n'y songe pas. Armand sait qu'Amanda, sa supposée fille sait et ne sait pas. Rien n'a changé pour leurs trois amis. Seuls eux sont à la fois soulagés, en suspens de l'une de l'autre, et en attente d'eux-mêmes, chacun, chacune et ensemble.

Amanda n'a rien à dire parce que trop à apprendre.

Armand en sait beaucoup trop pour pouvoir parler et ce n'est pas nouveau.

Le consensus est donc au silence complice dont les autres ne peuvent rien deviner, tout en étant conscients l'un et l'autre que rien ne sera plus jamais comme avant.

El se joint rarement à eux. D'après ce qu'en ont dit Lourika et Armand, sans donner de détails, ce serait un sage, un Soufi ayant étudié les enseignements et la philosophie bouddhiques ainsi que la théosophie dont il est, pour l'Occident, à l'origine. Tout cela est assez incompréhensible et mystérieux pour n'avoir pas donné à Doudou, Caro et Kikou l'envie d'aller plus loin.

Amanda, elle, va plus loin tous les soirs.

Armand est, lui, plus loin déjà.

Les articulations relationnelles de ce petit monde à Ouergane se font donc sans heurt et Kikou et les deux femmes vont souvent se promener en compagnie d'Amar qui leur fait visiter la région, ils sont retournés

à Marrakech faire des courses dans les souks et déjeuner arabe dans un restaurant de la vieille ville. Les vacances sont belles et ils en apprécient le cadre et les compagnons.
Amanda a un immense besoin de solitude mais la connaissant, ils respectent entièrement sa volonté de s'isoler. Armand, lui, disparaît en début d'après-midi pour ne réapparaître qu'au dîner. Chacun a son rythme et personne ne gène personne.
– Nous retournons à Marrakech aujourd'hui, ça te dit ? demande Caroline à Amanda.
– Mm… répond cette dernière… je ne sais pas trop. Qui y va ?
– Nous, les trois mousquetaires de l'Atlas ! Avec Amar, le compte est bon. Tu sais il y a de très jolies choses dans ces souks. Et puis les bijoux marocains sont beaux. Je vais peut-être faire une folie aujourd'hui. Amanda approuve :
– Il faut faire des folies. Après tout, rétrospectivement elles s'avèrent être d'une grande sagesse. Et alors on doit recommencer ! Tendre vers la folie n'est pas si simple, mais c'est la seule façon de cheminer vers la sagesse avec certitude !
Caroline est bouche-bée. Armand qui les a rejoints sourit derrière ses lunettes noires et Kikou siffle son appréciation ! Décidément Amanda nous surprendra toujours, commente Doudou qui vient de terminer une bouchée de galette au miel, avant même de s'asseoir.
Amanda se sent naître. On avait jusque-là suspendu sa naissance. Père, mère, vie, école, lycée, vacances,

copains, amis, Doudou, Armand et le monde, dans le désordre, prennent, les uns après les autres la place qu'ils auraient toujours dû avoir dans sa vie. C'est ce qu'elle digère en ce moment. Parce qu'elle sait que tout cela a des raisons et des bonnes, mais sans savoir lesquelles encore, Amanda est convaincue que cette orchestration de sa vie a un vrai sens et elle le respecte déjà comme une destinée acceptée depuis longtemps et qui se met sur ses vrais rails, consolidés par la sagesse d'El et de Lourika sur le sol maintenant fertile des semailles et moissons à venir.
Ils vont partir pour Marrakech.
– À ce soir, ont-ils lancé en chœur, sans se retourner.
Pour Armand et Amanda, premier tête-à-tête.
– Tout va bien Armand, ne t'en fais pas, elle sourit.
– Je n'en doute pas, réplique-t-il, on a tout fait pour.
Ils rient ensemble.
Un homme, une femme, un rire, une entente cordiale.
– Après avoir été mon père pendant seize ans, j'avoue que je ne sais pas trop ce que tu es en train de devenir pour moi, dit-elle en souriant.
– Je demeure ce que je suis en me défaisant de ce que je n'étais pas, dit-il à son tour, mais je ne sais pas ce que tu peux en faire.
Un partout ! Rires, avant de vivre chacun leur matinée à leur façon qui est la même : solitude et soleil pour un bouquet final sous un jet d'eau, avant de déjeuner ensemble tous deux à treize heures. La maison s'est vidée, n'abritant plus qu'eux et ceux qui les servent. Couscous-légumes succulent avant de faire

le point sur une situation dans laquelle ils ne nagent pas encore comme poissons dans l'eau… mais presque…

Les enseignements – comment qualifier autrement ces soirées avec El et Lourika ? – que reçoit Amanda sont captivants pour tous les trois. Parce que si Amanda apprend beaucoup, eux aussi. Ils lui expliquent d'ailleurs que le Sage le plus éclairé, lorsqu'il se retrouve sur terre apprend tous les jours des autres et de lui-même et que présenter certaines personnes, comme le font certains groupes, en tant que seules lumières éclairantes, une fois pour toutes, est non seulement stupide mais très dangereux. Il y a eu, il y a, il y aura encore probablement encore ce genre de groupes sectaires se croyant seuls dans la vérité. C'est tellement grotesque pour El qu'il se permet un sourire grave.
Amanda apprend et comme elle est curieuse de tout ce qui concerne l'être humain dans ses démarches secrètes, intérieures, Amanda est comblée. Chaque soir est un voile de plus qui tombe dans la nuit marocaine où de plus en plus d'étoiles brillent, dont elle n'avait jamais vu la simple lueur auparavant. La salle blanche et or, comme elle la nomme, est un lieu de recueillement, de réflexion, d'étude où le rire est toujours bienvenu, où l'humour est toujours présent, à tel point qu'Amanda se demande parfois si tout cela est bien sérieux. Tant d'informations lui parviennent. Tant de codes tombent sur elle, sur la vie, sur les autres, les besoins, les exigences, les priorités, la

priorité. Et toutes ces choses, énergétiquement viables, vécues, qu'elle expérimente, dont elle n'avait jamais entendu parler lui semblent si naturelles qu'il est évident pour elle, maintenant, qu'elle les a toujours sues et portées en elle.

Deux impératifs d'étude pour Amanda :

- Les soirées passées, après dîner avec El et Lourika.
- Une heure par jour dans la bibliothèque.

Heure qu'elle prolonge volontiers parce qu'elle la trouve chaque fois plus magique. En effet, toutes les questions qu'elle pourrait se poser, qu'elle se pose ou qui s'imposent à elle après l'enseignement reçu, Amanda en trouve les réponses claires et nettes dans les livres, qu'au hasard elle choisit sur les rayonnages de la bibliothèque. À ce point de sa jeune vie de femme, Amanda ne se demande plus si ce sont des hasards. Le hasard n'existe pas.

Il y a des signes qui ne trompent pas,
Des forces qui s'assouplissent,
Des lumières qui se frayent,
Des silences qui parlent à soi-même, à l'autre,
Des voix que l'on reconnaît, celles que l'on
Connaît, simplement, qui reviennent et
Sans pour autant dire, ne taisent plus.
Il y a des parfums dont les roses sont exemptes
Et qui pourtant en émanent, mélange
Étrange, pour libérer du cœur humain
Les voies divines à revivre encore.
L'eau en ses sonorités cascadantes,
Le vent en ses souffles légers, et les

Climats en leurs capes changeantes.

Il y a des lois que l’on ne décrète pas,
Le voudrait-on, on ne le pourrait,
Et puis les règles et la discipline qui ne
Viennent que par soi-même et seulement
Quand les devoirs se sont perdus d’Amour et
Que les droits ne se conjuguent plus que par le
Respect des autres et de soi-même.

Il y a des tournants et des lignes,
Droites ou brisées elles ne concernent que nous et
Ces trajets difficiles à dessiner quand
Sur la vie il faut avancer…
Il y a l’or, et le soleil du cœur,
Tous deux accessibles et identiques, pourvu que
Le premier se fonde au second dans la
Coulée du bien matériel aboli.

Orchestrer tout cela est certes difficile mais de
Ces difficultés qui nous ouvrent leurs bras,
Quand sait-on discerner le
Mieux et le pire, les débusquer, les
Intégrer ?

C’est sur la ligne de l’équilibre, quand le
Pour et le contre n’ont plus d’importance,
Qu’est compris et vécu l’essentiel, au mieux.
Mais oser faire de ce chemin-là la
Priorité d’une vie est un
Courage si spectaculaire que beaucoup en

Sont intimidés.

Et on peut dire qu'à des degrés divers,
Près de Ouergane dans la vallée
Donnant sur l'Atlas, tous :
Doudou, Caroline, Kikou, Amanda,
Armand, Lourika, El et les autres,
Ont en eux l'embryon ou le bébé,
L'enfant ou le frère, la sœur ou le maître de
Ce courage-là dont Amanda reçoit
Les moyens que les autres ne pourraient
Encore utiliser.

C'est dire qu'aux yeux d'Amanda
L'Humanité tout entière est concernée.
Et c'est ici, dans la salle blanche et or
D'un Palais du Sud marocain
Qu'elle est en train de s'en donner les
Moyens en apprenant, en écoutant, en
Vivant ce que demain son expérience
Pourra communiquer.

Il semblerait qu’El soit le père d’Amanda et Lourika sa mère, c’est ce qu’elle suppute et c’est ce que ce soir-là, ils lui disent, après huit soirées consécutives à apprendre, à voir autrement, à comprendre les fausses évidences, à appréhender la réalité des faits et leur vérité aussi, huit soirées d’enseignement qu’Amanda qualifie de formidable en son for intérieur.
Confortée ce soir par le fait qu’elle se trouve bien avec ses parents à la fois biologiques et spirituels, Amanda est sérieuse. Aucun affect, aucune émotion ne vient ternir la joie qu’ils éprouvent tous trois, non pas d’être réunis, mais d’être conscients qu’ils ont chacun un travail bien précis à faire ensemble, et chacun sur eux-mêmes et dans le monde où ils vivent.
La studieuse Amanda est vibrante, comme une pile électrique qui serait consciente du courant qui la traverse et pourrait donc agir en conséquence sur la lumière qu’elle produit.
L’image est belle, Amanda qui ne l’a pas formulée, s’aperçoit qu’elle fait sourire El et Lourika ! Elle leur sourit donc avec bonheur.
Ce soir il est question d’énergie.

– Il existe une science des énergies que Lourika et moi-même maîtrisons et connaissons pour la vivre en permanence, ce qui nous éloigne des grandes villes que nous supportons mal à cause des quantités de forces brouillées, déversées par tous, qui s'y mêlent. La pollution à ce niveau-là est bien plus dure que celle que connaissent bien les scientifiques et qui menace les personnes fragiles et les bébés.
L'agression des composants polluants dans l'air n'est en rien comparable à celle, invisible et réelle, que constituent les agressions énergétiquement dangereuses.
En partant d'ici dans une semaine, tu ressentiras cette pollution, tu seras capable d'en déterminer les causes et donc de les éviter. Mais les années qu'il te reste à vivre dans une grande ville comme Paris sont comptées. Dans dix ans, peut-être avant, dépendant de ceux qui y vivent aussi, tu devras déménager et te retirer à la campagne… ou à la montagne, ceci reste à décider, ce n'est pas le moment. Mais il faut que tu termines tes études et tu le pourras…
Amanda intervient alors, coupant El dans son monologue :
– Et il semblerait que mon désir de me diriger vers la recherche scientifique soit une nécessité plus qu'une simple envie d'adolescente ?! constate-t-elle.
– Absolument, répond El aussitôt.
Tu dois dans les années à venir, au 21e siècle, non seulement travailler à la recherche, mais y apporter ton expérience des énergies. Ce ne sera pas facile mais c'est un point capital pour l'humanité. Tu vas faire sur le plan humain ce que les scientifiques ont

fait sur le plan atomique. Parce qu'un jour la substance nucléaire sera vécue par l'homme très différemment, et qu'il sera équipé énergétiquement et compatible à elle. Je sais que cela sonne abstrait, pour l'instant…
– Mais pas du tout, El, pas du tout, réplique Amanda.
Curieuse sensation que celle de trouver normal d'appeler son père par son prénom, de ne le considérer que comme un Sage et en même temps de l'aimer avec ce respect face à l'enseignement qu'il délivre et à son charisme tout à fait exceptionnel, indéniablement.
Curieuse sensation que celle d'avoir noué une relation intime, intérieure, avec sa mère, avant de la savoir sa mère, comme si une reconnaissance par-delà l'apparence de Lourika s'était imposée, naturelle, allant de soi, loin, quelque part où jamais aucun lien n'a été coupé, où jamais aucun affect n'a existé ou forcé de son poids la nature même d'un programme mère-fille avec tous les accrocs que cela peut parfois engendrer. Bref, Amanda est pleine de gratitude, elle ne s'est jamais sentie abandonnée, maintenant encore moins qu'auparavant et tout cela est si passionnant qu'elle remercie en elle-même les impératifs qui ont nécessité ces décisions qu'elle ne peut qu'approuver maintenant qu'elle les connaît aussi.
Armand lui vient à l'esprit.
– Armand, répond en écho El, Armand est un compagnon pour toi, si tu le veux.

– Et comment ne pas le vouloir ? demande-t-elle. Il a été le fil conducteur discret, présent même en ses absences, il a été fidèle à un pacte probablement qui ne fait aujourd'hui que se consolider un peu plus. Je n'y ai jamais pensé ou cru, que dire ? Réellement comme un père, ça c'est sûr, même si c'était inconscient. Ici, je le vois comme le frère, le complice, l'ami, et il est si magnifique que je l'ai toujours aimé et que je ne peux que continuer. Armand fait partie de ma vie.

En me préservant du pire, puisque je n'avais pas de parents, il m'a préparée au meilleur avec un tact, une noblesse, un cœur exemplaires.

Un long silence où Armand est inclus par tous trois.

– Il faut maintenant que tu comprennes pourquoi cette séparation, dit Lourika.

– Oh ! Mais j'ai compris. Tout. Je sais que tout en étant semblables à tous les êtres humains, nous avons parcouru plus de chemin, ce qui nous place quelques pas devant eux. Nous sommes les aînés et ce que nous avons appris est disponible pour tous. Avec quelques ennuis cependant, ils sont énergétiques, nous les vivons physiquement et devons faire très attention à ne pas nous vulnérabiliser sur ce plan-là. Ce qui fait de nous, mais cela ne se voit pas, des sortes d'hommes, de femmes, un peu extraterrestriels mais… on fait avec !

Et j'ai bien l'impression que Caro n'est pas si éloignée que cela de cet état dont nous parlons… ?

– En effet, a simplement dit El.

– Maintenant il me faut partir avec les autres. Armand va pouvoir rester avec moi plus longtemps, je suppose que les absences et les voyages nous concerneront tous les deux et que c'est ici que nous viendrons dorénavant nous ressourcer ?
– En effet, c'est Lourika qui approuve.
Puis El et Lourika ont enseigné à Amanda comment s'aligner, c'est-à-dire se retrouver une en elle-même au milieu des vicissitudes et des pollutions de la ville, en lui précisant que cela ne pourrait jamais éliminer complètement les pollutions ou du moins certaines et que sur ce plan-là il était important de ne pas aller n'importe où et de se préserver en préservant sa maison des encombrements psychiques de certaines personnes à ne pas recevoir. Ce discernement-là est désormais sous son entière responsabilité. Et c'en est une ! a souligné El.
Ensuite il a été dit que le prochain séjour d'Amanda à Ouergane se ferait à l'occasion de Noël soit dans quatre mois, date à laquelle ils feraient tous les quatre, avec Armand, un point sur la situation, les études, l'expérience énergétique en ville… un bilan en quelque sorte.
Amanda a aussi appris qu'ils étaient reliés à ces Sages dont ils ont déjà parlé, un lien de lumière et de travail pour tout ce qui concerne l'évolution dans tous les domaines, sur terre et… ils n'ont pas précisé.
Amanda en sait maintenant assez pour vivre normalement sans oublier le « reste », le plus important d'après elle.

– Le plus important effectivement, ont-ils approuvé.
C’est ainsi qu’à seize ans, une vie peut basculer dans un monde qui, sans exclure celui dans lequel Amanda vivait, ouvre la vision intérieure à d’autres valeurs, comme si tout à coup les pieds au ciel et la tête en bas, le sol et les racines devenaient esprit en action, tandis que la tête organise les réalités dont le sens prend le tournant divin d’une ligne droite sur l’éternité que chacun et ensemble nous traçons depuis toujours, consciemment ou inconsciemment.
Amanda est née à une autre vie, cette vie qu’elle a toujours d’une certaine manière, devinée et grâce à laquelle elle n’avait pas, comme les autres enfants, de questions.
Amanda est née après avoir vécu autrement, ce qui donne à sa vie, à elle-même et à ses parents, ainsi qu’à Armand, une dimension nouvelle qu’elle est prête à servir, à assumer, à donner. Parce qu’elle a compris ici, auprès d’El et de Lourika, qu’en vivant cette dimension-là, automatiquement on la donne parce que dans cet état qu’elle procure il en est ainsi.
Et maintenant, elle le sait.

Source de joie et cascade généreuse, les moindres détails, à tout moment, sont à Ouergane hors du temps. Caroline lit beaucoup de ces livres de petit format attribués à Morya dont Lourika lui a parlé, répondant ainsi à ses questions nombreuses. Caroline vit une sorte de retraite et pour la première fois de sa vie, elle se plonge dans des philosophies hors cadre judéo-chrétien où, cependant, Christ est aussi mentionné et vécu, à son grand étonnement. Cet intérêt subi est né ici, à Ouergane, mais aussi aux Caraïbes où tout à coup, une première encore !, tant de mouvements intérieurs l'ont poussée à regarder en elle-même et à répondre à certains paradoxes, à des gênes qu'elle n'avait jamais entrevues auparavant… chinois bien entendu, se dit-elle en souriant, tandis qu'elle se promène un livre à la main dans l'oasis de fraîcheur que lui propose à cette heure matinale le jardin.
L'histoire de Morya racontée par Lourika semble mythique à Caroline. Mais elle l'a écoutée comme un conte de fées, tout cela est si nouveau. La voix chaleureuse de Lourika raconte bien et c'est avec plaisir qu'elle l'a suivie dans l'aventure sacrée de ce Prince des temps qui, de ses incarnations diversifiées sur le plan culturel, a traversé des civilisations

comme un enseignant exemplaire de par ses natures mêmes. Et du Rajput El Morya Khan, prince de son état, en passant par Arthur le roi entouré des chevaliers de la Table ronde à la quête du Saint-Graal… pour se retrouver en Thomas Becket puis en Thomas Moore deux martyrs…

De là, est-ce avant, est-ce après ? Caroline n'en a cure, elle a suivi Lourika la conteuse lui faisant découvrir comme si elle y était Akbar, le plus grand des empereurs moghols là-bas, à l'Est au 16e siècle… Thomas Moore c'était en Irlande, un poète… toujours Morya… et plus tout à fait… puis il est monté dans le cœur de Dieu, Ascensionné, a dit Lourika, en 1898.

Mais il continue… dans les années 20 et 30 le Sage Ascensionné travaille depuis les sphères qu'il occupe maintenant avec Nicolas et Éléna Roerich, ensuite aux États-Unis… ensuite en France.

Caroline regarde le petit livre,

Morya, un petit nom qui en dit long, très long…

Caroline qui l'a découvert il y a à peine huit jours le connaît depuis toujours et c'est cette attraction-là, familière quoique neuve, qui la plonge dans la curiosité avide de retrouver ce qu'elle sait savoir déjà. C'est pourquoi Caroline s'isole, lit, marche et s'isole encore, pour être sûre de ne pas perdre une seule miette de ce fabuleux festin intérieur, fête sans âge et si quotidienne, que le destin lui sert ici sur un plateau marocain, berceau, dit Lourika, des vestiges de l'Atlantide.

Quoiqu'il en soit, Caroline aime les belles histoires qui ne finissent pas et avec celle de Morya elle est comblée, quant à l'Atlantide, voilà une autre histoire qui l'attire…

Le Maroc en cette vallée de l'Ourika, comme ailleurs, a des parfums que l'on ne peut oublier. Ils sont déjà imprimés en Caroline comme ses pas sur cette terre rouge et caillouteuse où elle aime à se mettre nu-pieds afin d'en absorber l'ultime quintessence comme une drogue qui sans altérer ses propres racines, les relie à des millénaires dont ensuite son corps et son cerveau résonnent en silence, absorbés qu'ils sont à les lui restituer, digérés et accessibles. Comme une princesse endormie, Caroline se réveille à son royaume intérieur que des parents célestes assistés d'anges non moins célestes, caresseraient de leurs phrases douces comme des ailes pour la pousser plus loin, là où, les rejoignant enfin, l'envol devient possible et sans limite.

Caroline ne pense ni à rester, ni à partir, elle ne peut concevoir la seconde d'avant ou celle d'après tant la présente lui est essentielle. Comme une épingle posée sur terre rouge, elle est prière de lumière au rire cascadant quand, se voyant ainsi, en plein Sud marocain, elle se dit qu'elle ne rêve pas mais apprend une autre réalité dont l'agitation du monde moderne ne peut pas générer l'impulsion.

Et si ce moment vécu est purement magnifique, il est d'autant plus pénible de se dire qu'il faudra à nouveau entrer dans l'illusion de faire qui repousse la

conscience vers des extrêmes bien mornes et bien ennuyeux, surtout après ce qu'elle vit en ce moment.
Caroline, comme chaque matin, levée avec l'aube, marche en elle jusqu'à cette heure délicieuse où ils se retrouvent tous à la table du petit déjeuner. Tous sauf El et Lourika.
La lumière de l'aube caresse l'Atlas le libérant, triomphant, de la nuit passée comme un voyage au cœur du temps que forgent et sculptent les saisons. En cet été 1996, Ouergane est si belle en ce site magnifique que Caroline, matin après matin remercie Armand, Amanda, encore et encore, de lui permettre ce voyage qui ne cesse de l'étonner, de l'émerveiller, étonnement quotidien devant un paysage dont on ne peut se lasser, émerveillement intime de se sentir si proche, si sensible, si intégrée à ce site, qu'il lui semble totalement irrationnel de penser une seconde qu'elle ne le découvre que depuis une dizaine de jours.
Armand, lui, s'est effacé dans ce paysage grandiose dont il connaît les moindres détails lumineux au point d'en suivre, les yeux fermés, la lente montée du soleil ainsi que son coucher sans que la plus petite ligne de lumière radieuse, le plus petit coin d'ombre secrète ne lui échappe, et ce, sans effort.
À trente-cinq ans Armand est le point d'exclamation d'un long monologue intérieur inscrit à jamais entre El et Lourika, de ces échanges encadrés de lumière et de vertige à éviter l'ombre et à la comprendre, où l'ont plongé les longues soirées d'enseignement dont Amanda, aujourd'hui, a pris la relève.

Armand est un méditatif, non pas qu'il passe des moments précis à méditer, pas du tout. Il ne le fait jamais. Simplement sa vie est un torrent bouillonnant d'énergies allant toutes dans le même sens, avec cet élan que leur donne l'humain quand l'être en est baigné au point d'immersion consentie que le cœur aime ensuite à faire partager. Méditatif, Armand n'est que tourbillons énergétiques si fortement expérimentés, que sa vie n'en est que l'expression troublante dont ses silences ponctuent les allées intérieures qu'il ouvre aux autres, en invite à eux-mêmes.
Armand est-il heureux ? se demande Caroline répondant aussitôt à sa propre question par : quelle idée ! S'agit-il de bonheur ? Non, Armand est l'incarnation de l'équilibre et par là même l'harmonie qu'il dégage est le signe de ce que l'on pourrait prendre pour le bonheur. Mais, se dit enfin Caroline, le bonheur va, vient, alors qu'Armand, lui, est juste posé comme un homme heureux, là où il se trouve, et au moment précis où cela se trouve. Caroline s'embrouille un peu dans ses pensées, c'est bien normal, se dit-elle encore, quoi de plus difficile que tenter de situer les uns, les autres, soi-même, quand les repères sont vains, quand l'homme, ou la femme bien entendu, est lui-même le repère, le moyen, la solution et l'accomplissement qui, de plus, ne sont jamais définis comme tels sur la route infinie des jours que renouvellent les aubes de leurs nuits aux ombres temporelles.

Caroline n'a jamais de sa jeune vie pensé ainsi, du haut de ses seize années elle tente de comprendre ce qui se passe en ce moment, chacun, chacune dans leur petit groupe étant le héros ou l'héroïne d'une histoire extraordinaire dont le début n'a cessé jusqu'à ce jour, et dont la fin, totalement imprévisible les habite déjà…
Le Sud marocain ne vieillira jamais pour Caroline dont le cœur se détache en symphonie majeure sur cette terre qui porte Ouergane comme un cadeau présenté par la main du destin.
Ce Sud marocain, elle l'aime à jamais, chaleureux en ses nuances, capiteux en ses ambiances, glorieux en ses chaleurs, généreux en ses paysages et si pictural en ces lignes que les monts de l'Atlas tracent dans ce ciel où les yeux se perdent à l'infini.
Et de ses secrètes espérances, humées le temps d'un soupir devant tant de beauté, Caroline tapisse ses lendemains en se jurant qu'elle reviendra un jour, elle le sait, avec ou sans ce prince qu'elle n'attend plus en midinette qu'elle n'est plus. Une page s'est tournée ici, dans la respiration lointaine que l'on devine du sirocco, ce vent du désert qui passe parfois lorsqu'écrasée de soleil et n'en pouvant plus, la nature invoque sur le sol les tourbillons sages d'un vent venu d'ailleurs. Les chuchotements du désert sont perceptibles ainsi que les sifflements qui taillent l'arête de ces dunes blondes et cuivrées qui avancent avec le temps, effaçant les traces des hommes qui s'y risquent pour leur offrir le tapis vierge d'un monde où les mirages ne font pas le bonheur mais

vident l’horizon de ces plaintes à venir, le temps d’une vision qui reflète en son miroir scintillant les désirs à naître – à moins qu’ils ne soient morts déjà – de ceux qui traversent d’une âme égale et d’un cœur battant les vastes solitudes des déserts de leur vie.
Et si l’équilibre est à ce prix, la vie en dépend.
Et si créer en est l’extase, alors le prix en vaut
Toute la peine.
C’est ainsi que Caroline, plus vibrante que pensive, promène ses mises et remises en question sur la voie toute neuve de son évolution sur laquelle sa détermination enthousiaste sert une conscience en pleine ébullition.

De son côté Kikou – de Kirk – va et vient avec son ami Amar avec lequel il a sympathisé. Amitiés neuves ou cours d’arabe, promenades dans les environs et parties d’échecs et de dames se succèdent à un rythme agréable, compte tenu des occupations d’Amar. C’est d’Amar aussi que dépendent les courses et l’approvisionnement, ils vont donc ensemble les faire au souk hebdomadaire de Ouergane, mais aussi à Marrakech. La famille d’Amar habite dans la vieille ville à Marrakech et deux fois Amar a invité Kikou à un déjeuner arabe dans sa famille. Une très jolie maison avec une cour intérieure agrémentée d’un jet d’eau, dans une ruelle si étroite que l’on ne peut y accéder qu’à pied. La sœur d’Amar – Fati de « Fatima » a-t-elle dit en riant à Kikou quand elle lui a été présentée – est une ravissante Marocaine longue et fine, aux yeux obliques à reflets mordorés,

d'une élégance discrète et sûre. Fati, en vacances en ce moment, fait des études de lettres à Rabat où durant l'année scolaire elle loge chez sa tante.
Kikou fait part de son intention de la présenter à ses amis, puisque Fati a dix-huit ans, presque le même âge.
C'est durant l'un de ces déjeuners avec Amar et sa famille que Kikou a proposé à ce dernier de l'aider à organiser une fête, une soirée, dans l'un des restaurants de la vieille ville afin d'inviter ses hôtes de Ouergane avec Fati et ses parents… Amar n'a fait que sourire sur le moment. C'est dans la voiture, sur le chemin du retour, qu'Amar, qui connaît bien El et Lourika, a dissuadé Kikou.
– Vois-tu, lui a-t-il expliqué, tu vas les mettre en position inconfortable et toi avec, parce qu'ils ne peuvent pas accepter cette invitation.
– Ah bon ? Et pourquoi ? a demandé Kikou, étonné.
– Le soir, pour eux, est un moment d'étude et de réflexion, ils travaillent ainsi depuis des années. Et puis ni l'un ni l'autre ne peuvent supporter la fumée, le bruit, trop de personnes en concentration dans une salle fermée. Ils ne mangent pas de viande, ils ne boivent pas d'alcool, ils sont particuliers. Et ce n'est pas qu'ils ne veulent pas.
– C'est quoi, alors ?
– C'est qu'ils ne le peuvent plus. Ils sont arrivés à un stade où tout cela les rend malades, réellement. Et moi qui les ai vus ainsi, je peux t'assurer que c'est excessivement impressionnant.
– Tu sais pourquoi ? demande encore Kikou, pensif.

– Oui, c'est une question d'énergie. Ce sont des pionniers, sur terre, d'une science qu'ils étudient, vivent, expérimentent en eux-mêmes, par eux-mêmes, c'est un enseignement qui traite de la science des énergies. C'est très intéressant, cela semble surréaliste, et c'est « béton », dans le sens où l'on peut en constater les effets, et je suis un témoin privilégié, j'en ai conscience. Il se passe toujours, avec eux, des choses très neuves, qui n'ont jamais été vécues. Mais il paraît que de plus en plus de gens les vivront… cela concerne le 21e siècle dont nous sommes au seuil.

Kikou est pensif, il revoit Armand, Amanda, comprend certains détails qui lui paraissent tout à coup importants. C'est une sensation diffuse qui l'envahit, comme lorsque, ayant assisté à un spectacle et pris par l'action et les apparences, on revient, rétrospectivement, au texte, aux attitudes, aux regards qui avaient un sens mais ne pouvaient être compris que lorsque la fin, enfin connue et claire remet sur rails les intentions non dites, la pensée secrète, le but caché.

Kikou revoit le film des vacances passées, depuis quelques années. Amanda qui grandissait dans les silences d'un père pas comme les autres, cette ambiance conviviale et si mystérieuse parfois. Les refus d'Armand de sortir, de voir trop de monde. Le besoin de solitude du père que déjà la petite fille vivait… Kikou s'y trouvait bien, comme quelqu'un qui rencontre enfin un environnement correspondant à un équilibre à atteindre, tout cela dans une parfaite

inconscience, sans analyse et sans intention. Tout ceci prend tout à coup un sens, une direction qui l'a mené dans le Sud marocain où il n'a eu aucune hésitation à se rendre, à accepter cette proposition impromptue. Quel sens donner à tout cela ? Parce que ce sens existe, Kikou ne peut le donner. Il ne peut que le percevoir, et il le perçoit… sans encore l'objectiver.

Le reste du trajet s'effectue en silence. Les deux hommes, étrangers l'un à l'autre il y a quelques jours seulement, y trouvent une complicité que scelle ce silence. L'amitié ? Bien sûr. Mais au-delà, une sensibilité qui trouve de l'un des éléments chez l'autre, et inversement.

C'est en silence, toujours, qu'ils descendent les courses qu'ils portent à Zoubida dans la cuisine. Et tandis que Kikou a la nette impression physique de s'être élargi, mais à quoi ? se demande-t-il, Amar après une tape sur l'épaule lui dit :

– À plus !…

Leur silence se sépare ici pour se continuer toute la soirée durant… constructif et reposant.

Doudou, elle, ne voit pas d'un bon œil le fait que Kikou ait accaparé ainsi Amar. Cet homme l'attire, elle voudrait bien passer du temps avec lui, mais elle a l'horrible impression d'être, pour lui, parfaitement transparente. Oh bien sûr, il est très poli, mais cela ne suffit nullement à Doudou qui rêve de randonnées en tête à tête, de conversations devant un thé à la menthe, de balades dans les souks ou dans la

palmeraie de Marrakech… tout ce dont Amar semble à des années-lumière !
Pourtant Doudou se plaît ici, à Ouergane. Elle qui s'occupe sans arrêt d'Amanda et d'Armand quand il est là, qui n'a pas pris de vacances depuis des années, parce qu'elle l'a voulu ainsi, Doudou de « Dominique » jouit avec un plaisir non dissimulé du fait de ne rien faire, d'être servie, et d'avoir tout son temps.
Livrée à elle-même, Doudou découvre la solitude, ses merveilles et ses pièges. Attirées par ces premières, elle ne sait pas éviter les seconds et passe son temps à sauter des unes aux autres, épuisant d'elle-même des ressources qu'elle ne connaissait pas et dont elle prend conscience.
Il est vrai que le climat, les couleurs, les odeurs, les gens aimables, gentils et souriants qu'elle croise la mettent de bonne humeur, c'est un petit paradis qu'elle apprécie à toute sa valeur. Mais Doudou rêve d'un prince charmant ou pas, elle s'en moque, d'un homme. Elle a compris depuis longtemps que le rêve n'entretient que la fuite de soi-même et qu'Armand ne sera jamais son prince.
Doudou renonce donc à Armand, en douceur, comme elle s'y était attachée… à Amar, avec une rigueur toute neuve qui l'empêche désormais de plonger seule dans un bain d'illusions qui tourne avec le temps au marécage fangeux d'une passivité qu'elle refuse. Seule, Doudou, se promène donc, lit, et les livres de la bibliothèque sont si divers qu'elle y

trouve ses bonheurs au gré de ses humeurs changeantes.
Doudou avance, elle apprend, elle n'aurait jamais pu imaginer avant ce séjour à Ouergane combien on peut apprendre en ne « faisant » rien… L'agitation s'est calmée jusqu'à disparaître et en charge d'elle-même elle se rend compte que c'est, pour l'heure, bien suffisant.
Elle décide donc de mettre à profit ce séjour que tous ne doivent qu'à Amanda et à cette providence qui se sert des hasards de la vie quotidienne pour mieux s'exprimer. Ne pas être indifférente à ces signes est pour Doudou, la seule chose à laquelle elle s'applique de son mieux, pour le moment, ce qui emplit son temps, et finalement la comble. Mais de quoi est-ce que je me plains ! C'est sur cette petite phrase qu'elle tourne donc dans une allée du jardin pour aller s'asseoir, livre en main, à côté du jet d'eau central où une chaise longue l'attend.

Armand, lui, est entré seul très tôt dans la salle blanche et or au fond du jardin. C'est là qu'il a étudié avec El et Lourika. C'est là qu'Amanda a fait irruption dans sa vie un beau jour, celui de ses vingt ans. Comme une idée… d'abord, puis comme un bébé à assumer comme un père qu'il n'était pas. Amanda enveloppée dans un drap de bain blanc à liserés or d'éponge douce, un bébé qui avait déjà tant l'air d'une petite fille. Aucun doute n'était possible. Une poupée qui ne pleurait pas ou si peu, qui le regardait d'un air grave et semblait lui dire :

– À nous deux maintenant. Je suis désolée, mais je ne pourrai pas t'aider au début. Je me trouve si petite et maladroite, dépendante, tout à réapprendre. Alors il va falloir que nous fassions avec.
Armand se souvient… Cette histoire lui paraissait à la fois si naturelle et si surréaliste ! Lourika et El lui avaient dit par la suite que son air devant Amanda était comique. Cette dernière l'avait sûrement remarqué, se dit-il aujourd'hui, ses yeux de bébé grands ouverts elle avait une expression particulière.
– Bon, ne t'inquiète pas, ça va aller très bien. Il suffit simplement de penser à l'essentiel. Parce que je te l'accorde, tout cela est fort difficile, d'une certaine manière.
Puis Amanda avait tendu vers Armand ses petites mains et elle avait simplement ri.
En y repensant ce matin, Armand craque encore comme il l'avait fait à l'époque, il y a seize ans de cela. Ensuite ce fut une année ici, à Ouergane où Amanda a démarré sa vie et où il s'est aguerri aux nécessités qui devaient suivre : repartir pour la France, père d'une petite fille et divorcé, soi-disant, aux yeux de la société sinon de l'Éternel avec lequel, tous, El et Lourika compris, partageaient le secret.
Secret bien gardé.
Secret si bien gardé que personne, même El et Lourika n'avaient plus jamais parlé de rien, au point parfois qu'il s'était demandé s'il n'avait pas rêvé. Rien, pas un mot. Ils le recevaient, lui parlaient, passaient avec Armand des vacances ici, à Ouergane – et ce jusqu'à ce qu'Amanda atteigne ses quatre

ans – puis le recevaient à nouveau, lui Armand, seul, lorsqu'alors à l'école ou au collège, Amanda restait en France avec Doudou.
Pendant tout ce temps-là, rien, pas un mot sur la non-paternité d'Armand. Il était le père, un point c'est tout.
Jusqu'à la venue de Lourika en France, dans cet hôtel particulier à Neuilly où il l'avait rejointe une nuit et où le secret avait été abordé de façon pratique, ainsi que la décision pour Lourika de venir les rejoindre aux Caraïbes, le temps était donc venu pour Amanda d'assumer objectivement et de partager de la même manière le secret avec eux et dans le monde.
Armand est assis sur cette même chaise qu'occupe Amanda chaque soir en compagnie d'El et de Lourika.
Tout cet enseignement qu'il a suivi et qu'aujourd'hui Amanda la femme intègre à son tour. Mais il est vrai qu'elle en connaît comme lui, les fondements depuis des siècles.
Armand scrute les mosaïques et les carreaux du sol, si beaux, qu'à chacun de ses passages ici, il en admire à nouveau les lignes pures, les couleurs lumière et les assemblages originaux dans leurs reliefs étonnants.
Paisible, Armand se détend.
Paisible, il sourit intérieurement à Amanda la belle, la nouvelle, l'autre, qui s'éveille et apprend, connaît et saura.

Armand ne sait vivre que le présent et c'est exceptionnel pour lui de refaire le chemin passé comme ce matin. Un point, un recul, un arpège dans cette mélodie qu'il chante et compose en vivant ce qui est essentiel, y apportant les besoins au creuset de sa priorité afin d'y faire éclore les réponses qu'il n'a jamais songé à vouloir, et encore moins à imposer.
C'est ainsi que va la vie, c'est ainsi que la vie va et en y songeant, un air de musique s'impose à lui, cette chanson de Michel Fugain… *Viva… Va va… la vida…* ce qui fait rire Armand.
Il n'a pas entendu la porte derrière lui mais il a reconnu immédiatement Amanda vibratoirement. Elle s'est approchée pour s'asseoir à la place habituelle de Lourika sans prononcer le mot « bonjour » auquel il n'a pas formulé de « bienvenue » mais qu'ils vivent ainsi, dans le silence, comme ils l'ont appris l'un de l'autre depuis seize ans.
Amanda est restée ainsi un long moment, dans le silence léger d'une aube marocaine encore fraîche. Puis elle a regardé Armand qui a vu à nouveau le regard de ce bébé, comme la première fois. Mais aujourd'hui Amanda sait aussi parler.
– Ainsi le secret s'envole, comme il avait atterri ? Qu'allons-nous faire de ces ailes nouvelles qui nous portent maintenant vers d'autres horizons ? Je veux dire toi et moi, bien entendu.
Elle a grandi, se dit Armand en lui souriant. Mais la même, encore, elle n'est devenue que ce qu'elle était, et ce n'est pas fini. C'est ce qu'il sait là, face à elle.
Armand est paisible, Amanda joyeuse.

Dans l'irréversibilité intime d'un trajet sacré dans lequel il est né, Armand comprend très bien ce que vit Amanda en ce moment. Et si son langage s'est poétisé, ce n'est pas pour rendre hommage à ces petites choses qui nous assaillent, nous bousculent, nous font mal parfois mais finissent toujours par commencer ou du moins amorcer ces tournants de nous-mêmes auxquels la vie nous porte, âme légère et libre, sur le sentier d'une incarnation souvent problématique, il faut bien le dire !
Ils se regardent en silence maintenant et la route sur laquelle ils se retrouvent l'un et l'autre tout en étant commune, les différencie distinctement. L'utilité d'un père n'est plus d'actualité. Le comportement d'une fille envers lui, non plus. La parenté, se dit Armand, c'est ça, une nécessité temporelle pour faire pousser des ailes à l'enfant. Ce qui importe est de ne pas surcharger ces ailes de poids trop lourds dès le départ. Mission accomplie, c'est ce qu'il n'a pas fait. Pas d'affect, pas de liens sentimentaux exacerbés par des sensibleries peu souhaitables, pas d'égrégore douteux autour de l'enfant, une ligne pure, celle du Divin en tout, lumineuse et tracée par un destin attentif au mieux de l'enfant dans sa perspective divine d'être humain à part entière dans une globalité indéniable dont la personne n'est que le masque purement matériel.
Armand est fasciné par la femme devant lui parce qu'elle était déjà là, dans cette même pièce, il y a seize ans, lui donnant ce courage dont il avait peur de manquer… à tort sans doute mais c'était sa réalité

du moment qu'il lui fallait assumer. Amanda, à l'époque avait été déterminante, comme elle l'est aujourd'hui. Le même regard lui fait face et il porte en lui à la fois l'oubli et la mémoire, caractéristiques de ceux qui reviennent en sachant et sont forcés ensuite de découvrir à nouveau en peinant pour témoigner cette fraternité et cet amour dont aucun initié, aucun Sage n'a, de tous temps, privé l'humanité à laquelle il s'est consacré parce que déjà accepté par le Divin, il en devenait le messager terrestre.
Armand qui connaît bien la route et les découvertes, la discipline et les difficultés, Armand ce matin, dans la lumière marocaine d'un coin du sud où peut-être, dit-on, l'Atlantide aurait laissé des traces, Armand remercie dans et face au regard d'Amanda, ce qui, les ayant réunis est en train de les séparer pour le meilleur à venir de chacun au sein de l'humanité. Il suit ce cercle infini dont les boucles ne referment jamais les circonférences que pour en amorcer la suivante. Et peut-on parler de séparation ? Tout cela est insensé, mais qui parle de sens ?! Le sens n'est, à leur stade, ni bon ni mauvais, il est juste.
Et c'est ce sens juste qui les a amenés l'un à l'autre il y a seize ans, sans les charger de ces problématiques parentales qui devaient être épargnées à Amanda, absolument.
Il en fut ainsi !
Puis Amanda qui a fermé les yeux, enchaîne :

« Le cœur a vécu, le cœur a su,
Il a aimé et compris.

De ces fleurs qui en sont écloses,
De ces bouquets cueillis ensemble,
De ces parfums respirés et de ces
Joies données et reçues, rien n'est
Perdu, oublié ou renié,
La mémoire du temps en a capté
L'histoire et l'espace a offert son
Temple.
Nous en sommes devenus les
Officiants et de ce rituel d'Amour
Accompli, deux êtres forts sont nés.
Toi, moi, à jamais.
Mais maintenant tout commence à
Nouveau et l'inconnu ouvre à nos
Cœurs les portes de l'insondable dont
Il y a seize ans nous franchissions
Ensemble les premières marches.
Je t'y invite Armand.
Je m'y soumets, parce qu'obéissante
Je me veux dans cette
Volonté Une qu'ici j'ai reconnue et
Épousée.
Je t'y invite, avec joie et reconnaissance. »

Amanda a ensuite ouvert les yeux mais Armand n'a trouvé que le silence pour réponse à une si belle invitation.
C'est ensemble qu'ils sont sortis de la salle blanche et or.
L'inconnu avait ce matin-là le visage familier de Ouergane la rouge, et c'était rassurant.

Quelques jours plus tard, El et Lourika entourés d'Amar et de Zoubida, regardaient leurs hôtes disparaître dans le break de location qui les avait portés jusque-là. Après des signes de la main, après des regards remplis de grâces diverses où l'au revoir en disait long déjà sur les retrouvailles à venir, après un départ classique, en somme, pour cœurs originaux et âmes radieuses, Lourika et El s'étaient regardés à leur tour, scellant de leurs yeux vifs et complices ces quinze jours hors-temps qu'ils venaient de partager avec le groupe.
Et Ouergane regardait passer la voiture que sa route principale accompagnait sur le chemin du retour vers Marrakech.
Un chapitre se refermait sur une autre page blanche de la vie à écrire.
Chacun portait en son cœur le stylo et l'encre aux couleurs diverses qui seyaient spécialement à eux tous en leur cadre spécifique à déterminer. La virginité est l'appel de l'inconnu qui, ce matin-là en chacun, offrait un cœur en cible à « l'à venir » qui s'ouvrait.
Le retour fut silencieux. Armand conduisait et les trois femmes, derrière, admiraient le paysage sobre et généreux de lumière lorsque Kikou dit :

– Eh bien maintenant il va bien falloir se démerder avec tout ça ! d'un air si absorbé, qu'elles sourient en échangeant un regard.
C'était le mot d'un début et non d'une fin qui pour la première fois faisait sortir Kikou de sa réserve habituelle, au point de le rendre grossier… mais si peu et si naturellement que personne, dans la voiture et dans le ciel n'en fut choqué.
Bien avant midi, Marrakech vibrait déjà de soleil comme un mirage aux couleurs ardentes posé sur sa terre rouge où les murs semblent pousser, surgissant de ces racines profondes dont les millénaires n'ont pas eu raison et que certains attribuent à cette flamme violette qu'un temple de l'Atlandide a entretenue il y a si longtemps.
Et sur les visages de ces Marocains qui passent, souriants ou graves, les siècles ont posé la patine légère et attirante dont des sculpteurs de pierres précieuses ou semi-précieuses avaient imaginé des œuvres d'art, à une époque lointaine, comme un écho futur ou annonciateur de leur propre réconciliation avec le temps, dans cet espace marocain, inimaginable à l'époque, où ils se retrouveraient sœurs et frères d'éternité sur une terre rougissante de plaisir sous des palmiers dressés vers le ciel comme des cierges de verdure dont le cœur porte en chacun la flamme immense allumée ici par le passage d'un homme que l'on a baptisé Christ. Flamme ne reconnaissant, par-delà races et couleurs de peau, religions et dogmes, que l'appartenance divine de tout un chacun en tant qu'être humain habilité à la vivre, à l'exprimer, à l'expérimenter.

C’est, lorsqu’ils arrivent devant *La Mamounia*, la marque intime, inconsciente ou consciente, que chacun des cinq amis porte à jamais.

La nuit sera longue.
Elle débute par un dîner marocain dans le restaurant arabe de *La Mamounia*. Délices et douceurs, ambiance tamisée et service royal.
L’agneau marocain est probablement le meilleur du monde. Il n’est pas gras, très tendre et assaisonné à merveille. Les brochettes dont se régalent Doudou et Kikou sont succulentes, comme le reste des plats et tajines choisis par Caroline, Amanda et Armand, fidèle pour sa part au couscous-légumes.
Caroline jouit pleinement de cette fin de séjour et dans son esprit se glissent la gratitude et l’élan dont les remerciements inconscients la soulèvent d’enthousiasme. Cet hôtel de *La Mamounia* est un rêve où la princesse lointaine, en elle comme en toutes, apprécie parce qu’elle les connaît, les avantages indicibles du luxe lorsque la générosité du destin en parsème le chemin. Comme de légers pétales de roses, chaque détail est une caresse de plus que le souffle de la vie dépose au quotidien, parfum enivrant de volupté, chaque sourire en intensifie l’impact et tandis que Caroline creuse à jamais l’enclave de sa mémoire sur ces souvenirs qu’elle se fait, Armand auquel rien n’échappe la gratifie d’un sourire éblouissant qui en scelle ici même, dans ce restaurant arabe de *La Mamounia* la simplicité lorsqu’acceptés avec joie, les cadeaux de la vie deviennent les

clés ouvrant ces obturations que les silences des matérialismes bêtes ont tendance à y verrouiller quand l'être ne trouve pas sa réelle place à cause de l'avoir qui tenaille.
Caroline tend à Armand un sourire sauce tajine, puis avalant une bouchée de ce plat divin, elle lui prend la main et l'embrasse en lui disant merci avec tout l'élan dont elle ne se savait pas capable.
Ils sont tous gais ce soir, dernière nuit marocaine sous ciel antique orné d'étoiles complices dont les scintillements sont comparables à ceux de leurs yeux.
C'est un séjour magique qui ouvre ses étonnements au retour dans une ville agitée que les pollutions enterrent sous leur nuage condensé, et aux poumons qui s'interrogent, la nuit marrakchie propose une voûte céleste si pure que l'univers entier y participe, nettoyant de son intensité les non-sens citadins de ces pollueurs de fond que sont hélas devenus les habitants d'un monde exempt de respect de la nature et de civisme.
C'est sur la beauté gourmande d'un dessert calorique, comme le sont les pâtisseries orientales, que les amis se séparent vers vingt-deux heures trente pour regagner leur balcon sur lequel, une dernière fois, ils saluent l'Atlas dont quelques rares cimes extrêmes chatoient de blanc dans l'ombre de leurs découpes.
C'est sans doute à partir de demain et pour la saison qui s'annonce que les jours seront longs se dit Amanda sans regret.

Car demain c'est maintenant lorsque chaque nuit en son vêtement de soie et d'ombre enveloppe chacun en ses replis profonds.
Elle s'y glisse ce soir pour retrouver une fois encore la salle blanche et or de Ouergane où seule et surprise de l'être, elle révise en son cœur les enseignements riches dont elle est dorénavant dépositaire.
Il y fait joie, il y fait âme en fête, il y fait si clair qu'elle ne sait pas comment elle part ensuite, sommeil en trombe, sur la couche aérienne d'une nuit de repos à laquelle aucune autre jusque-là ne peut être comparée.
Amanda dort sur Marrakech qui murmure encore des chants étranges où les sourires animent des regards dont les yeux ne se ferment jamais.

C'est dans le ciel, si loin et si proche.
C'est dans le cœur, si présent et insaisissable
C'est dans l'âme, universelle et unique
C'est là, à portée et seul le voyage par-delà
En rend accessible les richesses immenses.
Cela ressemble étrangement à l'amour
Entre ailleurs et quelque part,
Cette nuit pour Amanda, le plongeon a
Lieu, c'est bien l'Amour, mais il
Est sans objet.



Deuxième Partie

Il fait fleur aux parfums captivants dans le cœur ébloui d'Amanda qui, de retour à la ville, en découvre différemment les mille et un riens qui ne portent guère à l'aspiration, cet élan nouveau si familier pourtant qu'elle garde des éblouissantes heures passées à Ouergane. La force millénaire qu'elle en rapporte chevillée à l'âme et au corps engendre une énergie telle que les vacances et le repos ont bon dos. Chacun la trouve en pleine forme et tous sont attirés par ce charisme démultiplié qu'elle émane. Seule Caroline la fidèle, devenue complice de ces nourritures sud-marocaines, de cette ambiance surréaliste et de ces êtres d'exception rencontrés, déguste en silence les effets produits ici en ville ; car elle aussi a évolué, au point de savoir aujourd'hui le prix de ce silence que certains, à raison, taxent d'or.

Peut-on dire que la vie continue ? se demande Caroline, nous poursuivons un chemin, éclairé autrement, lumineux certainement, dans cette vie qui du quotidien à l'exceptionnel n'est que temps amorti ou pas par une conscience éveillée ou pas, une autre façon de voir venir, permettant des départs foudroyants vers des inconnus insoupçonnables déterminés par ce regard nouveau que seule l'action sait poser, cadre éphémère d'un moment où le besoin est tel

que l'acte jaillit comme un geyser aux lasers si denses que seules les lumières compatibles s'évasent du cœur jusqu'aux cœurs de tous. Caroline se promène sur ces éclats d'ailleurs ramenés du Maroc au vase-creuset de ses compréhensions partielles qu'elle note au carnet secret de ses déboires passés.
Il fait calme, il fait si parfaitement serein dans l'ensemble de la vision d'Amanda, orpheline d'un printemps dont la renaissance fleurit une nature nouvelle, sœur de la petite fille qu'elle était par l'absence de questions, à défaut de parents. Des racines profondes déploient en elle leurs ailes protectrices avec tant de sollicitude que cette bienveillance que ressent profondément Amanda est purement angélique. C'est si léger et reposant par moments, que cela, forcément se dit-elle, est profond, très, profond et coriace comme ces sources marocaines dont les cascades cristal résonnent encore à ses oreilles, en pleine ville, là où elle se trouve, lui gardant la fraîcheur pure d'un paysage intégré à sa propre nature humaine.
Armand est devenu le merveilleux ami qu'il a toujours été. Il va et vient comme avant, la seule différence étant qu'Amanda maintenant lui demande de venir. Leurs rapports ont évolué sur un chemin sans bas-côtés dangereux où chacun gère une autonomie que l'absence de l'un parfois, rend envahissante à l'autre. Amanda sait qu'elle a besoin d'Armand, le lui dit, simplement dépouillée du regard père-fille et inversement. La relation est nette. Dans la clarté de leurs yeux, la beauté du séjour marocain, latente, dans leur cœur, l'écho certain des voix toujours

présentes d'El et Lourika, comme un accompagnement musical, vibratoire, dont les ondes magiques, perceptibles, assurent pérennité et confiance à ce qui maintenant ne sera plus jamais comme avant.

Et ainsi, avec Doudou égale à elle-même bien que secouée par ces vacances surprenantes, Kikou – de Kirk – qui appelle régulièrement et se pose à Paris, week-end impromptu, au moins une fois par mois, Amanda, souvent avec Caroline, se surprend à se vivre parallèle à l'agitation, en toute amitié avec son amie, comme deux petites filles heureuses d'un secret, le partageant quelquefois en pouffant de rire, façon gamine, cela leur fait du bien.

C'est ainsi que la densité intérieure, richesse inestimable d'un fardeau peu commode en société est allégée par le rire qui l'harmonise en le préservant.

Sans analyser (quelle horreur !) ou mentionner (inutile) tout cela, Amanda et Caroline vivent une belle aventure amicale, une histoire d'amour solide dont rien, pensent-elles d'un commun silence, ne pourra briser les liens de lumière indestructibles.

Le lycée, l'université, la vie dite active…

Caroline, Amanda, Amanda, Caroline, une valse floue et précise, une trace lancée comme une flèche sur « l'à venir » dont les buts, non ciblés, n'atteindront que des objectifs encore modulables dont la seule certitude est la mobilité. Et cela leur paraît à toutes deux si évident dans la mouvance même d'une société égrenant la fin du siècle comme une toupie folle… décentrée, dérapante. De cette certitude neuve, elles ne disent l'une et l'autre que peu,

l’air du temps citadin est à d’autres revendications où chacun tente désespérément de retenir le passé un peu plus férocement à chaque fois qu’ébranlé, il tente une adaptation raisonnable que noient les refus imbéciles.
C’est vrai pour tout, semble-t-il, Amanda et Caroline, spectatrices impuissantes de ces journaux télévisés, n’ayant aucune affinité avec ces hommes du gouvernement ou de l’opposition – où sont les femmes, au fait ?! – ne cessent l’une et l’autre de déplorer, avec un simple bon sens, les dérapages de leurs concitoyens dont l’irresponsabilité les heurte toutes deux au plus haut point.
Sur la lancée, Caroline est tombée amoureuse. Il a vingt-deux ans, pilote d’essai, sa première participation aux 24 Heures du Mans est pour cette année. D’abord secrètement, Caroline n’en a rien dit. Mais Amanda, comme une sœur attentive, a bien vite détecté un silence différent dont les aveux en disaient long. Enfin mise au courant, elle a d’abord demandé :
– Mais comment, où l’as-tu rencontré celui-là ? On est toujours ensemble !
Sourire discret de Caroline qui murmure :
– Sa sœur est en cours de gym avec moi, il vient souvent la chercher.
– Ça alors, le seul cours que nous ne partageons pas ! C’est un comble ! Alors, dis… moi… enchaîne Amanda en chantant un classique de Bécaud.
– Oh ! Y’a rien à dire…

– Mais tu plaisantes ! Est-ce qu'au moins tu lui as parlé ? demande Amanda sceptique.
– Bien entendu ! On est même sorti ensemble. Dîner, ajoute-t-elle aussitôt.
– Tu es vraiment la pire des cachottières ! Et alors ?
– Ben alors ! Alors ! Je l'aime, quoi !!
Un silence, la scène se passe dans le somptueux salon de l'hôtel particulier où vit Amanda. Doudou vient de servir le thé avant de s'éclipser pour aller faire quelques courses.
– J'ai une idée, lance Amanda.
Regard de Caroline qui s'attend à tout.
Amanda continue, en versant le thé :
– Armand arrive dans deux jours, pour un séjour de deux semaines. On va faire un dîner tous les quatre.
L'idée plaît à Caroline qui aimerait présenter Cyril à ses amis.
– C'est joli Cyril, a dit Amanda, classant cette affaire jusqu'au dîner. Tu lui demandes s'il est libre vendredi soir.
– Il est libre, parce qu'il m'a déjà invitée.
– Voilà qui est plus que parfait, comme d'habitude, dit Amanda en renversant la tête, visage plein ciel et bras ouverts en coupe.
Puis elles boivent leur thé en silence, à nouveau, un ange s'est installé, trop bien pour passer…, qui les abrite à la douceur amicale d'une caresse du temps que son aile protectrice dispense, promesse éternelle d'une relation que les années fertilisent, à moins que ce ne soit les siècles…

Enrobée d'un nuage de mousseline de soie violet clair, translucide, Amanda se parfume d'une note épicée d'*Eau de Caron* bleu ciel, avant de chausser des sandales argentées à petits talons.
En bas Armand, déjà prêt, a mis des chœurs russes auxquels se mêle sa voix. Amanda devine l'ombre fidèle de Doudou qui doit réchauffer le dîner russe qu'elle a commandé.
Légère comme un souffle, Amanda descend enfin sous le regard émerveillé d'Armand qui l'accueille en bas de l'escalier monumental, mains tendues qu'elle claque d'un mouvement rapide des siennes de haut en bas.
Ils éclatent de rire ensemble, non, Amanda n'est pas une romantique, lui non plus, tout va donc pour le mieux.
Mais on sonne déjà et c'est Doudou qui ouvre à Caroline et Cyril. Embrassant la première elle salue le second en les faisant entrer tous les quatre dans le salon où les boissons non alcoolisées sont servies. Puis, baissant la musique en passant, elle sort.
Présentations faites, ils s'installent tandis qu'Amanda propose jus de fruits et eaux diverses qu'elle sert ensuite.
Cyril est un bel homme, ses yeux vert pierre dure sont à la fois expressifs, rieurs, incisifs et graves tour à tour et si rapidement que leur mobilité noie toute velléité de tentative d'interprétation du regard qu'il promène, offrant et reprenant aussitôt ces secondes furtives dont il est le maître absolu. Joueuse, Amanda sait que ce regard est frère du sien quand, con-

sciente, elle esquive le sien afin de mieux contrôler pour surprendre.
Les secondes ainsi mesurées se croisent tramant, entre eux deux, les sillons légers et quasiment invisibles de ce matériau qui tisse les rencontres sans les étouffer ne couvrant d'elles que les pensées légères qui s'y posent pour s'envoler très vite vers l'essentiel, porteuses de renouveau dont la profusion nécessite une extrême sensibilité de part et d'autre.
Le présent ressemble au passé tant Armand est silencieux. Observateur diligent, il voit le tissage de ce matériau impalpable dont il compte les fils comme des points, en moins ou en plus, tout dépend de quel côté du filet on se place ?!
Quant à Caroline, elle est si occupée à croire qu'elle est amoureuse, qu'elle n'est pas du tout consciente de ce qui, habitant ses amis, la place en équilibre précaire sur une frontière du destin qu'elle ne voit pas, pour le moment.
Les ballets des liens invisibles enroulent leurs chorégraphies improvisées sur de longues trajectoires déjà parcourues qui dénouent, nouent ou renouent leurs boucles ouvertes à plus sur les pentes vertigineuses des élans qui rapprochent et soulèvent les enthousiasmes et les joies partagées comme des sucreries dont les filaments « transluscents » orneraient des gâteaux de leurs jets de sucre friable qu'aucune source n'alimente.
Les scénarios commencent toujours là où ils nous échappent, quelque part entre raison et folie, imagination et réflexion de ces morceaux de chacun, insai-

sissables aux deux partenaires – le sont-ils ? – qui n'épargneront dans leur chute imprévisible ni l'un ni l'autre, c'est ainsi qu'Armand, écran taciturne d'une lucidité à toute épreuve, regarde ce soir ses hôtes et Amanda tout en sirotant un verre d'eau acidulée de quelques gouttes de citron frais.

Depuis son séjour à Ouergane Doudou passe chaque jour une bonne demi-heure au téléphone avec un Marocain rencontré au moment du départ de Marrakech, lors du dernier dîner arabe… ils avaient ensemble pris un dernier verre au bar pendant que les autres allaient se coucher. Tous les soirs vers vingt-deux heures, Khaled appelle, c'est une sorte de rituel qui, installé depuis le retour, persiste.

Doudou vit donc dans un monde à part, ponctuant ses journées de travail avec les nouvelles, les déclarations, les secrets que déversent les ondes de la voix vibrante d'un Maroc lointain qui a le visage basané de l'élu de son cœur… de son cœur ? de ses fantasmes ? de ses désirs… ? Allez savoir, se dit Amanda en la regardant jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble de la table où elle vient de servir le dessert… Il est dix heures moins une et… le téléphone sonne. Armand et elle croisent un regard amusé. Doudou sort précipitamment.

Cyril est à la fois beau parleur et silencieux ou plutôt : capable de silence, cette plage que le dialogue offre à l'autre sur le sable confortable de l'écoute où s'allongent les découvertes communes ainsi que les idées personnelles et si universelles que la virgule et le mot qui suivent peuvent y être écrits

d’un même intellect, pourvu que le cœur ait fourni à chacun l’encre rouge d’une entente cordiale, toujours possible.
Caroline, en beauté ce soir dans sa robe stricte, jupe droite et bustier ravageur, boit ses paroles sans se rendre compte de la fascination exercée sur lui par Amanda qui, elle non plus, ne s’en aperçoit pas, se dit encore Armand avec un petit pincement au cœur. Est-ce le père ? Est-ce l’ami ? Où suis-je ? se demande-t-il comme en passant sa vie sur un trottoir encombré par d’autres et qu’Amanda viendrait juste de quitter.
Ils se sont levés de table pour prendre une verveine-menthe dans le salon où Doudou a atterri d’un moment planant dans le ciel marocain aux senteurs épicées. C’est à ce moment-là, alors qu’elle prenait la main de Cyril, que Caroline a noté son indifférence inconsciente enveloppée d’un rire qui n’avait d’yeux que pour Amanda. Elle a aussitôt, dans sa stupeur, croisé le regard d’Armand qui sortait de la pièce et d’un élan, elle l’a suivi, désemparée.
C’est dans son bureau qu’Armand l’a précédée, une lumière tamisée, un fauteuil profond pour âme en peine. Elle s’est assise. Il est resté debout, a pris une boîte dans un tiroir et lui a offert un chocolat noir qu’elle a accepté.
Armand a mis sa main sur la tête de Caroline, calmant, apaisant ce choc qui bientôt se transformerait en souffrance. Un moment a passé comme un ange qui s’installe, et c’est Caro qui a brisé le silence :

– Tu as vu, ou je rêve ? tutoyant ainsi pour la deuxième fois celui qu'elle prenait pour le père de sa meilleure amie.
C'est à la suite d'un autre silence qu'Armand lui a répondu :
– C'est le genre de chose que l'on ne rêve pas et qui, de surcroît, en aucun cas, ne fait rêver… n'est-ce pas ?
Caroline a levé la tête en souriant, a pris la main d'Armand dans les siennes pour l'embrasser.
– Comme c'est simple pour toi. Tu as raison ! a-t-elle ensuite ponctué d'un pauvre rire.
– Au fond cet homme que tu ne connais pas ou à peine – pas de façon biblique, heureusement ! – est, comme nous tous, sur la voie de son destin dont tu as été l'instrument. Il suffit de le comprendre.
Après un silence encore, Caroline s'est exclamée :
– Tu veux dire que je ne l'ai rencontré que pour lui présenter Amanda ?
– Tu comprends très vite, a dit Armand en s'installant sur le fauteuil à côté.
Caroline a l'air soulagé tout à coup, elle retrouve peu à peu son assise pour dire :
– En fait, cela n'a rien à faire avec moi, n'est-ce pas ? C'est simplement une forme d'intermédiaire que j'ai assurée parce qu'il le fallait pour…
– Oh ! Les raisons importent peu. C'est le choix, ce sont les choix de part et d'autre qui entrent en jeu pour la destinée de chacun. Choix implique compréhension, lucidité, tête froide et cœur ardent.

– Il y a trois choix en jeu, donc, continue Caroline. Le mien : comment passer ce cap ? Quel est mon prochain pas ? En fait qu'est-ce que je fais… Et puis celui d'Amanda et celui de Cyril qui semble clair, lui. Caroline regarde Armand qui sourit. Grave, elle ajoute :
– Il n'y a que toi, Armand, qui n'as pas vraiment, encore le choix ? N'est-ce pas ?
– On l'a toujours, Caroline, mais il ne dépend pas toujours de soi… il y a tant de paramètres à prendre en compte, tant, que parfois l'attente est le meilleur des choix.
– Tu attends ? demande Caro.
– Depuis le début, j'attends… chaque connaissance, chaque secret, chaque pas découle aussi de cette patience à pratiquer comme un exercice quotidien qui à la longue devient une seconde nature.
J'attends… mais en même temps je n'attends rien. Car si j'attendais quelque chose ou quelqu'un, ce serait le meilleur moyen d'en bloquer la venue. Je sais que c'est paradoxal mais c'est ainsi.
Caroline a saisi. Armand évoque à la fois l'évolution personnelle, individuelle, et le contexte dans lequel elle s'accomplit. Bien que la formulation n'en soit pas facile, Caroline tente de comprendre. C'est une sorte d'apaisement qu'elle ressent et plus que les mots dits par Armand, c'est cette ligne verticale comme une victoire qu'elle devine, qui émane de ses propos, qu'elle capte comme une canne, un bâton de pèlerin pour l'aider, elle, à poursuivre.

Dans la pièce à côté, Amanda rit aux éclats tandis que la voix de Cyril module une histoire drôle qui ne fait rire qu'eux.

À la fin de la soirée, lorsque Caroline et Cyril sont partis, elle était un peu plus, un peu moins… le tout dans le désordre, mais ce n'était plus tout à fait la même, Caroline avait amorcé sa vie, un pas décisif et le calme serein qui émanait de son regard la rendaient plus belle, c'est ce qu'Armand a noté. Quant à Cyril, revenu tout à elle dans la voiture en la raccompagnant, sorti du regard d'Amanda qui l'avait envoûté toute la soirée, Cyril, lui, était étonné de cette « camaraderie » nouvelle par laquelle Caroline l'improvisait frère de cœur et compagnon de jeux !
De cette soirée-là, c'est incontestablement Cyril qui est le plus déstabilisé, se dit Caro en pensant au naturel d'Amanda en toutes circonstances et à sa chance à elle, Caro, d'appartenir à ce qu'elle entrevoit ce soir comme un privilège de plus, sa chance d'être l'amie d'Amanda et d'Armand le sage. Armand qui dès qu'il ouvre la bouche, le fait avec un tel à-propos, une telle justesse, que cette impression à la fois d'être libre et de pouvoir choisir est, ce soir, très vivace en Caroline.
Et comme toujours après avoir vu Armand, la nuit fut calme.

Caroline rêve…

Nimbé d'or, comme un nuage fin,
Le jardin de Ouergane
Étend ses floraisons et feuillages
Dans une fin de journée capiteuse,
Le regard voilé de mauve, la
Femme s'y promène d'un pas léger et
Dans le lointain, sur l'Atlas enneigé,
Le ciel se découpe à l'infini, dans la
Résonance brève des battements de ce
Cœur universel centré, ce soir, sur ce
Sud marocain splendide.
Dans le rythme des chants d'oiseaux
Qui se taisent ou se superposent,
Les yeux de la femme ont plongé dans
L'eau du bassin, sous le jet d'eau.
Le visage est grave sous le rire éclatant qui
Découvre ses dents à l'éclat perlé.
Les mains sont fines et longues, elles
Retiennent la longue robe de satin pourpre.
Le visage s'est rapproché un peu plus de
Lui-même dans ce miroir reflétant aussi
Un paysage sublime, un ciel infini…
Caroline s'est reconnue, une autre et

Elle-même, dans un décor familier où
Elle se sait la même tout en se découvrant autre.
Puis le spectacle s'est évanoui, son
Cœur l'a dissous dans son vaste creuset où
La douleur, teintée de mauve, s'est
Envolée comme un papillon léger vers une
Mort douce écrasée de soleil qu'il a déjà
Connue en d'autres temps, lorsque cœur de
La femme ou miroir de la fontaine, il
Battait déjà le destin d'une vie qui se
Préparait à revoir les jours de ces nuits
Opalines que le ciel programme lorsque la
Conscience comme une route sans fin
S'ouvre à la vie, à l'amour, aux autres.
C'est ainsi que pour Caroline, en ses propres
Retrouvailles, la nuit fut calme dans le
Secret vivant d'une étape de plus où elle se
Retrouve au bord d'elle-même grâce à ces
Amis de toujours que sont Armand et
Amanda, la Belle.
Le regard perdu d'espace, Caroline, la
Femme a levé son visage vers l'Atlas, mais
Face à elle et souriants se tenaient
Lourika et El, mains tendues et le
Cœur avenant.
C'est là, en ce dernier, que la femme,
Caroline, a plongé,

avant d'ouvrir les yeux dans son lit… après une nuit… si calme.

En considérant l'amour sous l'angle du partage, comme un morceau à consommer ensemble, ne le réduit-on pas à un gâteau illusoire ? Armand, sans réellement penser, évoque des bribes de ces observations diverses qui peuplent sa vie depuis que Cyril est entré dans le petit monde qui l'entoure. Caroline a lâché le gâteau, Amanda ne l'a jamais saisi, et ainsi, les parts potentielles se promènent dans l'arène de la séduction que Cyril organise, dans laquelle il évolue, et pour laquelle il parade, sourire avenant, regard enveloppant et assurance flétrie par le manque d'intérêt qu'il constate chez Amanda la rieuse, toujours prête à donner, écouter, aimer de cette manière si naturelle et amicale que le beau Cyril en accuse presque certains stigmates visibles à Caroline, évidents à Armand.
Après tout la vie continue, poursuivant, sectionnant, anticipant, oubliant ce qui gêne, entreprenant ses virages au bon moment sur les roues libres de ces cadences qui nous scandent le moment et l'heure d'éviter la décadence de nos propres mystères, de nos jolies folies à ne composer ainsi que des morceaux de nous-mêmes choisis et embellis.
Certains s'y appliquent,
D'autres y nagent,

Tandis que d'autres encore inondent leur environnement d'un flot ininterrompu de vagues hautes en dignité, belles en leur force vibrante qui soulève tout ce qui passe et bouge alentour.
Cyril, sur la crête invisible de ces vagues force mille, tend vers Amanda qui y chevauche à l'aise, à des millions de pensées et de rires d'un port qu'elle ne voit, ni ne souhaite, mais que Cyril tente d'aborder…
Armand est un spectateur attentif sinon passionné et dans le théâtre qui s'offre à ses yeux impassibles, les répliques qu'il devine se formulent aux lèvres douces et pleines d'une Amanda qu'il découvre un peu plus femme chaque jour.
Les délices de l'être, lorsqu'ils sont humains sont à déguster avec circonspection. C'est ce que fait Armand, spectateur heureux d'une Amanda qu'il connaît, apprécie, certain d'elle, autant qu'il peut l'être de lui-même.
Est-on jamais sûr de l'autre ?
de soi ?
de quoi que ce soit ?!
Ce n'est, pour Armand, même plus une question.
Cyril recherche Armand, pour déjeuner, se promener, jouer au golf, aux cartes, à rien, parler, d'Amanda de préférence, de Caroline éventuellement, de la vie, de la société, de lui… d'eux… une recherche quotidienne, constante, latente quand les coups de téléphone s'espacent, par miracle, parce que Cyril travaille, quand même !

Son agence de voyages marche très bien et le Maroc a une place de choix parce qu'il s'y est spécialisé pour les entreprises dont la clientèle lui est fidèle.

Le Maroc est un lieu flexible dont les parfums humés séparément deviennent communs à ceux qui l'aiment assez pour les rapprocher beaucoup. Cyril est un fan du Maroc, surtout des plages. Armand, plus discret, évoque pour lui les beautés de l'Atlas, ses mystères et ce ciel de faïence dont les bleus se déclinent sur regards émerveillés. Tout ce réenchantement que la mer superbe ne parvient pas à fixer sur l'horizon individuel qui s'y perd en surnageant. Cyril est attiré par les secrets chuchotements que l'amour d'Armand pour l'Atlas et le sud du Maroc installe en lui, au cœur de l'aventure que la vie propose et dont nous disposons parfois si mal ou difficilement.

Amanda ne remet pas en question ces trois semaines de vacances offertes par El et Lourika à son départ, la dernière fois. Elle ira. Caroline aussi. Doudou sans doute. Armand évidemment. Cyril voudrait se glisser dans ce programme alléchant mais personne encore ne le lui a proposé. Il assiste donc aux projets de ses nouveaux amis avec une convoitise non feinte, ne déclenchant pourtant aucun effet !

Caroline est amusée. Une fois le premier choc passé sur cet amour mirage qui n'aura duré que le temps d'un soupir douloureux sur elle-même, elle a parlé avec Amanda qui n'est, a-t-elle constaté, pas dupe du tout des intentions de Cyril à son égard. Elle n'en a

aucune pour sa part : c'est tout ! Aussi simple que ça !
Caroline est toujours enchantée par la simplissime façon de se comporter de son amie Amanda. C'est toujours étonnant pour elle. Caroline garde en elle ce coin de ciel marocain que le sud dore de plaisir, que le soleil anime de clarté. Son cœur y a succombé et séduite à jamais elle ne peut plus le détacher de ce lien insoupçonnable de légèreté.
Kikou donne de ses nouvelles,
Il attend comme une drogue ses
Prochaines vacances au Maroc.
L'air pollué sur les villes encombre les poumons de chacun et tous se retrouvent dans le paysage de Ouergane comme dans un caisson d'oxygène, chacun y prenant son assise.
Les tourbillons des tempêtes citadines mélangent des miasmes malsains aux brouillards opaques qu'ils provoquent et dont ils naissent. Les amis en sont bousculés, dérangés, au point de penser à quitter la ville ou du moins à n'y pas revenir après ces prochaines vacances qu'ils organisent déjà.
Les études pour Caroline et Amanda ne sont qu'une plaque glissante sur la boue à éviter d'une société qui ne leur offre aucun débouché. Armand lui, n'est pas en cause, mobile et libre, c'est un homme pour lequel rien ne compte à part la vie et le constant engagement humanitaire dont il fait preuve à temps plein. Ce qui peut se faire de partout, sans cesse. Armand est donc, dans sa vie, sur les cases de ce damier qu'il choisit en fonction des besoins d'autrui.

Doudou est amoureuse. Elle rêve d'un retour simple sans aller… vers l'élu… qu'elle vit déjà, tête pleine et cœur trépidant.
Cyril, étranger de l'Atlas, en apnée de sud depuis sa rencontre avec le petit groupe, aspire à un aller dont le retour obligatoire dans cette ville de Paris lui semble maintenant de leur part de plus en plus hypothétique.
Comme un vaste vaisseau citadin décollant pour l'espace autorisé de ces vacances à venir, le groupe ainsi formé trame d'invisible un ensemble parfait de ce consensus mental qui ne nous sert qu'à programmer en anticipant alors que tout reste encore à vivre.
Valse lente ou rock and roll endiablé, la danse de la vie dont chacun est le partenaire peut virer de rythme pourvu qu'attentifs à ses cadences, nous en suivions la chorégraphie qu'il faut, à la fois, créer et connaître. Ce qui ouvre des horizons certains au moindre pas incertain.
Le grand salon de Neuilly résonne de rires et de plaisanteries que l'écrin d'un silence harmonieux fait ressortir d'autant. Les joies s'épaulent et les espoirs s'y intensifient comme de petites morts inéluctables dont la renaissance n'est que projet de plus à être autrement ce que déjà l'on expérimente.
Les rêves sont bienvenus et les couleurs qui les ornent ont des similitudes étranges avec ce dont le devenir doit se dépouiller avant de promettre à chacun de bouger d'aller de l'avant…
Caroline et Amanda ont déjà dix-sept ans !
Amanda a reçu un mot de Lourika, bref :

« C’est l’étoile dans les tarots.
Les tarots sont les bornes de la vie.
Leurs symboles sont importants,
Tu es importante à la vie.
À bientôt. »

Lourika.

El a ajouté un post-scriptum :
« L’étoile est toujours dans le ciel et lorsqu’elle file vers la Terre, alors elle disparaît au profit d’une autre lumière qui s’y installe pour veiller sur elle. »

Les vacances approchent… et cette fois ce sera le Maroc, pendant toutes les vacances… Ça y est, Lourika a proposé, ils ont accepté. Cyril se sent largué par une injustice sans nom qui fait sourire Amanda, Armand et les autres, quoique Kikou n’ait pas suivi l’historique dont personne ne l’informe.
Pas la peine. Doudou, avec Caroline et Amanda, qui a daigné, vont faire des emplettes, maillots de bain, pourquoi faire ? Grands dieux ! dans l’Atlas ! se demandent-elles tout en craquant parce qu’ils sont « fluo-beaux » ! Et puis, a dit Caroline, il y a toujours la piscine de *La Mamounia*, non ?! Pour Lourika, elles ont acheté un petit cœur en or orné d’améthystes cerclé de deux cœurs, ainsi que des cadres mobiles. Dans l’écrin elles ont enfermé un petit mot ainsi formulé :
« Je suis l’améthyste » Amanda
« Nous sommes le cœur » Caroline

« Avec un grand merci » Doudou.

Un mot à l’encre violette assortie aux pierres.

C’est Doudou qui s’en charge, c’est elle la plus organisée.
La journée sera fertile en surprises puisqu’entre autres, elles rencontrent Cyril qui, rue de la Paix, sort de chez Cartier. Un peu gêné, il les invite à prendre un thé au *Café de la Paix* tout proche, place de l’Opéra. Sa gêne s’est transformée en assurance, mystérieuse à leurs yeux de femmes… il leur a annoncé son départ prochain pour une destination qu’il n’a pas précisée. Elles ne lui ont rien demandé. Un peu déçu peut-être, Cyril a pris congé en insistant sur son sourire qu’il a souligné d’un rire long bref et se retournant, depuis la porte, vers elles. Un signe de la main et le voilà parti sur fou rire de femmes complices et sans question.
Ce soir-là Armand a dit avoir rencontré Cyril aussi. Où ? Mystère.
Caroline n’était plus là, Doudou perdue dans son rêve d’amour et Amanda n’y a pas prêté grand intérêt, la remarque est donc tombée à plat dans une indifférence qu’a avalée, vite fait, l’oubli.
C’est ce soir-là aussi qu’Amanda a lu un article dans un journal dont elle n’a pas gardé le souvenir du titre. Signé El RAABI, c’est l’article d’un soufi, ami de la cour du roi du Maroc. Ce n’est que pendant la nuit que ce nom s’est plaqué au rêve du visage d’El à Ouergane, qu’elle voyait entrer en glissant dans la

Grande Mosquée de Casablanca. La Mosquée Hassan II que Lourika lui demandait de visiter avec elle. Rêve transfuge d'une autre dimension où le soleil et la nuit faisaient bon ménage dans une pluie d'étoiles inondant le minaret sous un chant de muezzin grave que portait un vent vif.

De ces syllabes que la vie détache d'elle-même avec mission pour nous d'en exprimer les phrases aux sonorités distinctes comme des notes personnelles reconnues et assimilées au plus vaste qu'il nous soit donné d'appréhender, de ces syllabes, que retenons-nous quand l'épopée se fait violente, la beauté mélodieuse et les ratés douloureux ?

Amanda qui, sans y réfléchir trop, s'y promène en les saisissant une à une comme une conteuse en quête d'histoires, Amanda n'est que vie dans la vie, inconsciente de l'abstraction même qu'elles représentent, tout en étant si réaliste parfois que sa simple façon d'agir n'est que trait conscient par défaut.

Amanda ce soir-là dans sa chambre a pensé fort à El, incapable de faire le tri dans des souvenirs qui lui parlant de lui, lui en dérobent l'essentiel. Amanda ne peut parvenir ce soir jusqu'à lui, comme elle n'a pu, dans l'après-midi, avec ses deux amies Doudou et Caroline, trouver un cadeau pour El. En effet, rien ne lui sied parce que peut-être, El sied à tout, à tous, toutes.

Mais cela lui semble si bête tout à coup qu'elle s'en veut de penser pour penser, ce qui lui a toujours

semblé, avec raison, inutile. Et c'est ainsi qu'elle se couche enfin sur une journée un peu superficielle qui ne donne pas à sa vie le poids quotidien qu'elle veut en attendre, à tort.
Amanda, fatiguée de rien s'est endormie, sur tout, en vrac…
Armand n'a pas dormi.
Le contact avec Lourika était si fort que le dialogue s'est poursuivi au silence ténébreux de cette nuit citadine sans attente.
Armand a avoué son amour, l'objet étant sans importance, c'est l'amour seul qui est important. Dans son insolence à être, il a reçu de Lourika une bénédiction apaisante sur laquelle il a reposé son humeur excédée par Cyril. Ce dernier lui a dit au revoir au téléphone de façon si curieuse, l'informant d'un départ destination inconnue, le tout se terminant par un « à bientôt » entendu qui a aussitôt interpellé Armand.
Pourvu qu'il n'aille pas au Maroc, s'est-il dit en raccrochant, cela ressemblerait beaucoup à son insistance à se trouver là où Amanda est supposée se rendre…
Non, il n'oserait pas, s'est encore dit Armand sans parvenir à s'en convaincre.
Comme la lune est pleine, que le ciel en est opalisé et que la nuit se fait tendre, Armand prie comme il aime à le faire lorsque, gratuitement, sans rien demander, il rend grâce. C'est une nuit pure qui s'inscrit en faux à la pollution détériorante d'une cité

abusée par l’inconscience de l’environnement due à sa population.
Mais Armand n’a pas l’âme critique, interrogative tout au plus, question de rien sur abus de tout. Armand, neuf à nouveau après sa prière, éteint la lumière pour admirer celle de la lune qui entre par la fenêtre grande ouverte sur le ciel. Le jardin bruisse, un chat miaule, il fait tiède et c’est sur son lit qu’il ferme les yeux, bras en croix, sur l’image mouvante du visage d’Amanda dont les yeux obliques sourient aux anges. Et curieusement, Armand se sent si concerné qu’il a du mal à ne pas se prendre pour l’un d’eux !
La maison s’est endormie.
Plus rien ne bouge que l’imprévisible à venir.
Armand dort.
Seule, Doudou quelque part, dans un rêve, compte les heures qui la séparent d’une histoire d’amour qu’il lui reste à vivre.

L’or de ce sabot sied à une déesse.
Une planète ?
À ce rendez-vous d’amour qu’attend la
Terre, dans ses feuillages drus, dans des
Sous-bois ombrés, sur des sentiers cachés,
Les yeux qui cherchent, les regards attentifs,
Les cœurs aimants trouvent, à un moment
Sacré de la quête individuelle, cette fleur à la
Légende belle qui la rend rare : ce
Sabot de Vénus aux ors doux qu’il est
Tentant de cueillir… mais qui voudrait
Voler à la nature la venue sauvage d’une
Vénus, qu’elle soit déesse ou planète, en lui
Coupant sa fleur sous les pieds ?
Le sabot est là, il attend Vénus, et comme
Toujours dans l’attente, il s’agit
D’Amour
Au bout du compte.

Caroline ouvre un œil étonné après ce rêve où, pieds nus dans un sous-bois, elle suivait des empreintes de pas invisibles que lui montraient les oiseaux, guides pépiant gaiement, dont les notes des chants heureux emplissent encore la chambre.

Marrakech ! Déjà ! Mon Dieu que le temps passe vite !
Caroline saute au bas du lit d'un élan vif pour aller ouvrir les volets sur l'Atlas rayonnant dans sa blancheur captive d'une autre saison, l'été flamboyant du sud qui, dès le matin, écrase de chaleur la ville rouge dont les oiseaux en fête, semblent tous réunis dans les jardins de *La Mamounia* que l'on arrose à cette heure très matinale. Le bruit de l'eau est un délice et vêtue d'une « baby doll » courtissime, Caroline a déjà chaud. Les très fines bretelles collent à son décolleté, mais elle est si heureuse d'être là, dans ce décor de rêve découvert pour la première fois il y a un an déjà, que Caroline se demande si son excitation ne lui donne pas un peu plus chaud encore, ce qui est probable !
Ils sont arrivés hier soir tard car Armand a fini sa journée vers dix-huit heures. Et à minuit chacun s'est écroulé dans son lit, épuisé et comblé.
Amanda a passé la tête hors-balcon, dans la chambre d'à côté où Caroline découvre son rire cristallin suivi immédiatement d'un :
– Quel pied ! Ouah… je crois que je vais aller plonger avant le petit déjeuner. Tu viens ?
Mais l'humeur de Caroline est à la douceur-tendresse tiède d'un réveil moite encore douillet et l'eau ne la tente pas, si ce n'est celle, tiède aussi de la douche. Kikou en revanche, dans la chambre à sa gauche, a passé la tête aussi hors-balcon pour lancer :

– Moi je viens, c'est vrai c'est le pied ! Attends-moi dans le couloir, je passe mon maillot.
Exit Amanda et Kikou qui quelques minutes après apparaissent en bas, courant vers la piscine, puis enlevant leur gandoura, ils plongent avec délices, faisant un « bruit-pouf » très sonore dans le silence de ce Palace encore endormi.
On a frappé à la porte, Caroline enfile un mini-peignoir assorti à sa « baby doll » avant d'aller ouvrir à Armand, en robe de chambre violette.
– Je peux entrer ?
– Mais bien sûr, entre. Tu as déjeuné ?
– Non, j'ai pensé que nous pourrions le faire ensemble ?
– Tu as bien fait.
Caroline commande les petits déjeuners lorsqu'à nouveau, on tape à la porte. Cette fois c'est Doudou qui ajoute son petit déjeuner aux deux autres, les trois amis sont heureux de se retrouver et s'installent sur le grand balcon-terrasse autour de la table ronde.
En bas Kikou poursuit Amanda, il veut la couler, mais telle une anguille, excellente nageuse, elle file et se défile sans qu'il y parvienne.
Puis Amanda fait des tas de signes indiquant qu'ils vont remonter tous deux pour se joindre à eux. Ce qui fait rire Doudou comme une petite fille.
Petit déjeuner plantureux gourmand pour affamés heureux, détente assurée, rires étouffés car *La Mamounia* se réveille à peine. Une jeune femme fait du jogging en bas dans le parc, vêtue de fuchsia fluo elle trace des cercles parfaits que les feuillages et les

fleurs avalent de leurs couleurs ardentes. Un couple dans la piscine, des jeunes mariés sûrement – c'est marrant, ça se voit – ne peut s'empêcher de dire Doudou, envieuse.
– Bon, journée libre, déjeuner à treize heures à l'hôtel et nous partirons pour Ouergane vers dix-neuf heures quand il fera moins chaud. La sieste est recommandée mais vous avez quartier libre, a dit Armand.
Caroline se retrouve seule dans sa vaste chambre et après avoir donné rendez-vous en bas à Amanda, elle se prépare, robe légère et cœur en joie pour aller faire du shopping au Guéliz et voir aussi cette sublime boutique de bijoux, à l'entrée de l'hôtel. C'est là qu'elles se retrouvent toutes les deux, les autres ont disparu et Doudou avait rendez-vous avec cet ami… là… qu'elle « fréquente » par téléphone depuis un an ! Bref, chacun ses « merdes » a dit Kikou en suivant Armand pour un parcours photos dans les souks.

Les souks et leur faune bigarrée, chaleureuse, rieuse et pressée d'aller, de venir, de profiter, d'attendre, d'inviter, de piéger dans d'immenses magasins tout en longueur souvent… Des regards vifs, mornes aussi, indifférents et si concernés parfois que les raisons inconnues se précipitent sur les touristes comme des trappes qui claquent la négociation sur des prix que l'on baisse après les avoir gonflés.
Des gamins crieurs, rieurs, craintifs ou agressifs, prêts à fuir à la moindre phrase prononcée en arabe.

Des mains tendues et des regards perdus dans le vôtre à la recherche indécise d'une voie différente, d'une vie devinée, racontée, si lointaine et si proche tout à coup, que le cœur d'enfant bascule entre désir et frustration, rancœur et pirouette, chapardant pour un rêve de plus ce qu'aucun touriste ne laissera de lui-même dans ces pièces de monnaies données facilement, ces dirhams qui sonnent en tombant parce que déjà ils échappent à l'essentiel sans répondre au besoin.
Où est le besoin ?
Où se trouve l'essentiel ?
Armand observe, sourit, parlant arabe et surprenant ainsi ces gamins, saisis de le croire des leurs alors qu'ils le pensaient différent. Un autre monde qui parle comme eux et la déroute de s'y découvrir, malgré tout, étrangers et si semblables. Pouvoir communiquer et ne savoir que dire. Comme si le langage, soudain, en faisant tomber une barrière, limitait par là même la curiosité de l'échange, donc de la découverte, vraie, profonde celle à laquelle aspire le cœur, celle dont sont friandes les différences mises en présence si tant est qu'elles savent pouvoir s'enrichir donc s'éblouir, s'émerveiller, se réenchanter l'une, l'autre…
Les accents gutturaux lancés de part et d'autre des ruelles étroites un peu incurvées, les marchandages familiers, amusants, sorte de coutume qui renforce la relation du négociateur et du vendeur, les couleurs et les odeurs se mariant au sein même d'une atmosphère exotique, grouillante où de temps à autre la

sonnerie stridente d'un vélo se frayant un chemin dans le corps amoncelé ou naviguant d'un point à un autre. Un marchand d'eau, personnage incongru, chatoyant, agitant sa clochette de cuivre et versant une eau pure et fraîche directement de son outre dans un gobelet plus ou moins net mais reflétant le soleil avec éclat.
Armand est là chez lui. Depuis l'enfance il côtoie et réside, passe et revient dans cette ville qui l'a vu naître il y a trente-cinq ans maintenant. Un peu plus… les années qui viennent se replonger ici dans ces souks aimés, parce qu'il y est tenu comme à un point d'ancrage vers lequel le navire de son incarnation doit repasser afin d'y charger les matériaux nécessaires à ailleurs, à d'autres. Un enfant, le regard brillant, d'un autre âge en d'autres temps tire maintenant sa chemisette de jean. Il le regarde en souriant et lui donne une sucette qu'il sort de la poche arrière de son jean, une *Chupa Chups*, petit miracle espagnol déversé sur l'international. Même ici, on connaît. L'enfant remercie en arabe « Choukran ». C'est un bambin qu'il connaît de vue… un parmi d'autres qui fouinent à la recherche de rien parce qu'ils ne font rien. Pas de scolarisation obligatoire, alors il est facile de traîner, pour le rire et le malheur de n'être qu'un enfant pauvre et débrouillard, un enfant en quête d'adulte en lui, dans l'autre, cet adulte-là qu'il n'a peut-être encore jamais rencontré. Comment, alors, se trouver ?
Armand mitraille les scènes autour de lui d'un Canon professionnel qu'il affectionne, tandis que

Kikou avec sa boîte reflex visionne le tout à l'envers. C'est déjà assez complexe ainsi, assez riche et assez dense pour ne pas en plus… avoir à cadrer les sujets à l'envers !
– Ça vous remet sur rails cette vision sens dessus dessous, a simplement marmonné Kikou en passant devant lui pour le prendre en train de photographier l'enfant à la sucette qui s'éloigne déjà.
Dans la chaleur tamisée d'ombre, les ruelles étroites des souks dégueulent marchands et touristes du Club Med que Kikou croise, se mêlant un instant au groupe dont le guide ne sait plus s'ils sont ou non des siens…
Il fait soif et c'est sur la terrasse du seul bistrot dominant la place Jemaa el-Fna que Kikou s'écroule à l'ombre d'un auvent tandis qu'Armand, en arabe, commande deux thés glacés. Il est presque dix-huit heures trente lorsqu'ils regagnent enfin *La Mamounia* où ils tombent sur les femmes dans la fraîcheur de l'entrée grandiose en ses marbres lisses. Les rires fusent, Doudou semble ne jamais devoir atterrir de ce nuage d'où elle les contemple, femme rêveuse et comblée de culture si différente. Mais enfin, elle est là, souriante et passe pour aller dans sa chambre, murmurant :
– À tout de suite. Ça va ? d'un air de se moquer éperdument de la réponse qu'elle n'attend même pas, déjà au moment suivant où, dans la chambre, elle sait recevoir un coup de fil pour un rendez-vous à Ouergane, demain, cour assidue oblige et les Arabes savent bien faire la cour, ils sont si

prévenants et si grands seigneurs à la fois, un vrai plaisir où princesse des mille et un soleils, on se croit être la seule… et c'est parce qu'on ne sera jamais la seule… qu'ils sont si exquis. Mais Doudou n'en est pas là ! Pour l'instant elle flotte, favorite et neuve comme une monnaie rare venue d'ailleurs, de ces douceurs acidulées sur coutumes libertaires à savourer à deux d'un même appétit. Doudou déguste.

Armand connaît cet homme, c'est un Marocain beau et cultivé, les plus dangereux pour les femmes occidentales.

Ils semblent si familiers en tout, parce qu'ils ont appris de notre culture ce qui nous sied et nous séduit, mais sont si naturellement soumis à leur propre culture que ce moment où la femme, entre deux mondes, est à séduire, porte en lui-même des ambiguïtés imperceptibles que l'Occidentale ne peut déceler. Se pliant à elle, l'Arabe cultivé vaut plusieurs Occidentaux, parce qu'en plus il a ce charme prédateur indicible, indéfinissable qui enveloppe avec une efficacité redoutable, mêlée d'une sensualité débordante et si retenue que le nectar de l'amour se révèle capiteux en diable et si tentant. Seul l'Arabe sait cet art où sens et luxe coulent et se noient à la luxuriante obsession de se posséder l'un l'autre sans jamais remettre en question l'essentiel parce que, pour l'homme, butiner ailleurs ne fait que renforcer amour, sensations et propriété, sacrés dès qu'il a donné son cœur en prenant l'autre.

Son cœur ne va qu'à une femme à la fois mais sa générosité offre l'enveloppe du corps à toutes celles qui lui plaisent le temps d'un orgasme qu'il oublie avec le moment qui passe.
L'Arabe, l'Oriental, n'oublie pas, jamais. Son amour est fidèle parce que sa fidélité n'est pas pour lui liée à l'amour. L'infidélité est sa vocation tout comme sa fidélité est mesurable en amour. C'est un paradoxe dont les Occidentales ne savent pas s'accommoder. Parce qu'en dehors de l'amour – l'acceptation inconditionnelle de l'autre – cet amour-là devient pour elles invivable. Pour les Orientales, la femme arabe, elle, sait, mais c'est par son silence qu'elle mesure un amour dont l'infidélité atavique, entrée dans les mœurs dès son plus jeune âge, en écoutant ses aînées, lui offre la scène d'une séduction où l'érotisme se plaît à la sublimer au point de vouloir la cacher aux yeux des autres. Parce que toute femme-femme, aimée d'un autre homme est furieusement désirable. Le sacré est ici en jeu, c'est un jeu que l'Orient maîtrise parfaitement, jeu complexe pour un mental occidental où les sens, la sensualité et ses capiteux excès ont capitulé devant le laxisme sexuel d'un féminisme revendicateur qui est arrivé à ses fins : tuer entre l'homme et la femme ce qui fait ce plus quand, derrière les volets clos l'on dénude le sacré pour le déguster voluptueusement sur l'autel même du couple qui s'aime ainsi, entre paradoxe et culture, avec passion, d'un amour maintenu secret par une alliance commune à ne désirer que l'exceptionnel qui en l'homme, avec la femme, se marie à

jamais quand l'amour est partagé pour le meilleur parce que, en Orient, où est le pire ? Le pire ne concerne pas le couple, il ne concerne que l'homme qui avec sa faculté de l'oublier au fur et à mesure, décline l'infidélité sans importance en conjuguant le verbe chérir avec celle qu'il a choisie. Monogamie ? Bigamie ? Multigamie ? Le cœur n'a qu'une place, le sexe lui se plaît à se satisfaire et c'est si léger que les autres femmes ne sont que plaisirs à goûter… qui a inventé le mot « putain » ?

Toute femme est une courtisane qui s'ignore, à moins de se découvrir chienne pour le plaisir, auquel cas, sans monnayer ses charmes, elle les utilise avec qui bon lui semble. Finalement c'est la femme qui dicte le respect que l'Arabe aura d'elle pour que ce dernier l'admire, alors elle le mènera où elle décide…

Des tempêtes s'annoncent pour Doudou qui n'en a nullement conscience. Armand la suit des yeux dans le couloir où elle s'éloigne et Amanda le dépasse en riant tandis qu'il se dit, la regardant :

– En voilà une qui décidera.

Et c'est vrai qu'Amanda inspire une sorte de respect sacré où la femme devient prêtresse d'un monde de l'Amour en réponse d'autre chose, en question permanente, en harmonie constante.

– Qu'elle est belle, se dit encore Armand avant de regagner sa chambre pour prendre une douche.

Dans les forces désespérées que l'on se cherche quand un creux de vie s'annonce au virage rapide d'un détour dévié que l'on a tendance à retenir, à ne pas voir, non pas parce qu'on le refuse, mais parce que l'inconscient qui s'y annule à s'y méprendre a des velléités de fuite qu'il faut bien assumer d'une manière ou d'une autre.

– À chacun sa merde, a dit Kikou, une fois pour toutes.

Il n'est doué ni pour les vertiges conscients ni pour les déroutes inconscientes. Il aime bien comprendre, c'est tout. Mais trop souvent il ne comprend rien. Il est vrai qu'entre ses amis et Lourika ainsi qu'El, il faut aller très vite ! Saisir au vol, à demi-mot et, tout aussi rapidement passer à autre chose ! Doudou est plutôt reposante et il arrive à suivre son rythme chaotique sans s'y laisser entraîner.

Amar, retrouvé, avec plaisir, partage avec lui de longues heures – jeux de dames et d'échecs – les Arabes jouent bien, Kikou fait de rapides progrès. Kikou se sent sans âge, il vogue aux rames de sa galère comme un adulte encore enfant dont l'embarcation se serait retournée – sens dessus dessous – au contact d'émotions balivernes qui, de promenades en parties, de concentration en plaisirs bougent en lui

des sensations curieuses, l'attirant vers Amar plus que la simple camaraderie, voire amitié, le ferait. Il a beau rire de lui, Kikou, il a beau regarder Caroline d'un œil différent cette année, car elle a mûri, révélant une femme voluptueuse à la bouche gourmande… il a beau fantasmer un peu sur elle, avec complaisance, rêver un peu avec espoir, à un moment ou à un autre, c'est quand même Amar ou une partie de ce dernier, dont les images morcelées défilent en s'imposant, interférant sur les confortables arrangements que Kikou organise de sa vie vide au présent sur ce plan sentimental.

Kikou est tour à tour circonspect, étonné, curieux, gêné et parfois furieux, tout cela contre lui-même d'abord, mais se retournant très vite en projection aberrante vers les autres. Armand semble, à ces moments-là, ailleurs, il ne l'aide aucunement. Caroline le prend mal, Doudou est trop consternée pour dire quoi que ce soit, elle choisit donc la fuite. Seule Amanda garde le sourire, son regard semblant dire :

– C'est ça, défoule-toi, il y a quelque chose qui cloche mais comment en parler si tu ne le fais pas le premier ? Le premier pas…

Bref Kikou se sent très seul, comme tout le monde dès qu'un problème surgit dont le silence grouillant et intérieur devient la tombe illusoire.

Amar évolue sans autre embarras que celui d'avoir un jour, de manière naturelle, parce qu'il avait rendez-vous, avoué sa bisexualité qui est si normale en Orient pour beaucoup, que le mot « avouer » n'est pas juste, se dit Kikou, c'est un mot à moi ça… non

Amar a mentionné un soir avant de sortir qu'il voyait ce soir un ami et la façon était si claire de dire « ami »… que Kikou a demandé :
– Un amant ? Regrettant le mot à peine lâché, de l'avoir prononcé.
Surprise du regard d'Amar sur lui qui a simplement répondu :
– Oui, avant de sortir.
La surprise d'Amar était plus de voir Kikou le questionner que la question elle-même. En effet, à Ouergane, chez El et Lourika, personne ne pose de questions. C'est une responsabilité, une forme de conscience de cette dernière qui fait de la vie un jardin de réponses que l'on cueille après avoir semé, arrosé, récolté ou pas son propre jardin. Personne ici ne s'immisce dans cette fertile occupation du jardin intérieur, secret ou pas, qui donne de l'évolution ses plus belles semailles et récoltes…
D'où la surprise d'Amar qui n'a toujours connu que cette manière de vivre et qui a d'ailleurs parlé avec El de sa bisexualité.
Devant l'embarras de Kikou après cette question, Amar l'a rassuré d'un sourire, s'éclipsant ensuite rapidement comme quelqu'un qui remet à plus tard une réponse ou un développement de réponse par manque de temps.

Ce n'est qu'après dîner, après la réunion quotidienne avec Amanda de Lourika et El, que Kikou encore assis dans le jardin, près du jet d'eau éteint à cette heure, a senti une présence, inconsciemment d'abord.

C’est la silhouette d’El qu’il a découverte, debout derrière lui, à quelques mètres, il est vrai que chaque nuit, après sa réunion de travail dans la salle blanche et or du fond du parc, El parcourt une dernière fois celui-ci et sans doute Kikou a-t-il choisi ce soir un point habituel du parcours sans le vouloir objectivement, mais assez informé et stressé pour que cela ne soit point un hasard.
– La vie parfois a des relents étranges, venus d’on ne sait où ? qui marquent de leurs vigueurs étonnantes ces moments que nous croyons nôtres et se révèlent bientôt les pistes incontrôlables de ces facettes marginales dont les miroirs intérieurs n’éclairent pas toujours nos visages… n’est-ce pas ?
C’est d’une voix très douce en ses modulations au timbre grave qu’El vient de s’exprimer, depuis l’ombre du jardin endormi, à cette heure, sous la radiance d’une lune pleine ce soir.
Kikou a les oreilles pleines de ces mots qui ont coulé telle une source légère et fraîche jusqu’au fin fond de ses entrailles. Il est incapable de répondre, mais il est d’accord Kikou, complètement, avec ce que vient de lui dire El qui, sans attendre de réponse, continue :
– Si nous faisions quelques pas ensemble jusqu’au Dar ?
« Dar » est le nom de la maison et c’est aussi le mot arabe que l’on traduit par maison. Ce lieu est donc doublement la maison de chacun. Et Kikou s’est levé pour suivre El.

– Les choses sont souvent si complexes.
Sans l’être nullement.
La mémoire des âges n’est pas celle des
Hommes, mais elle peut le devenir, c’est un
Long chemin initiatique d’énergies et de forces,
Découvertes, connues, comprises, démystifiées.

Ils marchent très proches l’un de l’autre, dans les petites allées du parc où plusieurs petits jardins proposent des variétés de formes, couleurs et parfums enchanteurs dont la journée, dès chaque matin, embellit et embaume ces vacances riches et belles.
El continue :

– La mémoire du temps est pleine de
Chacun en ses diversités que la durée a
Orchestrées, déroulées et organisées de ses
Rythmes.
On appelle cela la vie… une
Incarnation, en somme.
Pour certains dont je suis,
La vie se promène sur un même
Chemin que nous sommes plusieurs en
Chacun à arpenter.
C’est ce que l’on nomme réincarnation.

Les pas des deux hommes sont rythmés par les phrases d’El. La nuit est complice et la lune attentive. Le soleil quelque part, qui s’y reflète, est présent.

– Quand il arrive que nous
Retrouvions de nous des
Souvenirs parfaitement oubliés et ne
Concernant qu'un autre de ceux que
Nous fûmes, alors c'est la débâcle.
Il y a bien sûr d'autres raisons à
L'homosexualité mais c'est celle-ci qui
Vous concerne.

La promenade est feutrée dans son écrin de nature où la voix d'El ne résonne qu'au cœur de Kirk – dit Kikou – la promenade est symbolique de l'intériorité de ce dernier, comme une voix évidente et juste sortie des ténèbres sous les opalescentes lueurs d'une clarté lunaire yin dont la réceptivité engendre la réceptivité. Kirk est réceptif.

– Les parties de soi concernées ne
Sont que résidus passés à la
Mémoire du monde qui ne pourra
Avancer avec l'humanité qu'il porte que
Lorsque, jusqu'au moindre de ces résidus de
Nous-mêmes, chacun aura fait le travail
Consistant à comprendre et régler en les
Intégrant, ces vieux schémas qui furent les
Nôtres et traînent de par l'univers en
Quête de purification par le feu de nos
Volontés enfin éclairées.

Kirk est en état d'apesanteur, sorte d'hypnose entre lui et lui-même se découvrant à la lumière excep-

tionnelle d’une dimension de la mémoire oubliée dont les failles passées ressurgissent inopinément mais non fortuitement, avec un projet qui tout en concernant l’individu, concerne aussi le monde et l’humanité dont chacun est un membre vivant dépendant de tous les autres et donc capable de les influencer aussi d’une manière ou d’une autre.

– Il n’y a rien de mal, de bien, ou de gênant, continue El,
Quand nous tentons une réflexion en dehors de
Ce nombril qui préoccupe, quand nous
Prenons le cliché global d’une photo
Partielle qui nous concerne chacun en
Incluant tant d’autres personnes,
Alors, on peut commencer à comprendre,
Et ainsi régler des problématiques qui ne
Sont en un premier temps – avant de devenir
Schéma, architecture de vie – que des
Problèmes mélangés à la sauce plus ou
Moins réussie ou goûteuse des mets que
Nous convoitons au point de les déguster à
Notre façon, sans nous préoccuper de la
Qualité des ingrédients incorporés.
La cuisine est un art. Quand il s’agit de
La vie elle-même, l’art doit perfectionner sa
Technique de dosage et la difficulté réside
Dans l’incapacité des uns de ne pas tomber
Aux goûts seuls des autres. Le liant, là,
Est mal composé et la sauce va tourner très
Vite par manque de rigueur dans les choix

Nécessaires à faire avant que le plat ne
Soit, non seulement présentable, mais aussi
Délicieux qu'il peut l'être si nous en devenons
L'artisan cuisinier irréprochable.
Le plat c'est nous, à chacun de le servir au
Plateau tendu par la vie.
C'est à la fois ce qui nous nourrissant, va
Pouvoir nourrir les autres.
D'où l'enjeu immense.

La promenade semble à Kirk complètement rectiligne, pourtant ils ont tourné, de massifs en plates-bandes et de rosiers en volubilis qu'ils ont contournés aussi, mais seule la ligne tracée par les mots dans chaque phrase est perceptible à Kirk qui est surpris de constater qu'en tournant encore pour entrer dans l'allée principale qui mène au « Dar », il a encore cette impression d'aller tout droit.
El termine :

– Examiner quoi que ce soit, d'une fleur à une
Problématique, d'un point de centrage
Différent – on peut dire plus superficiellement :
Point de vue – est toujours profitable. La
Chose regardée ainsi ne change pas,
Mais parce que le regard change, alors, les
Comportements peuvent changer.
Cette compréhension-là est le liant dont
Ensuite les ingrédients ne seront que d'amour.
C'est un chemin, c'est le vôtre.
Vous venez d'y faire un premier pas

Décisif, Kirk.
C'est en regardant Kirk qu'El a ainsi terminé, puis il a disparu dans le « Dar » sans que Kikou n'ait été capable d'articuler un seul mot.
Mais y avait-il quelque chose à dire ? s'est dit Kirk.
Le « Dar » est silencieux. Kirk a regagné sa chambre sans bruit pour passer sur le balcon-terrasse, un dernier regard reconnaissant à Dame Lune, les yeux ont fouillé ensuite le jardin, la nuit est si claire que l'ombre même est devenue rassurante. Kirk se sent plus léger, moins oppressé qu'il ne l'était. À peine couché il s'est endormi d'un sommeil sans rêve, comme un souvenir qui sombre au néant faute de mémoire disponible à l'accueillir.

De ces vacances communes aux itinéraires intérieurs parallèles, des heures se dégagent comme des gerbes de ralliement aux parfums divers. Brassées par les uns, tendues aux autres, humées par tous, elles rassemblent avant d'éparpiller.

Et d'automnes en printemps où des glaces hivernales fondent et gèlent, l'été est doux en ses vertus retrouvées, contemplées, épanouies aux sentiments perdus que la sagesse fait fleurir en d'autres perceptions aux rares beautés que les yeux de tous échangent en silence à moins que des phrases ou des mots, seuls, dictés par la nécessité des uns et les promesses tues des autres ne se faufilent, dans le désordre, sur l'ordre harmonieux que Lourika maintient comme par magie avec l'aide d'El.

De ces dîners et déjeuners, de ces méchouis en plein air éclairés par des torches sur la terrasse du rez-de-chaussée, de ces matins délicats qu'ici le regard encore endormi cueille pour les stocker en leur lumière sur le reste d'une vie à éclairer… de ces réunions, de ces travaux qui passionnent Amanda, de ces troublantes soirées où tout est si simple que parfois les mouvements intérieurs qui en naissent, libérés de tout attachement sentimental, en sont légers comme des touches d'aquarelles précises et pourtant vibrantes de

ce flou dont le subconscient aime à parer certaine réalité.
De ces fois-là après s'être dit, on se tait pour mieux savourer avec l'autre, les autres, cet étranger encore inconnu qui nous anime depuis toujours au point de récidiver… découverte rare de ces moments-là, quand le regard de l'autre devient tout à coup le miroir dont les reflets familiers ne nous renvoient que notre propre image.
La trame est belle, c'est sûr, les tons colorés ou sonores, révélateurs et sur l'immensité d'un ciel de pierre bleu infini, les ocres du couchant ont de ces chaleurs poivrées qui ajoutent à ces vacances l'épice savoureuse de ces exhalaisons de chacun qui vont rejoindre, enfin éclaircies, un ciel de traîne dont nous composons les tonnerres.
Ces vacances ici, à Ouergane ont la magie étoilée de ces nuits marocaines où, après le chant d'appel à la prière du muezzin, chacun se retrouve seul, face à Dieu, contemplant ce créateur à travers l'imparfaite agonie de sa créature qui se tue à l'oublier ensuite…
Ces vacances ont un goût particulier que chacun assaisonne de ses propres épices… il y en a de corsées, et pour tous les goûts. Mais surtout l'accent est mis à chaque instant sur l'évolution, constante, latente, consciente, et c'est si nouveau pour Doudou, Kirk et Caroline surtout, que cela motive réactions et silences, questions intimes et, de ces lentes agonies à ces enthousiasmes effrénés de joies et d'explosions exutoires, on ne sait plus très bien par moments si on est au Club Med, chez des amis disco-fluo ou dans

une retraite monacale. Car le « Dar » prend à la fois et tour à tour ces facettes que lui imposent ses hôtes visiteurs d'un été, en proie à eux-mêmes.

Le visage lisse de Lourika est sans âge. Elle les a tous sans en paraître aucun ce qui exerce l'imagination dès que des yeux la croisent, dès qu'un regard se pose entre siècles et univers, sur la sculpture qu'offre à l'espace son visage pourtant très mobile où des excès du rire à l'amorce d'un sourire dont la gravité déborde sur tous, les expressions se plient à une intériorité pleine de rigueur qui admet tout de la vie sans pourtant y succomber.

El vient, va, passe comme une ombre blanche aux sourires immaculés. Il se joint parfois à l'une ou l'autre comme à Kirk l'autre soir, le temps d'un andante à deux ou à plusieurs, puis repart comme il est apparu, subrepticement ou avec éclat, à moins qu'il ne goûte, le temps d'un repas convivial, à ces fruits marocains superbes et gorgés de soleil. Il affectionne les oranges, les citrons et les pamplemousses tout particulièrement, les agrumes en somme, de renommée marocaine mondiale.

El vit au bout du parc, entouré de bougainvilliers mauves et roses, dans le même bâtiment où se trouve la salle blanche et or, mais personne, pas même Amanda ne connaît sa maison, sorte de retraite hermétique à la moindre curiosité.

El est un être assez fascinant, il promène une sorte d'androgynie intérieure qui, mêlée à une apparence fort virile, font de lui un spécimen sur lequel on peut

se poser des questions qui s'évanouissent au moindre échange avec lui, comme si son espace et sa qualité primaient sur toutes sortes d'inquisitions diverses, malvenues.
El est si simple que l'on pourrait qualifier cela de complexe, se dit parfois Caroline qui éprouve vis-à-vis de lui une timidité maladive et insoutenable.
Armand est sans doute le seul après Lourika à être totalement à l'aise avec lui. Quant à Amanda, elle ne s'en préoccupe aucunement, pour elle il est naturel qu'El soit ce qu'il est, comme il est, où il est, que cela se résume pour elle à un enseignement exceptionnel qui connaît tout de la vie et de ses secrets.
Depuis son entrevue d'un soir avec El, Kirk a demandé à tout le monde de ne plus l'appeler Kikou. C'est encore une lubie, s'est dit Caroline en obtempérant. Mais il est vrai que l'attitude de Kirk a changé. Kikou avait un côté gamin attardé au surnom coquin, Kirk le pose autrement, cela semble important pour lui.
– Et puis pour assumer certaines choses, on a besoin d'un vrai nom, lui a dit Amanda en riant.
Elle tombait à pic, sans le savoir, comme d'habitude. Kirk n'a pas bronché, vexé à l'idée qu'elle aurait pu deviner quoi que ce soit à ce sujet, ce qui n'était pas le cas.
De ces cercles infinitésimaux qui se referment sur eux dès la moindre question, la raison trouve des boucles indécrochables afin d'assurer ses arrières. Mais ces cercles, sans être tout à fait vicieux, n'en sont pas moins réels. Chacun s'y retrouve en l'autre

exactement chez lui ou elle à moins qu'encore étranger à l'autre l'on ne le soit bien plus encore à soi-même.
Et dans les blancheurs éclatantes, éblouissantes d'un été rouge flamboyant, Marrakech, à deux pas, festoie les touristes qui se sont trompés de saison, c'est à Noël qu'il faut venir là, aux mois de juillet et d'août, c'est sa sœur Ouergane qu'il faut visiter si tant est qu'un habitant du coin vous y ouvre sa demeure aux fraîcheurs cristallines de ces jets d'eau dont les jeux cascadants offrent à l'oreille des mirages de brise, tandis que s'y noient les cœurs qui leur préfèrent des siestes torrides.
Car c'est là, dans un lit où s'y épanchent leurs corps moites et comblés que Kirk et Doudou ont fait sombrer ensemble, l'un son homosexualité naissante et récidivante l'autre son amour défunt pour un Marocain qui comptait déjà deux femmes à lui tout seul !
« Les amours d'été sont passionnelles dit-on ? Elles le sont en effet. Parce que le temps a le temps de prendre son temps qu'il trouve dans les temps à partager, à gagner, à perdre. Et c'est ainsi que s'inscrit dans le temps les temps à dépasser ou à venir à moins que ce ne soit les temps perdus à gagner sur d'autres temps inconnus encore au temps de chacun. S'est-on trompé de temps en anticipant sur lui ? Ou a-t-on trouvé le temps tout simplement de regarder l'autre afin de s'entendre soi-même ? »
C'est avec ce petit monologue cascadant de bonne humeur retrouvée que Kirk a clos cet intime moment comme on ouvre une lettre et qu'en la lisant on

s'étonne d'être aussi heureux de l'avoir reçue. Doudou a ri, épuisée de chaleur et aux anges d'avoir sans dramatiser, partagé un après-midi si imprévu.
Comment, alors que personne n'était au courant, cette nouvelle a-t-elle fait ainsi le tour du « Dar » pour se voir servie au dîner, au moment du dessert par un :
– Vous avez besoin de force tous les deux, tenez… dit par Caroline en leur tendant les pâtisseries et pâtes d'amandes hyper caloriques que Doudou évite consciencieusement depuis son arrivée.
– Le téléphone est ici arabe, ne l'oublions pas ! a commenté Amanda sans réellement faire référence à cette histoire qu'elle ignorait encore mais sur laquelle, une fois de plus, sa remarque tombait à pic !
Mais comment ne pas être heureux, dans cet univers magique, du bonheur des autres ? C'est ce que très vite Doudou et Kirk ont compris et expérimenté malgré leur différence d'âge. Ce n'est qu'un amour d'été, s'est dit, roublarde, Doudou. C'est un conte de nature s'est dit, un peu amoureux quand même, Kirk. Mais il l'a invitée à dîner à Marrakech où ils ont décidé de passer la soirée et la nuit prochaine, laissant le « Dar » à la sagesse des autres qu'ils rejoindront ensuite. Passion amoureuse ? Amitié amoureuse ? Il est trop tôt pour dire ce que vivent ces deux-là.
Il est trop tôt et c'est pour cela qu'il est important pour eux de ne pas attendre que cela soit trop tard… de partager, de s'aimer à leur façon et de rire ensemble pour le meilleur en n'attendant pas le pire.

El, qu'ils n'avaient pas vu depuis quelques jours, se trouvait dans le grand salon de *La Mamounia*, juste à côté du bar, lorsque Doudou et Kirk ont décidé d'y prendre un verre avant d'aller se changer. Mais El, plongé dans un entretien, en compagnie d'un couple proche de la quarantaine pour l'homme qui tenait la main d'une très jeune femme blonde aux yeux bleus, aux traits pleins et au sourire enchanteur. Seule la jeune femme a regardé Kirk, croisant son regard d'un sourire espiègle. Doudou étonnée a souri en croisant à son tour ces yeux de faïence bleus.
El ne les a pas vus, ou peut-être n'a-t-il pas voulu les voir ? Trop compliqué.
Ce n'est que lorsqu'ils étaient dans leur chambre, occupés à se changer, après une douche coquine, qu'un valet de chambre leur a porté une enveloppe sur un petit plateau d'argent, adressée à Kirk.

« Il suffit d'ouvrir une porte parfois pour être surpris, derrière, de s'y trouver, différent et si proche de ce que l'on pouvait souhaiter.
La vie est un livre dont il nous appartient de remplir les pages vierges.
L'histoire est toujours belle quels qu'en soient les héros et héroïnes que nous jouons ou que nous y invitons.
Amusez-vous bien.
À Marrakech au mois d'août tout est possible, il n'y a pas d'interdit et c'est pourquoi les Occidentaux la fuient en cette période… »
El
Votre frère

Soudain sur un nuage Kirk s'est rendu compte, en repliant le mot de son ami, que seule la façon de faire un choix façonne ou pas l'interdit. Le tabou n'est en somme que l'incapacité de faire face qui habille tout choix coupable d'une cape de honte…
La simplicité d'El à renverser l'interdit en « normal » lui rend le tabou effleuré hier plus « normal » en quelque sorte. El, comme Lourika, est un magicien de la vie qui joue les notes de sa propre musique comme la gamme universelle accessible à chacun par la mélodie qu'il crée ou non selon ses capacités à aller trop loin ou pas puis revenir à soi.
Le fantasme ne fait pas partie de ces mélodies entonnées seules mais composées à plusieurs juste au cas où le film, trop prenant, abuse des héros avec leur consentement, ce qu'il est toujours permis de rêver, n'est-ce pas ?
La soirée s'annonce détendue et chaude dans tous les sens du terme.
En descendant au bar, à pied par les escaliers Kirk a croisé Amar avec son ami qu'il lui a présenté d'un regard insistant, comme cet homme, très jeune, qu'il tient par la main.
Quand Doudou l'a rejoint au bar, Kirk lui a annoncé qu'ils avaient rendez-vous après dîner pour un thé à la menthe, avec Amar et son ami. Amar plaît à Doudou qui plaît à Kirk auquel Amar plaît.
Quant à Amar qui plaît à cet homme très jeune qui l'a séduit, comment ce soir vont-ils vivre ce chassé-croisé de la séduction où hommes et femme, en

goguette, mordent à la vie comme à une pomme géante que ceux qui l'escaladent croquent avant de glisser vers ces autres qui la convoitent sans oser encore y toucher.
C'est ici lecteur, lectrice, qu'il t'est conseillé de prendre un stylo, un crayon, un bille… et du papier afin d'écrire toi-même l'histoire de cette soirée au cours de laquelle quatre personnages en quête de sensations sont réunis par l'imagination d'un auteur, dans laquelle vous lecteurs, avez une place de choix, étant le réceptacle d'un roman dont les protagonistes ont ce petit quelque chose de différent auquel nous pouvons tour à tour, à un certain moment de nos vies, nous identifier.
C'est pourquoi, laissant là la lecture de ce roman, il vous est maintenant possible d'en changer le cours en écrivant votre propre version de cette soirée qui parlera, c'est certain, à votre imagination, mais aussi à vos rêves, fantasmes, désirs et plaisirs divers dont vous saupoudrerez Marrakech, même si vous ne connaissez pas cette ville, afin de faire le théâtre de ces scènes qui n'appartiennent qu'à vous.
L'auteur, ici, compte sur vous pour jouer ce jeu créatif de l'imagination sans frontière, elle vous demande instamment de ne reprendre votre lecture que lorsque vous aurez rempli ces pages qui vous invitent, de leur virginale attente, à votre propre profusion en matière d'idées que vous n'avez peut-être pas eu le loisir jusqu'à présent, de libérer.
Vous pouvez le faire, en toute liberté, en toute créativité. Prenez votre temps lecteur, lectrice. Et ne

reprenez la lecture, à la page suivante, qu'après cet exercice purement personnel, vous serez surpris de voir à quel point nos inconscients, en contact, peuvent se retrouver sur un même fond tout en motivant des versions diverses.

Merci de bien vouloir jouer avec moi le jeu de l'inédit au pays de la littérature.

Quand les glaces ont fondu au soleil intérieur, parfois cette fonte, difficile, blesse de ses pics encore durs les écheveaux complexes qui s'y sont enroulés au point d'en adopter les formes stalactites que l'inconscient a le don de rendre transparentes dans cette fausse lumière avec laquelle il a contribué à leur gel.
La nuit marrakchie a été torride, chacun, chacune l'ayant vécue à sa façon, elle reste dans les mémoires infidèles un passage secret vers plus de lumière où les libidos les plus frénétiques ne peuvent plus rien imaginer tant la réalité nourrie de fiction s'en est allée respirer d'autres horizons que la nuit marocaine rend possible en les habillant de cette clarté exotique et tiède où tout est permissible aux corps en quête, du moment que l'aube qui s'ensuit retrouve sur les pics enneigés de lumière de l'Atlas la stabilité légendaire de ce dernier au cœur même de ceux qui en ont, en eux-mêmes, osé dévaler les pentes abruptes jusqu'aux insondables néants des non-dits sexuels, des non assumés terribles qui à la longue empiètent sur les relations jusqu'à les briser d'incompréhension que les tolérances se vantent de pardonner mais que les orgueils s'acharnent à tuer à force d'en vouloir posséder les moindres interdits.

La nuit des deux couples dont Doudou, femme solitaire et entourée a assumé le pôle féminin ainsi qu'un androgyne fortement sexué en sa féminité comblée, en sa virilité instruite par trois partenaires de choix n'ayant reculé devant aucun fantasme.
Et si cette nuit, où ils furent les quatre acteurs-spectateurs-créateurs-artistes-interprètes du théâtre libertaire de leurs fantasmes, les a vus cinq à un moment, accompagnés par la douceur fragile de cette belle Scandinave qui dînait seule… Doudou, le matin qui suit, lorsqu'elle émerge vers midi réveillée par le bruit d'un plongeon plus lourd que les autres dans la piscine… Doudou se demande si elle n'a pas rêvé… tout cela est si inattendu et si fort, si léger à la fois, passé comme une fresque dont elle serait l'une des couleurs dessinée si vite qu'il est impossible aux lignes colorées de savoir ce qu'elles ont empli de leurs nuances étalées… oubliées sur un mur de graffitis que tout le monde ensuite côtoie sans que les regards s'y attardent, indifférents qu'ils sont dans cette course quotidienne où les objectifs, autres, s'en vont et viennent, regards vides et trop pleins en même temps pour prendre en compte ces actes géants-lilliputiens déversés là par ceux qui sans se laisser entamer par la société et ses règles, le sont par d'autres échos profonds qu'il faut bien à un moment ou à un autre défouler, crier, aimer ou faire comme on peut pour continuer ce chemin enfin déblayé d'un choix difficile.
Doudou est passée sous la douche.

Amar dort dans cette chambre louée pour Kirk et elle-même, ce dernier a disparu avec l'ami d'Amar, où est la Scandinave ?
Normalement, ils se retrouvent tous les quatre au restaurant sur la terrasse à treize heures trente, a dit Kirk.
Sous la douche, qu'elle prend longuement, Doudou revoit les ruelles étroites de la vieille ville, les ombres qui la traversent armées de drogue, vendeuses d'illusions et d'images déformées de soi-même auxquelles hier soir, tous les quatre ont préféré d'un commun accord, entente tacite et silencieuse, les chaudes réalités des corps en quête d'inconnu.
Des excès, oui.
Des fuites, non, s'étaient dit Doudou et Kirk. Quant à Amar et à son ami, dont Doudou n'a pas retenu le nom mais ce corps musclé, ferme, ambré, il accompagnait si furieusement, si follement cette quête commune que Doudou a bien deviné là l'extrême liberté de ces sens qui donnent à l'Occident tant de culpabilité que cette dernière influe sur des comportements dont la liberté n'est plus qu'une clé encore à découvrir.
Dans les zestes de soi-même qui jaillissent à travers les autres, ces rencontres à modeler ou à accepter telles quelles, s'enrichissent des évolutions diverses dont les chemins se croisent, histoires de moment complotées par un destin soucieux du meilleur, le pire n'en étant souvent qu'un tremplin.
Mais voilà, se dit Doudou ce matin-là, où est le meilleur ? Qu'est-ce que le pire ? Parce que sous sa

douche l’euphorie d’un soir est remplacée par la purification du matin et toute purification est un jet de lucidité balayé par une brosse douce dont la raison persiste à frotter les sillons satisfaits d’un renouveau de l’ego. Mais voilà, se dit encore Doudou, la raison prend ses arguments soit au pire, soit au meilleur, dépendant de ce fait vieux comme le monde que l’ego cet usurpateur oscille avec bonheur sur cette dualité dont il se nourrit en rendant les choix impossibles.
Ce matin, pour Doudou, du meilleur ou du pire est une balancelle qu’actionnent les regards de ses partenaires d’une nuit, le corps d’Amar, sec et tanné par le soleil, dont la stature ciselée de muscles lui plaît, celui de Kirk tendre et plein comme un appel à lui-même, et les autres, choisis beaux et donc satisfaisants pour cette histoire au chapitre unique et fou que cette douche matinale… tardive, ponctue de gouttes de suspension une aventure ainsi close.
Quand elle revient dans la chambre en peignoir d’éponge blanc, Amar réveillé a commandé du café et des toasts avec des œufs brouillés… juste comme elle a envie.
Face à face Doudou et lui, sur l’autoroute de la complicité, ne ressentent aucune ambiguïté, c’est comme s’il ne s’était rien passé qu’un peu plus de liberté dans cette amitié indifférente qui soudain prend corps autrement. Le rêve a quelquefois des excuses qu’aucune justification mentale ne peut verrouiller, simplement parce que tout à coup l’ouverture est d’infini et permet l’impossible, à dépasser.

Comment ne pas résister à l'impossible ?
Comment refuser l'impossible ?
Lui seul est assez tentant pour amener au dépassement de lui-même qui ose l'enfreindre.
C'est un peu ce qu'échangent malgré eux les yeux de Doudou et d'Amar, mêlés de joie, d'intimité et de camaraderie, le tout secoué assez pour ouvrir sur l'indifférence de naguère une amitié enfin déliée de tous problèmes.
– Si on appelait Kirk ? demande Amar.
– Mais tu sais où il est, toi ?
– On peut essayer dans ma chambre, répond-il en riant.
Il s'est levé pour appeler, c'est la voix endormie de la Scandinave qui lui dit avec un fort accent que Kirk a disparu elle ne sait quand, parce qu'elle dormait déjà et qu'elle est seule !
En raccrochant, Amar lance en souriant :
– C'est un comble ! Kirk a disparu, mon ami aussi puisqu'elle est seule ! Ça alors ! Mais as-tu une idée ?
– C'est sans importance nous les retrouverons comme convenu à treize heures trente, non ?
– Inch'Allah ! dit Amar avant de passer dans la salle de bains.
Ce qui fait penser à Doudou qu'elle n'a pas pris moins de quatre douches entre hier soir, le dîner et ce matin. Comme les autres.
En se parfumant avec son parfum habituel Doudou fait une grimace, d'autres senteurs montent d'elle et cette habitude-là, familière d'autres temps, l'écœure

un peu. Le flacon est presque terminé et elle le jette sans regret, prête à d'autres découvertes, d'autres fragrances plus corsées et subtiles, plus charnelles peut-être, sensuelles sans aucun doute. Elle se regarde dans le miroir, se reconnaît en souriant, rit pour essayer son nouveau rire et tester les rides autour de ses yeux. Elles ne sont plus que des sillons de gaieté, effacées par la jeunesse qui lui en a renvoyé la beauté cette nuit lorsque les folies se faisaient douces et les violences radieuses de volupté insistante.

Après tout, j'étais sans doute la plus vieille ? La moins jeune se sermonne-t-elle en riant, à part Amar qui doit naviguer dans l'éventail de la même génération. À ce moment-là, Amar, en passant, lui fait un baiser-tendresse tout propre sur la nuque qu'elle apprécie et le remerciant du regard, lui dit :

– C'est un geste que l'on devrait pouvoir se permettre comme ça, gratuitement, sans engager aucun sentiment.

– Les gens ne sont pas assez libérés pour cela, ils mettent des intentions partout. Nous n'arrêtons pas, les uns et les autres de coder le langage, la gestuelle, ce qui se fait ou pas et avec qui. C'est dommage. Tu vois nous, les Arabes, on peut se balader main dans la main avec un ami sans pour cela avoir une relation sexuelle, c'est un signe pour les Occidentaux qui croient que nous sommes tous homosexuels. C'est fou ça !

– Et puis, continue Amar, pourquoi la bisexualité ne serait-elle pas naturelle ? Après tout Allah Akbar

nous a donné deux sexes différents, il pourrait y en avoir plus, et bien non, il n'y en a que deux. Alors ? Serait-ce trop difficile à assumer ? D'autant qu'homme ou femme, la bisexualité inclut l'amour, la procréation et l'amitié qui n'est elle-même qu'une forme de l'amour. Sans déroger à la volonté d'Allah, en aimant et respectant les femmes, pourquoi ne pourrait-on aussi aimer son semblable ?
– C'est un point de vue intéressant, répond Doudou, auquel je n'avais jamais pensé. C'est original ce que tu dis et très personnel.
– C'est ce que nous pensons mes amis et moi, ici. Mais les Occidentaux ont des modèles tout faits dans la tête et le cœur. Il faut aimer le sexe opposé, c'est bien, mais pourquoi pas le même que nous ? Cela n'a finalement rien à voir avec le sexe tu sais. C'est juste une question d'amour, c'est tout. Y'a plein de choses qu'on peut faire avec un pote et pas avec une femme.
– C'est sans doute à cause de la place des femmes dans les sociétés arabes, non ? Regarde, nous cette nuit, homme, femme, pas de problème !? dit Doudou plus interrogative qu'affirmative.
– Oui, tu as raison, mais de nos jours nous aurions pu lever une Marocaine de la même façon… ce n'est pas ce que tu dis, je sais ! Mais c'est lié n'est-ce pas ? Tu comprends ?
– Je comprends. Doudou est passée derrière Amar qui, assis sur une chaise met ses chaussures. Elle entoure ses épaules de ses deux bras, serre très fort et lui dit :

– J’ai toujours rêvé de faire ça avec un homme après avoir fait l’amour et sans que cela porte à conséquence. C’est enfin possible et j’en suis heureuse. Cette nuit dernière restera dans les annales de mon évolution personnelle comme un catalyseur de moi-même et de trésors découverts avec les autres. Ensuite elle enfouit son visage dans le cou d’Amar, l’embrasse goulûment comme une enfant et se redresse pour s’étirer comme un chat, heureuse.

Amar s’est levé l’a enlevée dans ses bras pour lui faire faire deux tours sur lui-même, en riant, avant de la déposer à terre pour dire :

– À la vie, à la mort, nous sommes amis pour toujours et complices à jamais. L’éternité est notre royaume, que nous soyons, à l’avenir, dans la rue, dans un lit, ou à table… You ouh…

Ils ont éclaté de rire ensemble pour sceller cette pureté retrouvée sur le cœur de l’autre avant de sortir d’un même pas de cette chambre aveugle, heureusement, témoin d’une partie de leurs ébats.

À treize heures trente ils se sont retrouvés comme convenu, au restaurant. La Scandinave est encore alanguie, Kikou, non Kirk ! monté sur ressorts, l’ami d’Amar un bâton de dynamite en « stand by », seuls Amar et Doudou semblent « normaux »… calmes et reposés.

– On nous attend pour prendre le café en ville vers quinze heures chez un couturier qui est ici en vacances. Il a une maison superbe et nous y sommes invités, dit Kirk d’entrée avant même de dire bonjour.

– Un couturier marocain ? demande Doudou à laquelle Amar répond :
– Non, c'est une célébrité française, l'homme le plus doué de cette génération après Dior et les plus grands. Il s'agit d'Yvan, n'est-ce pas ? demande-t-il à Kirk.
C'est Doudou qui s'exclame :
– Yvan nous attend ! C'est fantastique ! Je l'adore ! J'adore ce qu'il fait. C'est le number one !
– Oui, c'est lui, lance l'ami d'Amar en riant.
Même la Scandinave connaît le nom et aime, bien que son intervention soit moins énergique.
– À quinze heures ! Mais il faut peut-être se changer, tente Doudou.
– Laisse tomber ! lance Kirk, tu ne seras, et nous non plus, jamais à la hauteur sur ce plan-là, alors autant ne pas tenter d'effets qui tomberont, comme ils sont, à plat !
– T'as raison, approuve la blondeur venue du nord.
Le repas ensuite est gai dans tous les sens du terme, Kirk est trépidant, mais comment se fait-il qu'il ait rencontré Yvan ? se demande Doudou. Juste au moment où la blonde Scandinave pose la question à laquelle répond l'ami d'Amar.
– Nous l'avons rencontré hier soir et avons passé le reste de la nuit chez lui. C'est simple.
– En effet ! se dit Doudou en scrutant Kirk qui lui semble-t-il, est sous l'effet encore d'un grand choc. Il lance, pressé, son phrasé est trop rapide :
– Marrakech est une ville inouïe, c'est un homme exceptionnel, et nous avons de la chance de l'avoir

rencontré. À Paris on aurait pu passer une vie à se louper…
– Le destin, dit Amar avec un grand calme.
– Le destin, reprend Kirk, l'esprit occupé ailleurs.
La Scandinave se lève, vient embrasser Kirk sur les lèvres, à l'américaine et dit :
– Je comprends. Tu es si heureux que tu ne sais pas comment l'être ou si tu peux l'être autant.
La petite tablée reste confondue devant tant de perspicacité. Kirk est ému aux larmes.
Tandis que gracieuse, elle vient se rasseoir entre Amar et son ami, ce dernier demande :
– Comment t'appelles-tu ?
Elle éclate d'un rire lumineux pour répondre :
– Inge. Ma mère était allemande.
Bon, et bien voilà qui est fait se dit Doudou, pensant aux présentations succinctes de la veille où l'heure était plus à l'action qu'aux mondanités !
À Marrakech l'heure du déjeuner ainsi que l'heure de la sieste ont des vertus congestionnantes, contrairement à l'aube dont la qualité apaisante est un délice. Dépendant de la focalisation d'une pensée plus ou moins axée sur le sexe et ses plaisirs, l'impulsion première peut facilement, ici, devenir impérieuse au point d'enflammer les plus sages… c'est une sorte de contagion qui se répand comme une épidémie propre à l'été et surtout au mois d'août. Marrakech n'est décidément pas la même à Noël, elle devient alors plus familiale et douce, peut-être grâce à la proximité du roi qui y séjourne alors traditionnellement dans son

Palais où se donnent et se reçoivent chaque année les vœux traditionnels.
Mais le mois d'août à Marrakech est libérateur de frustrations et la convivialité qui envahit même les grands hôtels et *La Mamounia* en particulier, le casino qu'elle abrite… bref… tout cela contribue à une effervescence dans laquelle les sens de chacun passent par l'épreuve du feu ambiant dont sont chargés les regards. Contrairement aux bords de la mer Méditerranée où la chaleur est lénifiante, celle de Marrakech au mois d'août est à la fois tonique et écrasante, c'est pourquoi les lits où l'on est écrasé, deviennent les lieux ludiques d'une tonicité sexuelle incomparable. Beaucoup de jeunes mariés y consomment une union à sceller de préférence là, dans cette ville rouge éblouissante de beauté, accueillante et si attachante qu'une fois visitée, le regard n'est plus jamais le même quand les yeux des visiteurs, à jamais réenchantés, se poseront ailleurs, en d'autres lieux sur d'autres regards qui y dessineront ce zeste d'exotisme inoubliable dont le Maroc est une étape, incomparable à nulle autre.
La maison d'Yvan est un plaisir des yeux. C'est une vieille maison traditionnelle avec une cour centrale où coule gaiement un jet d'eau. Carré parfait et compact où donnent les pièces, pavées de carreaux anciens dénivelant un peu le sol. Fatima la gouvernante des lieux veille sur tout et tous, elle les fait entrer puis les précède, pieds nus, marche discrète et sans bruit jusqu'à un salon immense meublé à la marocaine dans les tons violets, fuchsia et or

ressemblant étrangement aux harmonies de sa dernière collection où un zeste d'orangé, présent ici aussi, liait le tout d'une dynamique plus que tonique dont les somptueuses robes du soir enlevaient allègrement tous les suffrages. Doudou est émerveillée. Inge, qui s'est déchaussée dès l'entrée, a l'air tout à coup d'un top model en vogue, chez elle, est-ce le décor ? se demande Doudou en la regardant avancer, souple et belle dans sa blondeur dorée.
Pourquoi le cacher ? Ils sont impressionnés par le climat qui règne ici. Yvan les accueille dès leur entrée dans le salon.
– Entrez, entrez je vous prie, dit-il en se levant pour venir vers eux.
Amar et lui se connaissent déjà, d'où l'accolade, Kirk, l'ami d'Amar bien sûr. Les femmes enfin qu'il invite à prendre place sur les banquettes aux sublimes couleurs.
Un rire se fait entendre, il vient de quelque part dans cette maison de plain-pied, c'est un rire éclatant, Yvan ne bronche ni ne commente, tout à ses hôtes lorsqu'une jeune femme entre en courant comme si elle était poursuivie par une armée entière. Consternée, elle s'arrête net, surprise par le monde… Yvan lui dit en riant :
– Tania, viens là que je te présente.
Ce qu'il fait, c'est le mannequin vedette de presque toutes ses collections, de la prochaine qu'il prépare et de la dernière. Son visage est bien connu de Doudou, quant à Inge, quand Tania la voit, elle lui

saute au cou en hurlant de joie et les voilà qui se mettent à parler anglais.
Inge est mannequin aussi mais elle travaille très peu en France. Elles se sont rencontrées, ont travaillé ensemble aux États-Unis, au Japon et en Allemagne.
Ça alors ! se disent les quatre amis en se regardant. Immédiatement la glace est rompue, comment pourrait-il en être autrement dans Marrakech la rouge ? La chaleureuse, la mystérieuse, l'enivrante ? Tania a vingt ans tout juste, Inge aussi et elles s'excusent au bout de vingt minutes car Tania veut lui montrer quelque chose dans sa chambre.
Yvan est bel homme, un peu épais à cinquante ans bien sonné, mais il a été très beau, long et élégant, ses mains sont très racées et il les soigne car il le sait.
Amar a l'air assez intime avec lui, c'est ce que son ami découvre, un peu agacé.
On a sonné à la porte et comme une ombre légère Fatima est passée devant la porte du salon grande ouverte. Les deux tops ont disparu quelque part. Fatima revient pour glisser quelque chose à l'oreille de son maître Yvan qui se lève en disant :
– Qu'elle entre, juste au moment où Lourika apparaît à l'entrée du salon.
Yvan, mains tendues se dirige vers elle.
Lourika, égale à elle-même l'embrasse puis s'installe à même le sol sur le tapis somptueux. Sa robe blanche comme une corolle autour de sa taille cintrée de violet et fuchsia, assortis au salon, elle promène son regard balayant les tissus, les couleurs

qu'elle connaît ici, puis Doudou et ses amis Amar, Kirk et l'ami d'Amar dont elle ne sait pas le nom, mais qu'importe.
En quelques secondes Lourika, qui n'a rien fait d'autre qu'entrer et s'asseoir, a volé la vedette à Yvan, à la maison, à tout ce qui suscite intérêt, curiosité, étonnement. Et il faut bien le dire, chacun se demande s'il ne rêve pas, si elle est bien là, comment et pourquoi elle est là parfaitement à l'aise et nullement en question, quant à elle, sur la présence insolite des quatre amis de Ouergane dans ce salon.
Mais comme si tout était absolument normal, allant de soi, après l'arrivée impromptue de Lourika, chacun s'exprime, Doudou parle à Amar qui, lui, écoute en même temps son ami qui discute avec Yvan que Lourika entretient d'un projet artistique qui doit se monter bientôt. C'est un brouhaha bon enfant où l'essentiel sans doute échappe à tous. Après ces quelques minutes quasi inattendues – après tout, Marrakech la mystérieuse oblige ! – des rires encore retentissent quelque part dans l'espace, portés par la brise virtuelle que propage le bruit du jet d'eau que l'on aperçoit dans le patio sur lequel donne la porte aux battants béants du salon.
Une jeune Marocaine apporte un plateau rond de cuivre rutilant, sous l'œil sévère de Fatima qui l'aide. Thé à la menthe, café et boissons fraîches sont servis. Tania parfaitement à l'aise et nullement en question, revient en courant, ses pieds nus claquent sur les dalles et Fatima la met en garde afin qu'elle ne glisse pas, il y a un peu d'eau par terre.

Inge la suit… jogging de top… et comme la sonnette de la porte d'entrée retentit, Fatima sort ainsi que la petite Marocaine.
Lourika déguste son thé très chaud, seule façon de se désaltérer réellement, dit-elle, quand Armand entre à son tour dans le salon accueilli chaleureusement par Yvan.
Ils ont l'air de bien se connaître. Alors Doudou, débordée par tant d'événements surprenants et de non-hasards ébouriffants… ! explose :
– Non mais ! Est-ce que quelqu'un parmi vous peut m'expliquer ou pas ? Parce que moi je suis complètement larguée ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Ça va, ça vient, tout le monde se retrouve, se reconnaît, entre, sort, il ne manque qu'Amanda pour…
– Me voilà, lance cette dernière, lui coupant la parole en entrant auréolée de blanc elle aussi, très vestale en goguette…
Kirk ne fait plus que siroter son thé brûlant en observant Yvan et Armand qui font un beau couple. Mais qu'est-ce qui me prend, se demande-t-il quand même. Doudou lui lance un regard morne tout à coup parce que rien ne tourne comme d'habitude, pourtant tout le monde est là ?!
– Non, lui dit Lourika, en venant près d'elle, El n'est pas là !
– Ah ! J'avais oublié, vous avez raison, El n'est pas là ! Mais je rêve ou quoi ?!
– Non, poursuit Lourika, l'entraînant hors du salon vers le jet d'eau près duquel un canapé les attend, non, dit Lourika, vous ne rêvez pas, vous assistez, au

contraire, à une réalité autre, celle qui, née dans l'invisible d'une pensée, d'un désir, d'une folie, s'exprime entre certaines personnes, comme vous… quatre… cinq, cette nuit dernière. Ces actes partagés démarrent une dynamique qui, du groupe, s'étend à ceux qui le côtoient, engendrant une sorte de magnétisme attractif qui relie à un moment donné tout le monde en un point donné.
C'est fascinant de voir à quel point tout ce que nous faisons, disons, pensons, déclenche un processus énergétique qui nous dépasse mais demeure efficace là où se passent des rencontres ou des choses très secrètes. Dans l'invisible que nous appelons l'inconscient, tout et tous sont liés, la preuve, termine Lourika en faisant un geste du bras droit pour montrer à quel point tous sont réunis là où personne ne pensait trouver l'autre !
Doudou n'est pas très convaincue, ne veut pas l'être car ce que dit Lourika implique une telle interdépendance et une telle transparence que cela l'effraye un peu. Lourika devine ses pensées sourit d'un air de dire « c'est ainsi, vous n'y pouvez rien changer ! » mais Doudou n'aime pas trop cette idée de tout partager dans l'invisible, même si on ne le sait pas ! Il lui semble que c'est un viol pur et simple, cette idée lui déplaît franchement.
Lourika s'est levée pour aller se servir du thé mais elle ne revient pas vers Doudou, c'est Amar qui s'approche et s'effondre sur le canapé, à ses côtés.
– J'ai l'impression d'avoir vécu des années en quelques heures, j'ai l'impression d'avoir cent

cinquante ans ! s'exclame Doudou en le regardant en coin.
– Oh ! Tu n'es qu'une jeunette ! Moi j'ai mille ans bien tassés ce soir !
– Mais il est à peine quatre heures de l'après-midi ! lui lance Doudou.
– Tu vois ! Qu'est-ce que je te disais ! Je suis déjà à ce soir… j'ai pris un coup de vieux là ! Pourtant je suis très proche d'El et de Lourika, mais là trop c'est trop. Ça va trop vite.
– Je ne suis pas mécontente de te l'entendre dire, répond Doudou.
– Alors les mecs ? C'est Amanda qui leur lance cette petite phrase en passant pieds nus, elle danse autour du jet d'eau comme un elfe joueur, rieuse et détendue.
– Il est super Yvan, non ?
– Comment as-tu la force de te trémousser autant par cette chaleur ? demande Doudou.
– Elle est jeune ! répond Amar, terrassant Doudou et la privant ainsi de toute illusion sur elle-même.
– Je suis bien plus vieille que vous deux réunis, mon âme a des millions d'années. Plusieurs siècles nous séparent… Amanda a renversé son visage en arrière, histoire de prendre le ciel à témoin.
Doudou subitement a une féroce envie de fumer. Mais bien sûr personne ne fume.
Pas l'ombre d'une cigarette dans cette maison des mille et une nuits.
– Bien sûr, a dit Amar.

Fatima leur a préparé un repas marocain pantagruélique, ils ont dîné chez Yvan.
Un repas sous le signe du rire et de la détente. Pas d'alcool, même pas le petit rosé que Kirk affectionne… rien… ! mais délicieux quand même.
C'est la fête et après le départ de Lourika, ils ont dansé. Yvan est un homme cultivé et si gentleman. Chacun, chacune a pu en profiter, comme il se doit d'un hôte de marque…
Enfin, tard mais avant minuit tous sont partis dans l'ordre, Doudou avec Kirk, Amar avec son ami, Inge seule, ils l'ont raccompagnée à *La Mamounia* où tous couchaient encore ce soir-là. Amanda était partie avec Lourika.
Seul Armand est resté chez Yvan, invité par ce dernier, ce qui a semblé contrarier Amar, mais le regard était si fugitif que Doudou s'est demandé si c'était vraiment une contrariété ou simplement un regard fatigué, un peu distrait.
– Il arrive un moment, a dit Doudou dans la voiture où on ne sait plus du tout ! Eh bien, j'en suis là !
Amar s'est contenté de rire en lui prenant la main pour un baiser attendri. Kirk est en rogne et cela pourrait bien avoir un lien avec « Yvan, Armand and Co ! ». Quant à l'ami d'Amar, détendu et encore plus beau ce soir, il attend simplement de voir comment et où chacun choisira de se retirer avec qui ?!

Le rythme serein de Ouergane est très rassurant pour Doudou qui, l'ayant quitté sous l'impulsion d'une sorte d'urgence, le retrouve avec joie poussée par une autre forme de survie.
Là, dans le « Dar » de Ouergane tout semble plus simple. De deux choses l'une : ou bien ce côté hors du monde et pourtant dans le monde est surprenant voire déstabilisant au début ou alors, comme aujourd'hui, tandis que Doudou range ses affaires dans sa chambre, c'est un endroit paradisiaque fait pour le dialogue entre soi et soi-même au point de renverser absolument toutes les valeurs acquises, souvent palliant ces manques inconscients qui n'arrangent aucune relation, et alors c'est un lien quasi-divin. Doudou le reconnaît en cette fin de matinée qui la voit débarquer ici, au « Dar », avec Amar et Kikou, d'un autre monde si proche et à la fois si loin.
Doudou qui pend une robe du soir dans la penderie s'extasie en même temps sur la vue du parc sur fond d'Atlas, que traverse la haute silhouette d'El pour laquelle elle se sent soudain un irrésistible attrait, une sorte d'aimantation provenant d'une extrême bienveillance, d'une dignité et d'une discrétion de bon aloi qu'elle voudrait briser, là, tout de suite, en lui parlant, en lui racontant, en lui demandant. El a levé

la tête vers sa chambre, offrant son visage basané aux traits forts, son regard incisif aux yeux d'une infinie compassion ne laisse rien passer de cette connaissance infuse que chacun lui connaît, il marche et en passant semble demeurer un peu plus dans ce jardin qu'il sillonne de lumière, dans le cœur de Doudou qui sent aussitôt quelques blessures vives qu'elle avait oubliées, dans son âme aussi, une profondeur nouvelle, un appel, une ouverture telle que Doudou est forcée de s'asseoir sur le bord du lit un instant, en équilibre fragile entre ses peurs et son avenir, ses amours et ses sentiments, son cœur et son âme, son corps tellement plus à elle depuis hier soir… elle ne l'a jamais senti ainsi ce corps auparavant avide. C'est un apaisement, une certitude, elle a atterri dans des baskets, les siennes, avec tant de volupté dans ce corps qui pour avoir servi à d'autres, avec d'autres, est devenu tout à fait le sien. C'est un paradoxe qui l'enchante. C'est une sensation qui la conforte. C'est une autre manière de se vivre, aussi, qui, sans lui faire réellement envie, est devenue possible, tout simplement. Elle se sent disponible à la vie, Doudou, donc à elle-même comme elle ne l'a jamais été jusqu'à présent. Et c'est, pense-t-elle, magnifique.

Ses yeux n'ont pas quitté le jardin, El a disparu comme happé par cet espace visuel limitatif, mais elle sait soudain qu'elle ira lui parler, parce qu'il lui faut exprimer, pour elle-même, ces nouveautés de sa propre vie, et qu'ici, à part Lourika, qui est plus à même de l'entendre ? El et Lourika sont une partie,

chacun, de ces innombrables versions de chacun parmi lesquelles nous avons le choix. El et Lourika sont l'absolu, pour y parvenir leur exemple est vital, lui semble-t-il.
Avoir cette chance de pouvoir bénéficier d'une expérience aussi superbe est un cours magistral que la vie propose, c'est une opportunité exceptionnelle, en se disant cela Doudou reconnaît cette main tendue par le destin, ce doigt pointé sur l'essentiel, et elle se demande pourquoi, au fond, tant de chance ? Je l'ai probablement méritée, se dit-elle, car nous forgeons notre vie depuis des millénaires. C'est à la réincarnation qu'elle se réfère ainsi, sujet abordé il y a longtemps dans une conversation avec Armand quand Amanda n'était qu'un bébé encore. Depuis, l'idée a fait son chemin et Doudou sceptique est parvenue à une certitude depuis peu. Cela a à voir avec un certain rêve qu'elle a vaguement oublié en ses détails mais dont l'impression forte ne lui a laissé aucun doute quant à sa propre continuité de conscience dans le temps.
Rêve dont elle n'a parlé à personne parce qu'il était pour elle déjà assez complexe et surprenant pour ne pas avoir envie de compliquer les choses avec les points de vue de quelqu'un d'autre.
Doudou en est à ce point de réflexion, toujours assise sur le bord de son lit, les yeux perdus dans le cadre du paysage somptueux que lui offre la baie vitrée ouverte à cette heure, lorsqu'on tape à sa porte. Surprise dans sa réflexion solitaire, elle se lève en disant :

– Entrez, c’est ouvert.
La porte s’ouvre, El est là, face à elle pour lui dire d’emblée :
– Il m’a semblé entendre votre appel ?
Doudou n’est pas étonnée, comme si à Ouergane, comme à Marrakech, comme partout dans cette région rouge du sud du Maroc, comme si là rien ne pouvait plus surprendre car tout y est, en soi, si dépaysant et familier en même temps, que seule la minute présente, riche d’elle-même en ce qu’elle porte et transmet, a le goût de l’essentiel, ce présent qui ondule sur les pistes du passé qui, chez la plupart, menace l’avenir.
– Entrez, je vous en prie.
Doudou précède El sur le balcon, l’invite à s’asseoir, la terrasse devant les autres chambres est déserte, seul le bruissement du jardin monte jusqu’à eux. El contemple l’Atlas, face à eux, Doudou aussi, histoire de se remettre les idées en place.
Le silence est animé, une forme de dynamique émanant de l’invisible et y retournant après une boucle, un cercle qui s’ouvre à autre chose, les entraînant tous deux dans l’instant qui n’appartient qu’à Doudou, en demande.
Formuler une question ne lui a jamais paru aussi difficile qu’en cet instant, face à El qui, pour sa part, semble avoir l’éternité devant lui. Il n’y a pas de raison que cesse ce silence !
C’est pourtant El qui le rompt, si l’on peut dire, car les mots s’alignent si poétiquement que sans interrompre le fil du temps, la parole tout à coup n’est

que prolongement vibratoire de ce vide que reprend l’écho lorsque le silence est nourri de part et d’autre dans l’échange.
La voix d’El est monocorde, une flèche horizontale qui connaît sa cible et s’y dirige sans hâte.

– Les rencontres sont des vols directs pour des
Destinations encore inconnues vers lesquelles
Se précipitent les protagonistes d’une histoire à
Écrire, à vivre, à mourir, à retenir et toujours
Difficile à oublier parce qu’elle s’enregistre dans
Les moindres détails sur le clavier d’une
Mémoire dont les virtuoses sont le subconscient et
Le mental.
Faire, dire, aimer, parler sont à l’histoire, en
Plus des non-dits, une caverne litigieuse qui
Met et remet en question les principes mêmes de
L’Être.
L’ontologie de chaque vie passe par là.
Les histoires sont innombrables.
Mais on ne peut jamais les raconter.
Ni avant, ni pendant, ni après.
Il s’agit de les vivre au moins mal,
De les intégrer en leurs détails, au mieux, et
De rapidement passer à autre chose, comme
Un début qui se cherche à travers des fins
Qu’il s’organise jusqu’au centre essentiel, le
Cœur lui-même.
Que les histoires soient belles ou pas, là n’est
Pas le problème. Elles sont, c’est tout.
Et c’est avec qu’il faut faire.

El a terminé et d’un regard, il ponctue sa tirade pour la clore en disant :

– L’histoire est vécue.
Les personnages, dans le désordre.
Et cela même peut, si vous le gérez bien,
Vous aider à mettre de l’ordre en vous.
C’est cela qui compte. L’intériorité par
Laquelle tout arrive, passe et se dépasse.

Puis à nouveau son regard fixe l’Atlas, dans le silence revenu.
Doudou est en quelque sorte sous hypnose, incapable de retenir les mots, elle a senti couler en elle le rythme vocal de ces phrases, ne trouvant rien à dire, elle reste là, simplement.
El s’est levé après un temps indéfini,
Doudou a fait de même, mais d’une main sur son épaule El l’en a empêchée, puis se dirigeant vers la chambre d’Armand par la terrasse, il a simplement dit doucement :
– Cette vue sur l’Atlas est en soi méditative. Je vous la conseille. C’est comme un roc auquel on peut s’appuyer et auprès duquel la réponse se trouve à plus ou moins court terme. L’Atlas c’est une colonne vertébrale et horizontale, jaillie de la terre vers le ciel auquel elle tend sa verticalité… souveraine…
El a disparu.

Doudou, subjuguée, envie cette colonne vertébrale dont ses yeux ne peuvent se détacher. L’image est belle et la rassure.

Ce n’est que plus tard qu’elle s’est rendu compte qu’elle n’avait pas remercié El.

Dans la salle blanche et or de Ouergane, au fond du parc, Amanda vit, avec El et Lourika, ces soirées qui font de ses vacances, trois fois par semaine, un horizon neuf, vierge et modulateur de la globalité de sa vie. L'enseignement qu'elle y reçoit est enthousiasmant au sens fort et premier du terme. Tous ces processus énergétiques qu'elle expérimente dans son corps, notamment à l'occasion des pleines lunes et nouvelles lunes, font en elle des marques profondes que l'instant forge au présent pour les abandonner aussitôt à l'instant et ne plus du tout lui ressembler.
Dans ces précipitations qu'elle reçoit à une puissance décuplée sans doute par l'incapacité parfois à savoir préparer le terrain – elle-même en l'occurrence – Amanda réceptionne en toute objectivité des sensations la reliant, aussi vite qu'elles arrivent et partent, à ces mondes parallèles que Lourika appelle des plans de conscience et qu'El dit appartenir à la fois à l'univers comme strates subtiles en leur matière lumineuse et à chacun dans les découvertes intimes et empiriques que l'on peut en faire si toutefois l'intérêt n'est que de Divin, de confiance en Lui, ce Divin omniprésent, et le déploiement qui s'ensuit concernant la vie et ce que tous deux appellent « le service » est tout à fait étonnant.

Étonnant par des signes que pose dans le quotidien une sorte d'instantanéité claire qui rappelle à Amanda la synchronicité quand en étudiant Jung, elle l'a découverte, part de mystère accessible à chacun, cachée à tous dans ce plafond commun d'un inconscient qu'il a défini de collectif.
Amanda vit cette partie de ses vacances comme le complément indispensable à une globalité d'elle-même qu'elle ne peut plus nier et qui la plonge au cœur même de ces causes dont chacun de ses gestes, chacune de ses pensées et de ses paroles ne sont que l'effet d'une motivation intérieure qu'il n'est nul besoin de cerner tant que dans cette lumière disponible à tous, chacun peut se trouver pour y demeurer consciemment. On appelle cela l'évolution, Amanda le sait. Mais cette évolution-là, telle qu'appréhendée, comprise et enseignée par El et Lourika est à la fois un tel défi de soi-même, un tel enjeu pour soi-même, que la liberté intérieure qui en est la clé à saisir est l'outil à manier ensuite sur toutes les serrures des portes que l'on rencontre.
Amanda va, de découverte en découverte d'elle-même, du monde, des autres, sur cette énergie propulsante dès que l'attention s'y pose et dès que l'être y dépose les urgences à faire comprendre, les lacunes à éclairer, les terreurs à faire disparaître. Cela n'a rien à voir avec une psychothérapie, c'en est même si loin, qu'aucun point n'en est commun. Non, c'est simplement l'apprentissage de l'énergie psychique dans la globalité de son éventail, en corrélation immédiate avec la façon, les moyens

d'utiliser pleinement ce dernier. Balayage, éradication, élagage, persistance, patience, oubli de soi jusqu'à des buts éventuels qui n'ont pas de place dans ce travail énergétique bien compris qui mène à une maîtrise de soi assez forte pour affronter les problèmes de l'humanité en toute créativité.

Et la différence avec une simple psychothérapie se trouve sans doute là, dans le fait qu'elle mène à affronter ses propres problèmes et son propre nombril dans les relations et la vie, alors que ce travail fait par Amanda avec El et Lourika durant ces vacances à Ouergane a dans son propos même d'oubli de soi pour le plus grand nombre, de volonté de créativité et de compréhension du monde, de l'univers, de l'être humain, une trajectoire énergétique scientifique qui applique ses connaissances au quotidien afin de devenir le vecteur parfait d'un mieux dont nous sommes chacun le creuset en constante mutation, et ce, pour le bien général.

Et il est vrai qu'ainsi, la psychothérapie est de loin dépassée pour accéder, par l'inconscient collectif affronté, traversé, expérimenté en soi, à un vecteur énergétique livrant un passage lisse et efficace à ces énergies disponibles devenant alors le matériau des œuvres qui ne s'adresseront plus qu'à l'Humanité tout entière et que certains en son sein saisiront mieux que d'autres.

C'est El qui a dit ce soir :

– N'oublions jamais que tout ce qui a ambition du plus grand nombre, de tous, de l'humanité, ne sera saisi en fait que par quelques-uns. Parce que c'est la

conscience individuelle qui est le moteur créatif du monde et des sociétés, et elle seule. Il faut bien se rendre compte que tout régime totalitaire, en s'adressant à la conscience de masse fait exactement le contraire et assujettissant ainsi le groupe, fabrique une élite intellectuelle, ou/et politique, faisant des têtes gouvernantes une hiérarchie – impossible à remonter pour la masse – qui fera la pluie et le beau temps jusqu'au juste retour énergétique que cela produira pour se terminer dans le drame et la destruction de formes inadéquates à la conscience de chacun. Ces modèles ne sont que des prisons dont le long terme, heureusement a toujours raison. Mais que de temps perdu. Que d'énergie positive refoulée, que de massacres de l'être.
La conscience de masse ne peut que nier et assassiner tout ce qui se rapporte à l'ontologie. Seule la conscience individuelle sait préserver cette ontologie. D'où la nécessité pour chacun d'arriver à cet état d'évolution où chacun devient une cellule vivante, créative, autonome et consciente de l'humanité dont le corps alors peut se mouvoir autrement. Les grands principes sont en cause, tous. La paix en dépend. Chacun doit désarmer de lui-même, de ses propres armes, aucun désarmement forcé au monde ne désamorcera un cœur de sa haine. C'est à l'homme, à la femme de le faire. Personne ne peut le faire pour tous, chacun de nous tous, sur terre, est concerné.
Le travail ce soir-là, ainsi commencé, a porté sur la responsabilité individuelle à laquelle parvenir en soi-

même, par soi-même, afin de pouvoir ensuite être utile à tous.
Et l’énergie divine, la lumière, a eu sa part de choix.
Amanda, en fin de soirée s’est posé la question de savoir si, étant consciente de tout cela, elle avait vraiment le choix ?

Chère Lectrice,
Cher Lecteur,
Si je m'adresse à toi, c'est que je suis l'inspiration, et en tant que telle, je t'appartiens aussi, sous d'autres formes connues peut-être ou inconnues encore.
À ce stade du roman que tu es en train de lire, une pause s'impose, mieux vaudrait dire qu'il me vient l'envie spontanée de te faire faire cette pause en toi-même, là où je nais, là où je passe, ombre fuyante de ne savoir pas insister parce que tu ne m'ouvres aucun accueil cordial. Souvent tu ne me vois même pas.
Le nombre de fois où tu m'as ignorée est consternant et j'ai le sentiment alors d'être si inutile que c'en est déprimant.
Quel que soit ton goût habituel pour la lecture en général si tu es parvenu à ce point d'un roman, je le crois, novateur, alors il y a en toi une part de moi qui ne demande qu'à voir la lumière de ce jour qui meuble, en se renouvelant, ton quotidien.
Il y a en toi de l'imagination, le sais-tu ?
Il y a en toi de la créativité, le sais-tu ?
Il y a en toi de l'inspiration, et je le sais.

Et parfois tout ce qui est ludique favorise ma venue un peu plus, car je demeure en toi, à l'écoute du moindre signe de ta part. L'inspiration que je suis croit que ce signe est là, au bord de toi en cet instant.
C'est pourquoi nous allons jouer ensemble si tu le veux bien.
Tu vas être encore acteur de ce roman, ce faisant tu vas devenir l'auteur de tes actes. Et c'est si rare en ce monde où souvent la dichotomie marque de son sceau annihilant les discours en contradiction avec l'action des uns, des autres… vaste imbroglio où le monde politique en tête, mène la danse dans certains pays.
Mais revenons à nous deux, toi lecteur, lectrice, moi, ton inspiration.
Alors prends maintenant un stylo et du papier. S'il est trop tard pour écrire, si tu es fatigué, si tu as la flemme, alors reporte l'écriture à demain mais avant de t'endormir lis bien attentivement ce qui suit.
Je te demande moi ton inspiration, de t'identifier à l'un des personnages de ce roman. Tu as le choix :
Armand, Lourika, Amanda, Doudou, Caroline, Kirk, Amar, l'ami d'Amar, Yvan, Tania, Inge, Zoubida ou encore la jeune Marocaine et Fatima… etc.
Vers lequel te sens-tu le plus attiré(e) ? Lequel ? Laquelle ? Et tu peux choisir un personnage du sexe opposé au tien, bien entendu.
Laisse-moi ensuite libre d'évoluer avec toi sur une imagination, notre outil, que tu ne soupçonnes même pas.

Donc ton choix étant fait, écris une journée, un moment, une entrevue, un monologue, quelle que soit la situation, les possibilités sont infinies. Il faut me faire confiance, je suis l'inspiration, je suis en toi, avec toi, disponible, et la joie que je peux te procurer est immense, parce qu'il s'agit d'un bien précieux : ta propre créativité que tu es le seul, la seule, à pouvoir exprimer, mais mon aide te sera précieuse, parce que la créativité a besoin de moi. Regarde les technocrates, en général ils m'ont tant étouffée sous leurs savoirs divers que je ne peux même plus leur parler ainsi. Ils me confondraient avec l'irrationnel, ne comprenant plus qu'imagination et inspiration sont les nécessités de la créativité toujours novatrice, nulle chez eux.
Donc, tu as bien compris ?
Je demeure avec toi, peut-être n'écriras-tu qu'une page, quelques pages, un livre ? Tout est possible. Tu es l'auteur et je suis l'inspiration, et nul ne connaît les chemins vers lesquels je peux mener. Ils sont multiples, étonnants, novateurs, les bas-côtés sont à découvrir par chacun mais la lumière y a une place prépondérante et son éclairage met en évidence tant de beautés cachées qu'il te faut t'y engager.
Je me tais, maintenant je ne suis plus qu'une énergie en toi, capable d'imagination, d'expression, donc de créativité. Cette énergie est tienne. Teste-la, sers-t-en, elle vaut la peine et l'épanouissement que tu lui procures t'amènera à l'accomplissement.
Je suis en toi.
Je me soumets maintenant à toi.

Pour le meilleur, car une fois cette énergie lancée, le pire n'existe pas, seules les formulations peuvent exprimer le pire en ou de chacun, et c'est encore une œuvre d'art.
C'est dans cette magie-là que je t'accompagne, en te précédant et en te suivant.
Et je te remercie de faire assez cas de moi pour oser entrer dans ce jeu révélateur de toi-même.

Pourquoi les événements de la vie quotidienne ont-ils si peu d’importance pour Amanda, dont le point d’ancrage se situe dans une autre réalité. N’importe qui tendrait à prouver – c’est pourquoi elle n’en parle jamais avec ses amis – que c’est une sorte de fuite, de refus de la réalité, problématique du père, de la mère, du monde entier… La mode, il est vrai est aux thérapies de toutes sortes qui rejettent d’abord la faute sur les autres, l’environnement… pour Amanda tout cela n’est que psychanalyse sauvage arrangeant bien les assistés en général, les prenant en charge encore plus afin de les faire entrer dans ces normes devenues anormales où violence et inactivité, laxisme et autres justifications fleurissent dans la pépinière sombre d’une société dépourvue du moindre rayon de soleil. Et Amanda – qui a aujourd’hui dix-huit ans – a trop travaillé avec El et Lourika, puis sur elle-même, pour ne pas savoir maintenant que ce rayon de soleil appartient à l’être humain et que lui seul peut l’irradier dans cette serre moisie dont les recoins sociaux sont de plus en plus nauséabonds.

Amanda tente de faire le bilan, ce matin, de son parcours. École, collège, lycée… mais elle ne distingue, à part Caroline, aucun visage plus particulièrement,

aucun événement qui l'aurait marquée plus qu'un autre, à part peut-être le brevet, parce que sa dissertation fut très remarquée. À part cela, rien. Un flou, une sorte de brume où seuls Armand d'abord, Doudou, El et Lourika, ensuite, ont laissé ces sillons vertigineux dans lesquels les semailles furent de joie, d'intérêt pour un enseignement passionnant dont l'énergie est le centre, l'homme, la femme, le terrain, et le monde et les autres, les épreuves et les victoires que l'on ne fait que de soi, sur soi, par rapport à soi dans toute les relations y compris cette merveilleuse relation verticale, de soi en soi, et de soi à des sphères spirituelles si riches, denses énergétiquement, à la réalité d'abord troublante puis si évidente que rien, pas même une explication ne peut permettre d'en cerner, pour l'autre, la force vive, inspirante et réaliste, d'une autre dimension de soi toujours en mouvement et sans cesse renouvelée.
Amanda, à dix-huit ans, est une jeune femme belle, quand elle se regarde dans le miroir, il lui semble que les contours de son apparence ne lui renvoient que cette intériorité radiante dont les lumières éclatantes ou douces font pâlir à jamais l'image d'elle-même qui lui échappe. Et alors, pire, une forme de honte à n'être extérieurement pas à la hauteur de cette beauté-là, cette réalité si intense que les contours de ces lignes d'elle-même qui attirent et impressionnent par le charisme qui s'en dégage aussi, perdent leur netteté, l'importance en est dissoute par l'extraordinaire énergie qu'elle vit et dont elle est

imprégnée, dont sa vie n'est qu'expressions, quoi qu'elle fasse ou dise.
Amanda passe ainsi, sans s'en rendre compte réellement, à côté d'Amanda la jeune femme aux traits éblouissants, au corps parfait, à l'allure, à la classe innées qui provoquent, sur son passage, les regards curieux et admiratifs.
Amanda qui vit l'intériorité grâce à El et Lourika, ne se préoccupe pas comme les autres jeunes filles de son âge, de son apparence. Bien que très coquette, ce n'est pas à la forme qu'elle se fie, c'est à ce qu'elle sait être elle et qui ne se voit pas, croit-elle. Si bien que jour après jour, Amanda s'efforce d'aligner l'extérieur sur l'intérieur, ne parvenant en tout et pour tout, qu'à ne pas voir ou plutôt prêter assez d'attention à la forme pour la trouver belle aussi. Amanda passe à côté de sa beauté physique avec tant de sincérité, tant de fougue à aller plus loin, tant d'énergie à être, que la matière qui la compose ne peut jamais relever ce défi de clarté, de pureté, de beauté, incandescentes vécues par Amanda, puissance mille.
Et cette curieuse sensation d'être pleinement bien, au-delà et par-delà la prison des formes, coupe Amanda, pour l'instant de cette ivresse à profiter de sa jeune beauté exceptionnelle qui fait tourner des têtes dont elle ne se préoccupe pas, comme Cyril… et retourner des têtes et des regards avides, qu'elle ne voit pas, non plus.
Amanda vit sa beauté comme un handicap, parce que cette dernière, jusqu'à présent, n'est vécue à fond que dans les sentiments qui en épanouissent

l’éclat tout humain, cette lascivité consciente à être belle, à le savoir, à s’en servir avec volupté est inconnue pour Amanda qui ne sait qu’entourer de rigueur et de conscience humanitaire et altruiste toute tentative d’excès quant à un abandon éventuel à sa beauté pour le plaisir de sa beauté ou son pouvoir. Ceci est totalement absent de la démarche de la jeune fille dans une vie bien remplie certes, mais où Amanda ne sait pas encore – le saura-t-elle jamais ? se demande Doudou – caresser à deux l’ivresse commune que la volupté donne à l’érotisme lorsque le beau se double d’une aspiration à la possession qui, passant par l’autre, permet toutes les folies que la beauté des formes peut susciter par le désir qu’elle motive, les morcelant au point d’en servir certaines plus que d’autres au plateau futile d’un mental qui s’en régale.
Sur ce plan-là Amanda, bien plus que physiquement seulement, est vierge et le travail intérieur qu’elle poursuit sur les rails de cet enseignement à Ouergane laisserait plutôt augurer qu’une telle involution est pour elle, dorénavant, totalement impossible.
Comme une flamme, Amanda, offre tout d’elle-même, les autres s’y brûlent ou pourront encore s’y brûler longtemps, mais Amanda en tant que flamme est incapable de brûler, elle ne peut qu’éclairer. Le tout est de savoir si Amanda connaîtra un jour le risque d’extinction de cette flamme vibrante et claire qui ne craint que l’étouffement. Le craint-elle ? Rien dans son éducation depuis sa naissance ne laisse supposer qu’elle pourra un jour en souffrir, Amanda

a été élevée sans aucune des contraintes affectives lourdes dont en général les autres enfants sont chargés dès leur venue au monde.
Amanda qui, nous l'avons vu, n'en est nullement traumatisée, s'est d'entrée enracinée là où elle est, dans cette dimension consacrée à l'être que seule la connaissance nourrit assez pour en épanouir sur terre l'efficacité tout humaine.
C'est pourquoi Amanda ne se trouvera jamais assez belle dans le sens où peuvent l'entendre la majorité des gens…
La question est de savoir, se demande parfois Doudou, si cela lui manquera un jour ? Ou si, tout simplement elle a, intérieurement, dépassé ce stade, cet état et qu'effectivement sa réalité est autre, comme l'évidence en transparaît déjà en ce jour de son dix-huitième anniversaire.
Lorsqu'un ange a rendez-vous avec la matière, comment se comporte-t-il ?
Probablement comme Amanda, se dit Doudou, qui observe cette dernière sortant de sa chambre sur la terrasse.
– Bon anniversaire, Amanda ! lance-t-elle.
– Tu es la première à me le souhaiter ! répond Amanda, mais je dois prendre ma douche avant de venir déjeuner.
– Alors fais vite, parce que le « petit déj » a l'air succulent.
Zoubida vient de déposer le jus d'orange tout frais, Amanda ne résiste pas, elle vient l'avaler d'une traite pour repartir rapidement, douche oblige.

La journée, même anniversaire, n’a pas beaucoup d’importance pour Amanda. Seul compte le chemin qui, par l’intermédiaire de cette journée mène aux autres, à soi et à ce travail immense, dont elle a conscience plus que jamais, concernant la planète, le monde, l’humanité, la démocratie en général, certains pays et gens en particulier. L’humanité, oui, mais plus que tout l’humain au cœur de chacun, le Divin au cœur du cœur de ces « chacun ».
C’est ainsi, que sous sa douche, Amanda aborde son jour de naissance, le dix-huitième, avec la certitude joyeuse qu’ici, à Ouergane au moins, « on n’en fera pas tout un fromage » ! Comme elle a hâte de retrouver Doudou, Amanda s’habille rapidement d’un rien, robe légère à fines bretelles, rouge éclatant semé de pois et de fleurs originaux, un rien sorbet qui la fait fondre de plaisir à se sentir, dessous, si légère.
– Tu vois qu’elle te va parfaitement cette robe ! Bon anniversaire, Amanda.
C’est Armand qui sort à son tour de sa chambre, déjà prêt propre et vêtu de blanc.
Armand l’embrasse, c’est un cadeau d’Armand cette robe. C’est la première fois qu’elle la met.
– C’est vrai qu’elle est tonique ! lance Doudou.
– Pour être tonique, je me sens tonique moi aussi ! Quelle merveille cette vue, je ne m’en lasse pas !
Amanda a virevolté sur elle-même, deux, trois, quatre, cinq fois, avant de s’arrêter, visage offert, bras tendus, paumes ouvertes, regard pétillant sur l’Atlas

aux cimes enneigées, encore ! C’est incroyable ça, avec cette chaleur ici !
– C’est un cadeau pour ton anniversaire. La pureté étincelante des cimes, à portée de regard, à distance de cœur, sous un ciel de soleil… Bon anniversaire, Amanda.
El lui tend une brassée de roses blanches dont toutes les épines ont été retirées. Elles sont éblouissantes, leur parfum envahit la terrasse, de façon inattendue, exceptionnelle. Zoubida suit avec un vase blanc et bleu de Safi, un beau bleu dur, Amanda y arrange elle-même un bouquet victorieux fait de dix-huit roses. Puis elle incline la tête devant El qui la prend dans ses bras pour une accolade.
Le petit déjeuner réunit ce matin la maisonnée au grand complet, même El a trinqué avec eux au jus d’orange frais, avant de disparaître. Lourika s’est jointe à eux, puis Kirk, Amar… chacun a témoigné de sa joie en ce jour particulier.
– Un anniversaire à Ouergane c’est chouette, a commenté Amanda, avec tout mon petit monde que j’aime. Ce qui me touche le plus est la façon dont nous regardons dans la même direction a-t-elle ajouté en tournant instinctivement son regard comme attirée par l’Atlas, encore :
– Mais l’Atlas ne doit pas devenir le paravent commode d’un conjoint…
Coupant la parole, pour la première fois à Lourika, Amanda a spontanément lancé :
– Oh ! Mais bien sûr que non, Lourika, ce n’est qu’une cime pour servir de tremplin à plus d’inspira-

tion. Il n’y a là que force propulsante et pas confort au sens réducteur ! Je suis enthousiasmée.
Puis elle est allée embrasser, dans son élan lyrique, Lourika, faisant rire tout le monde tant l’énergie d’Amanda, ainsi exprimée, était porteuse et forte. Un élan irréversible et attractif, contagieux, vers une vastitude incomparable à laquelle l’on ne peut résister.
C’est vrai que là, soudain, Doudou a compris comment Amanda est soumise, en quelque sorte, à plus que l’apparence ne peut contenir en ses formes, soient-elles parfaites, Doudou ne sait pas encore pourquoi, mais cela viendra peut-être, se dit-elle, toute à l’optimisme de cet instant magique auquel plus soumise qu’active, elle participe cependant en toute conscience.
La journée est passée comme le vol invisible d’un ange dont la présence insoupçonnable fut, pour tous, une réalité telle qu’Amanda en fut nimbée de lumière, encore plus si c’est possible, et Doudou de se demander : « Le tout est de savoir si Amanda et l’Ange sont indissociables ? » Ce fut pour elle la moralité de cette journée à Ouergane où la nature tout entière, avec eux tous, fêtait si simplement l’anniversaire d’Amanda.
Dix-huit ans, tout un roman !
Et pourtant, le vertige des pages blanches, ces vierges d’à venir que chaque matin ourle de sa broderie particulière comme un ouvrage à ne pas manquer, à ne pas rater, à aimer.

Dix-huit ans et derrière l'Atlas, un monde à découvrir, où aller, à aimer.
Dix-huit ans pour Amanda verticalement bien dans ses baskets dont les pieds nus parfois, marient à la terre ce sens du mouvement que seul le ciel peut prodiguer à condition que nous y soyons disponibles.



Cinq ans plus tard…

Penchés sur le berceau où l'enfant gazouille, El et Lourika, comme n'importe quels grands-parents qu'ils ne sont pas, dialoguent en silence avec lui d'un regard attentif.
Six mois déjà, née à Marrakech dans une clinique privée, la petite Noria est un enchantement de plus qui a atterri à Ouergane et y demeure pour l'instant. Doudou, loge ici maintenant qu'elle vit avec Amar, s'en occupe tandis que les parents, Amanda et Armand, travaillent à la société démocratique, chacun à leur manière et ensemble.
Doudou est en train de préparer un biberon et tout en regardant, comme chaque matin, El et Lourika penchés sur le berceau, se dit en entrant dans la chambre que la vie, décidément, est riche de surprises, impossibilités apparentes, revirements et joies quand même.
Tout a été très vite, se dit Doudou, à partir de ces dix-huit ans d'Amanda fêtés ici même. Vitesse grand V, comme on dit !
Finalement, Amanda future maman a épousé Armand ex-père devenu papa de leur enfant ! Ben voyons tout ça est d'une logique imperturbable. Tout va bien – en plus c'est vrai ! – moi, se dit Doudou j'ai enfin trouvé l'homme de ma vie, ex-bisexuel,

est-on jamais « ex » en ce domaine ? Question à laquelle Doudou se refuse de prêter attention…

Noria est une enfant exceptionnelle déjà, tout comme sa mère l'était. Quelle aventure !

Il y a des destins si probants de netteté dans l'intention qui semble les forger, que rien sur le plan humain n'en peut dévier le cours.

Lourika, comme chaque matin, a pris le biberon qu'elle donne maintenant à Noria, ravie. Petite fille jolie, bébé plein d'entrain qui sourit et gazouille comme si elle était en permanence entourée d'une foule invisible d'anges avec lesquels le dialogue est tellement plus facile !

Doudou ne se lasse pas d'observer Noria. Personne ne s'en lasse. Elle est l'onde lumineuse d'un rayon qui du soleil à la lune émet en permanence une clarté vibratoire témoignant d'ailleurs, cet endroit où les enfants ne sont que sagesse et forces vives d'une entité millénaire qui revient s'enfermer dans le réceptacle étroit d'un petit corps humain. C'est ce que Doudou, forte de son expérience passée avec Amanda, constate une fois de plus avec la fille de cette dernière, Noria, au point d'en être persuadée.

Dans le grand livre de la vie, on ne peut clore que temporairement les chapitres d'un destin immense qui ouvre aux siens – les humains – des possibilités multiples que chaque incarnation développe, épanouit, transmet comme elle le peut d'abord, comme elle le doit par la suite.

C'est ce que Doudou a appris et continue d'apprendre à travers le regard de ces deux enfants, Amanda et Noria.
Amar et Doudou se sont épousés, sans régulariser officiellement leur union, ils l'ont cependant sacralisée par un engagement commun remis en question au jour le jour, continuant ainsi de chaque petit matin à la nuit qui suit, ces quatre années qui maintenant les ont réunis.
Doudou n'a jamais été aussi épanouie et bien qu'elle ait appris à connaître l'homme arabe en ses complexités culturelles qui lui échappaient, voire l'insupportaient au début de leur couple, elle sait aujourd'hui qu'ils s'aiment tous deux assez fort pour que dure cette union à laquelle elle a la faiblesse d'être attachée.
C'est d'abord une question de peau qui les a rapprochés. Le plaisir de se toucher, de s'enlacer, de se prendre et se laisser posséder où la fougue et la patience superposaient avec délice l'attente et la passion, le recul et l'attraction, l'ordre et le désordre d'une pensée mobile sur le corps de l'autre, dans sa jouissance et figée dans sa crainte de le voir s'éloigner à jamais. Petits conflits pour guerre amoureuse ouverte où tout prend de l'importance quand l'essentiel encore n'a pu être abordé. Dans l'année qui a suivi cet échange tumultueux, l'essentiel a pu être abordé. C'est alors que s'est imposée la décision d'une vie commune à Ouergane, Amar n'a même pas envisagé une seconde de quitter son pays, El et Lourika. Doudou a donc obtempéré plus à sa

propre urgence qu'à ce qu'imposait d'emblée Amar, amoureux certes, mais pas au point de mourir d'ennui et de pollution dans une ville, fût-elle Paris !
Il a eu sacrément raison ! se dit encore Doudou qui vient de récupérer le biberon vide tandis que Lourika est attentive au rot de Noria, elle retourne à la cuisine pour le nettoyer.
La discrétion d'El, celle de Lourika, leur accueil vis-à-vis d'elle, leur amour en quelque sorte, car c'est ainsi que le vit Doudou dans cette propriété très particulière où chacun se sent vraiment chez soi tout en y étant hôte et convive. Ce qui est assez particulier pour être souligné.
Jamais Doudou, depuis quatre ans de vie ici n'a pu savoir si El et Lourika, couple c'est certain, était un couple comme les autres ? Leur harmonie est indiscutable, leur entente exceptionnelle, leurs travaux et leurs livres magnifiques et complémentaires. Quant à l'hypothèse d'une entente sexuelle cela semble grotesque, mais pourquoi ? se demande épisodiquement Doudou.
Elle ne sait pas. C'est ainsi. Sur ce plan-là, elle qualifierait de « lisse » leur rapport. Pas l'ombre d'une trace de polarité manquant à l'un ou à l'une, qu'il, elle rechercherait chez l'autre. Non. Rien de tout cela. Juste une entente, au sens plein et large du mot, de deux êtres autonomes, merveilleusement, de cela, Doudou qui les regarde vivre est absolument persuadée.
Quant au reste, à cette sexualité qui fait des siennes, infantiles et passionnelles… qu'importe ? Le propos n'est

vraiment plus là pour eux, alors que cela soit ou pas, « on peut s'en foutre » ! se dit Doudou en rangeant le biberon.

Amar vient de rentrer, après avoir embrassé Doudou, il monte prendre une douche. Il a passé la journée à Marrakech, a vu son ami avec lequel il avait rompu toute relation intime depuis bientôt trois ans, date à laquelle Doudou est venue vivre avec lui. Amar prend une longue douche, besoin de se purifier, il se sent sale. Il n'a pas refait l'amour avec cet homme jeune et beau qui depuis deux ans vit maintenant en couple avec Inge, le top model. Cette dernière s'absente souvent au moment des collections ou pour des photos, mais son port d'attache est Marrakech. Elle vit avec son concubin dans une maison ravissante du quartier du Gueliz où Amar a passé la journée. Inge est au Japon pour huit jours.
Il se sent sale du regard de son ex-ami, Amar, il se savonne et se rince pour éliminer du moindre centimètre de sa peau la caresse brûlante des yeux de son ami. Ils ont bien failli conclure aujourd'hui ! Mais aussi, est-ce que j'avais besoin de jouer ainsi avec le feu, de provoquer le prévisible. Une façon de me remettre à l'épreuve, se dit Amar en s'essuyant avant de s'asperger d'une fraîcheur vétiver qui lui rappelle encore certains souvenirs chauds.
Le temps de chuter ne s'estompe-t-il donc jamais ? Est-il toujours d'actualité ? Il n'entre dans la réflexion d'Amar aucune espèce particulière de volonté de moralité. Non. C'est plutôt une introspection de l'in-

tégrité, de l'honnêteté qui dévoile en lui des recoins cachés encore, commodes, toujours, où peuvent se glisser des raisons qui n'en sont pas et des désirs ravivés, le temps d'un moment posé sur libido comblée, épanouie et, pour cela voluptueuse. Car c'est ça aussi. Aucun interdit, aucune frustration, juste un épanouissement extrême de cette libido généreuse qui aime à inclure les pôles différents dont les rencontres l'émoustillent.
À nouveau en jean, blanc cette fois, Amar met son linge de la journée au sale. Doudou doit s'occuper de Noria dans la chambre contiguë, mais non, elle entre par la porte, ce doit donc être Lourika, à côté.
Bien sûr Doudou note tout de suite l'aile sombre qui vient de passer sur Amar.
Bien sûr il le sait.
Bien sûr ils savaient tous deux pourquoi.
Bien sûr.
Mais Doudou évacue, elle a compris qu'aucun pas décisif n'a eu lieu là-bas dans la maison d'Inge qu'elle sait absente, elle ne soulève donc pas le problème, ce en quoi Amar lui est reconnaissant, cela ne ferait qu'envenimer son malaise. Et il a besoin d'autre chose.
Les mots ne sont pas trop nécessaires à l'intimité quand, de part et d'autre, c'est une volonté de clarté qui s'exprime dans et par le cœur vers le partenaire.
C'est, ce soir, entre Amar et Doudou, le cas.
Ouergane, gardienne d'harmonie, grande prêtresse de cette entente-là, se pare d'un des plus beaux

couchers de soleil dont les feux de son ciel du sud sont capables.
C'est magnifique. Et tandis que Noria dort déjà d'un sommeil d'ange repu, ils contemplent tous deux ce soleil couchant d'une beauté exceptionnelle, en se tenant par la main.
Un éclair est passé dans leur ciel de couple, annonçant peut-être un orage lointain qui n'a pas encore éclaté.
Ce soir ils feront l'amour.
Ce soir ils font l'amour.
Ce soir ils ont fait l'amour.
Et le goût en est toujours aussi exquis.

C'est dans la pénombre de leur chambre parisienne qu'Armand et Amanda, après l'amour, ont entrevu ensemble la possibilité de quitter cette ville empêtrée de pollutions à tous niveaux, y compris mental.
Amanda, qui s'est révélée gourmande en amour, déguste encore en le caressant le torse imberbe d'Armand qui s'y prête avec sensualité. Pour Amanda qui aime donner, la préparation à l'acte sexuel, comme son prolongement passe par des caresses de plus en plus savantes et excitantes. Armand s'y complaît, adorant cette façon bien à elle de lui dire :
– Ne bouge pas, ne fais rien… laisse-toi faire.
C'est un bonheur aux plaisirs multiples qu'il goûte là, entre ses bras, sous son corps somptueux dans lequel la maternité est passée comme un souffle du haut vers le bas sans entamer ni la chair ni sa beauté. Une façon si douce et naturelle de donner la vie qui

appartient à celles dont la créativité est un état constant, en tout, toujours. L'enfant devient le fruit épanoui d'une manière de vivre et d'être où aucun conflit intérieur ne vient en altérer le passage alors si facile. Un être qui passe pour nous rejoindre. Et Amanda qui l'a vécu ainsi a eu une grossesse et un accouchement si beaux qu'Armand en reste ébloui. Noria est venue comme un cadeau de la vie à la vie, cadeau qu'ils ont, en tant que parents, réceptionné pour l'humanité, comme un maillon de plus à protéger, à préserver, dont ils sont en charge, non pas pour une famille, non pas pour eux, mais pour l'ensemble de ce corps impersonnel d'une humanité dont nous sommes les membres actifs.

Excité à nouveau par l'irrésistible sensualité d'Amanda, Armand la reprend doucement, avec une volupté partagée où n'entre rien d'autre que l'amour immense, connu, qu'ils transmettent comme un couple électrogène d'énergie infinie, branché sur le ciel et inondant le monde de lumière. La jouissance n'est pas le but, ils parlent donc encore de ce départ probable sur fond rebelle d'extase partagée par leurs corps lumineux dans la pénombre et tendres en leur entente complice. Ce n'est qu'au terme de leur échange que la jouissance les submerge malgré eux, ils s'y laissent aller dans les bras l'un de l'autre, d'un même cœur attentif à l'harmonie sereine préservée et douce que l'amour appelle de ses instants prodigués au sexe.

Enveloppés énergétiquement l'un par l'autre, c'est l'un dans l'autre qu'ils ont glissé dans le sommeil au seuil duquel Amanda a murmuré :
– Je crois que nous venons de faire un petit frère pour Noria.
Armand a laissé fuser un rire doux en serrant Amanda un peu pour acquiescer. Il en est persuadé. Cette fois-ci ou plus tard, ils auront un fils.

Lourika, face à El dans la salle blanche et or, est immobile, les yeux dans les yeux, ils sont perdus, l'un et l'autre, quelque part sur la ligne parallèle qui les relie à l'intériorité de Noria. Comme un corps, voile léger qui s'épand en ondulant légèrement, l'entité qui a pour corps celui du bébé Noria est si lumineuse que leurs yeux clignent un peu sous l'impact de cette pure clarté. Le nuage léger et translucide qu'ils aperçoivent ainsi se forme et se déforme pour reprendre et se défaire, tout en le prolongeant, un mouvement souple que leur regard capte dans la pénombre ambiante.

Aucun mot n'est prononcé mais visiblement l'être qui se déploie ici a besoin d'espace pour la structure énergétique qui apparaît ainsi, continuant le dialogue ininterrompu de la Vie avec les vies qu'elle anime, de cette vie avec la Vie qui l'anime, cette structure énergétique est l'outil d'une entité très évoluée qui a choisi le retour en cette fin de siècle pour participer à cette période de mutation que connaissent les sociétés de par le monde, supportée par la planète Terre.

Lourika et El ne font rien sinon accueillir pour cette période temporelle que représente la vie du bébé, un initié de haut taux vibratoire venant s'adapter à nou-

veau à cette incarnation vers laquelle il a choisi de revenir travailler. C'est un moment émouvant qui de temps en temps les réunit dans la salle blanche et or où a lieu cette adaptation, afin qu'en grandissant Noria soit apte, en son corps physique, à exprimer cette forte structure énergétique qui est déjà la sienne et qui a un peu de mal à s'accommoder, pour l'instant, de ce petit corps en croissance… C'est donc ainsi, une à deux fois par semaine qu'ils prennent contact avec l'essence même de Noria et c'est curieusement toujours après une demande inconsciente du bébé qui a pleuré ou qui manifeste des signes de fébrilité ou de lassitude qui, après ce genre de réunion, disparaissent pour réapparaître après quelques jours.
Lourika et El suivent maintenant du regard l'expansion des corps énergétiques et pourtant réels de l'entité dont le bébé Noria, dans son berceau, n'est que l'instrument humain. La joie qui transparaît dans le mouvement est telle, la lumière en est si intense qu'ils sont tous deux éblouis jusqu'au sourire qui les gagne parce qu'il est présent aussi dans les lignes que trace ce mouvement au cœur de la salle.
Puis peu à peu, les ondes élastiques qui parcourent ces corps invisibles se rassemblent à nouveau jusqu'à n'être plus qu'une petite boule claire, transparente, qui tout doucement les quitte pour rejoindre Noria dans son berceau. Cette dernière pousse un soupir sonore lorsque la boule se fond en elle par le sommet du crâne. Et bougeant un peu sa tête, le bébé entrouvre les yeux, sourit d'un regard aveugle à l'ex-

térieur, centré sur la douceur de ses retrouvailles intimes.
– On appelle cela sourire aux anges.
C'est Lourika qui le dit car elle a pu en fermant les yeux, voir de sa vue psychique, ce qui vient de se passer.
Alors El a ouvert les yeux, s'est étiré et sans un mot, après l'avoir embrassée entre les deux yeux, au milieu du front, il est sorti pour aller se coucher et s'endormir aussitôt.
Lourika est restée un grand moment dehors, le regard perdu dans la pleine lune de ce mois de juillet où elle a lu l'annonce de l'arrivée prochaine des parents de Noria.
La nuit est si belle à Ouergane. Et quand la pleine lune est de sortie, alors la luminosité est d'opale et la clarté qui en émerge adoucit la pénombre de ses caresses denses qui font reculer les ombres, effaçant ainsi les menaces qui leur sont liées.
Lourika ne pense pas.
Sans penser, Armand, Amanda, Noria et les autres entrent une fois de plus dans son cœur, parce que c'est l'heure paisible de cette accolade avec l'univers qui, à chaque pleine lune, étreint l'âme et porte le cœur vers ces énergies qui en soulèvent les plus belles harmonies que, ce soir, Lourika dédie à cette petite famille peu ordinaire d'un trio que l'amour a désigné, scellant en son sein, sur terre, la magnificence spirituelle dont seule l'âme évoluée est capable.

Ce soir Lourika rend hommage au Divin à sa façon et la prière qui émerge d'elle est une action de grâce capable, comme toute action du cœur, de changer le monde parce qu'on a compris, alors, cette nécessité de se changer soi-même.
Lourika rend grâce et la joie lui répond, c'est ainsi chargée d'elle qu'elle monte enfin se coucher, non sans avoir été écouter à la porte de Noria si tout était calme.
Et tout est calme.

Il y a des beautés magiques et des
Regards sceptiques.
Il y a des forces admirables que la
Nature et l'homme expriment de ces
Énergies somptueuses dont ils sont
Les enfants.
Il y a le privilège de la conscience et du
Chemin où elle se meut, quand
Soudain l'éclair illumine de sa
Fugitive clarté le ciel parfois sombre
De ces regards-là qui se posent
Dans le noir dessein de leurs
Objectifs frustrés.
Il y a le nouvel ordre émergeant du
Chaos et le temps d'y voir plus clair qui
Mène à la lumière, cette
Énergie d'Amour qui ouvre sur
L'univers les voies innombrables de nos
Destins réunis.
Ensemble, il est bon d'y cheminer
Même quand elles divergent souvent,
C'est là que le dialogue prend tout son
Sens, au lieu de nous séparer, il
Rassemble ces beautés magiques alors
Accessibles à chaque regard.

Mais c'est à nos yeux, à chacun, de les
Discerner.
La société en est le terreau puisque nous en
Portons les graines qui germent en nous.
À ces moissons à venir, dont le 21e siècle
Sera la serre géante d'une mutation
Déjà amorcée, donnons, chacun, le
Meilleur de nous-mêmes afin d'épanouir
Ces beautés magiques, de créativité individuelle.
Nous en sommes responsables
Elles dépendent de nous et du
Regard de chacun, de ce discernement,
De cette volonté, de cet enthousiasme que
Bouleverse l'ancien pour rajeunir le
Monde, afin que sur ces
Beautés magiques l'œil de la
Sagesse, en chacun, éprouve la Joie
D'être humain avant tout et
Utile à tous.
C'est ensemble qu'il nous faut
Les semer, c'est ensemble qu'il nous
Faut les aimer, c'est ensemble que
C'est possible.
Et c'est magnifique !

Armand qui vient de se réveiller a encore les sonorités de ce constat dans la tête et le cœur. Un peu perdu de se croire à Paris et de se trouver à Ouergane, il tâte le lit à sa gauche, Amanda est déjà levée. Probablement avec Noria qui dormait la nuit dernière quand ils sont arrivés de Marrakech sans y

faire halte. La route de nuit puis l'accueil chaleureux de Ouergane et du « Dar », réuni au complet qui les attendait avec patience.
L'ivresse enfin là, de s'étirer de tout son long dans un lit encore délicieusement tiède de la présence d'Amanda. L'envie de maintenir cet instant hors de la durée, de le prolonger, d'en jouir encore et encore, jusqu'à ce qu'elle revienne.
Mais Amanda ne reviendra pas, elle a pris sa douche et s'est habillée, en accord avec les règles d'hygiène qu'elle respecte pour le bébé. Ne jamais le toucher avant d'être parfaitement propre soi-même. Armand se lève donc à son tour pour passer sous la douche, le plaisir de l'eau sur sa peau le comble un peu plus.
Et retrouver ce pays qu'il aime tant, ce Sud plus sud encore que tous les sud qu'il a pu visiter. S'ouvrir à la chaleur, au soleil, afin qu'ils aient moins de prise. Welcome, se dit Armand en ouvrant ses bras vers l'Atlas, heureux.
Pour Armand, le bonheur n'a jamais eu grande signifiance, pourtant il lui semble en goûter de plus en plus les délices auprès de son épouse Amanda. Que de chemin parcouru depuis qu'il jouait les pères ! Que d'escapades, de dégringolades, en lui, avec lui, sans elle, avec pour seuls témoins Lourika et El.
Il est trop tard pour petit-déjeuner, trop tôt pour déjeuner, trop soif pour manger.
Cocktail orange-pamplemousse et voilà Armand encore une fois aux anges par le biais de ce goût que le Maroc donne à ses agrumes. Délectation. C'est tellement moins bon à Paris !

Que de joies à retrouver, que d'expériences à innover, que d'amis à aimer, que de beautés à contempler, que d'amour à partager ici à Ouergane.
Mais qu'est-ce que l'on fout encore à Paris, se demande Armand. La réponse est nette depuis si longtemps. Quitter Paris. Cette année ce sera possible. Enfin. Amanda aura terminé les Beaux-Arts, lui, Armand réglé ses affaires, surtout sa société d'informatique et sa galerie d'art. La première liquidée, la seconde en gérance mais en continuant l'exploitation artistique, ses choix et ses règles qu'il a maintenant fait siens au point d'être particulier, assez, dans ce domaine du marché qui l'intéresse : les contemporains. Les risques mais aussi les élans et les réussites… Amanda y travaille avec lui et ils veulent continuer ensemble d'ici, depuis Ouergane, avec des déplacements mensuels ou bimensuels. Tout à fait faisable.
La guerre des choix n'a pas lieu dans leur couple. L'évidence les mène par le bout du cœur, et c'est là qu'ils vivent leur harmonie souveraine et inclusive.
Est-ce le bonheur ? Ça y ressemble tant !
Et pourtant El et Lourika disent que c'est une forme de sagesse par-delà le bonheur et ses dualités constantes.
Armand sait qu'ils ont raison.
Amanda ne se pose même pas la question.

Sources de montagne, ivoire et cristal en leur ronde cascadante, libres, pressées d'intensité à couler, fort, vite, prélassant leurs eaux égarées parfois à ces

creux de terre caillouteux qui s'offrent, freinant un peu plus leur tumulte joyeux dont les bruits divers enchantent Amanda dans ce coin un peu à l'écart de Ouergane, c'est là qu'Amanda est venue ce matin, seule, après avoir donné à Noria son premier biberon et fêté ses retrouvailles avec elle en trinquant au lait de soja.
Amanda se déchausse pour faire quelques pas dans cette rivière, petite et familière, dont la transparence des eaux lui a toujours semblé extraordinaire, hors de ce monde. Le paysage est comme toujours magnifique, avec ce caractère majestueux si typique du Sud marocain, sauvage aussi mais si beau. Depuis ces quelques années, sept ans ? huit ? elle ne sait plus, Amanda aime ses vacances marocaines avec les rituels tels qu'elle les organise, et maintenant Noria en fait partie. Ces rituels ont le rythme des levants et des couchants, de la chaleur et de ses brillances floues dont tout se nimbe dès onze heures le matin, jusqu'à l'arrivée de cette nuit à la luminosité magique de ce ciel marine clair qui, comme une pierre précieuse irradie, dirait-on, la quintessence de toutes les autres nuits de la planète, synthétisant en lui, ou en elle, l'ensemble de ces minuits tropicaux et nordiques, extrême-orientaux et orientaux dont les accents, ici, se marient dans le bouquet final – début glorieux – d'une nuit marocaine concoctant à elle toute seule les aubes planétaires à naître bientôt… Amanda songe à ces nuits scandinaves blanches où l'ombre ne peut s'installer, dont les clartés blafardes maquillent de jour éteint ces soirées surprenantes qui

ne se terminent pas si on attend de la nuit une fin quelconque…

Ici, comme à Marrakech, la nuit est une nuit, mais elle est plus radiante que partout ailleurs.

Ne dit-on pas que cette terre magnifique du Sud marocain, et du Maroc en général, abritait sur ce sol roux aux couleurs ardentes, l'Atlantide ? Rien que ça ! pense Amanda, prête à le croire. Il y a dans l'air une qualité spéciale où le parfum atlante dessine des fantômes légers aux longues tenues de lumière claire dont les ocres et rouges parfois, à la tombée de la nuit ciel marine, prennent les reflets violets de ces flammes habitant et éclairant de leur colonne verticale, ces temples où prêtres et prêtresses priaient et œuvraient dans le silence sacré de ces espaces oubliés dont le cœur de chacun a sans doute été marqué. Qui sait ? se dit Amanda. Ici, tout est vrai, comme si l'énergie lumineuse qui en trace la pensée avait en elle les forces puissantes de ses propres révélations. Ainsi que la vision immortelle, éternelle, de ces pas que nous avons peut-être déjà faits sur cette terre magnifique.

L'eau coule, fraîche et tendre, sur les pieds d'Amanda qui s'assoit pour profiter de cette matinée particulière – comme toutes les premières qu'elle passe au début de ses vacances hors du stress et de la pollution – seule avec elle-même et cet élan qu'elle porte en permanence, qui, la poussant vers Ouergane, l'y imprime dans cet environnement au point d'en faire partie. Un retour chez elle, une intimité partagée avec la nature, l'Atlas somptueux, tout, absolument

tout, ici, est d'elle, en elle, avec elle, pour elle. Et comment mettre des mots ou des pensées là-dessus ? Comment limiter cette respiration-là ? Impossible.
Amanda ferme les yeux.
Amanda ouvre les yeux.
Fermé ou ouvert, son regard n'est que lumière sur lumière, poésie sur page céleste, sensation d'eau fraîche et amour. Envie de s'y blottir, ce qu'elle fait sans bouger. Le cocon qu'elle retrouve ici à Ouergane est un cocon si familier qu'il a bien, au moins, quelques millions d'années ! Ce qui la fait sourire, de joie. Et tout à coup, elle se sent si jeune dans ce monde antique dont elle connaît, entre autres, ce cocon qui la berce, que tous les courages, tous les élans, tous les bonheurs sont accessibles parce que les erreurs qui en ont pavé les abords se sont dissoutes dans cette onde fraîche qui lave sur ses pas oubliés, ceux qui ont passé ou chuté.
C'est le cœur éclaboussé de joie plus grande encore qu'Amanda, après avoir profité de cette matinée solitaire, se lève enfin pour se rechausser avant de rentrer déjeuner, il est déjà midi. Le Range Rover est là, un peu incongru dans ce tête-à-tête avec l'univers, mais pratique.
Amanda démarre, sans un regard pour ce paysage qu'elle porte en elle depuis toujours, lui semble-t-il… comme si elle appartenait à cette histoire du monde dont un chapitre important s'est écrit ici, en Atlantide, et dont elle fut d'une manière ou d'une autre, certaine, l'héroïne.
Sur le chemin du retour au « Dar », elle chante son

prénom « Amanda », avec l'étrange sensation d'un autre prénom qu'elle aurait aux bords des lèvres, qui aurait les sonorités sœurs du sien et dont elle ne retrouve pas la formulation. Amanda, ce matin, a retrouvé une antenne du passé qui se déploie maintenant sur sa vie actuelle. Mais aucune réponse ne lui vient, ce n'est qu'une certitude intérieure qui, elle, n'a besoin d'aucune réponse puisqu'elle n'est pas en question.
Amanda est pleine de cette joie forte qui peut, dit-on, soulever des montagnes. À moins que ce ne soit la foi ? Mais, Dieu ! Que c'est agréable, se dit-elle en garant sa voiture devant le « Dar ».

Accueillie par les gazouillis de Noria, petits bras gesticulants sous les frondaisons du jardin, sur le dos au milieu de son parc, ses jouets et peluches organisant un désordre sympathique autour d'elle, cette dernière, les yeux perdus dans le ciel des feuillages qui l'entourent, joue avec ses mains et parle aux anges, cela ne peut être qu'à eux, tant le dialogue est joyeusement fraternel. Amanda s'y joint, au grand bonheur de sa fille qui rit aux éclats. Précieux jours, précieux mois, que les premiers d'un bébé… là, encore tout est mémoire fraîche et vierge d'ennuis, là, encore, tout est possible, là, encore tout est facile, ne serait-ce la brusquerie de certains parents à les plonger à leur propre monde auquel ils ne sont encore pas préparés, n'est-ce pas ? Amanda joue avec sa fille, la chaleur de l'été marocain dénude les peaux et celle, fragile, de Noria est d'une douceur incomparable à nulle autre.

Devant Noria, c'est le spectacle du bonheur de vivre partagé, pour elle, et sa maman.
Armand est là, il embrasse Amanda dans le cou, elle se retourne vers lui, les yeux étincelants de joie, à tel point qu'il en rit et l'enlaçant, la soulève du sol, ce qui interpelle Noria qui cesse toute activité un instant avant de rire, encore, aux éclats.
Le moment délicieux d'une trinité harmonieuse dont l'amour des trois protagonistes les relie les uns avec les autres dans la ronde sacrée d'un triangle aux trois points ancrés dans le sol, ici, à Ouergane. Car Noria n'a connu, jusqu'à présent que cette petite ville du sud et le Maroc est donc son pays, comme il est celui du cœur de ses parents.
Ces vacances s'annoncent si pleines et heureuses encore, Amanda et Armand, se tenant par la taille, se dirigent maintenant vers la salle à manger, ouverte sur le jardin, le « Dar » y est réuni et les observe en souriant.
C'est sur fond de gazouillis qu'a lieu le repas auquel assistent tous les résidents du « Dar », Amar est là, lui aussi. Il voulait voir le couple aujourd'hui, et n'est donc pas descendu à Marrakech. Même El a prévenu qu'il viendrait prendre un thé à la menthe avec eux, après déjeuner. El paraît de moins en moins en public, si l'on peut appeler cela un public.
Lourika, toujours aussi mystérieusement belle, vêtue de longs voiles de mousseline de coton léger, lisse et souriante comme toujours, préside ce repas. Amanda ne peut s'empêcher de revenir à ses réflexions de la matinée et de lui trouver l'air, soudain, d'une grande

prêtresse – pourquoi atlante ? – Amanda aime Lourika de tout son cœur et le regard de cette dernière le lui rend bien. Amanda se demande, d'un doute juste effleurant, si elle est bien sa mère ? Pourtant Lourika a tous les gestes et l'attention d'une véritable grand-mère à l'égard de Noria.

Mais déjà l'échange se produit, pensée envolée vers d'autres cieux, Amanda s'y intègre pour l'amour de ce partage si beau et évident, ici, à Ouergane.

– Nous aurons la visite d'un ami de longue date, Hussein, dans quelques jours. Il nous vient d'Arabie saoudite, est un proche du roi Fahd. Ils ont un palais à Casablanca, à Anfa, près de la mer, et il nous honorera de sa présence tandis que le roi rendra visite à Hassan II dans le palais de Skhirat, les informe Lourika. C'est un homme remarquable ajoute-t-elle, un soufi, et ils sont liés depuis toujours avec El par une amitié profonde et un grand respect. Je vous engage à le rencontrer si vous n'avez rien de mieux à faire. Ce sera la semaine prochaine, en fin de semaine.

– Hussein, j'aime ce nom, c'est beau, vous ne trouvez pas ? demande Amanda mais personne ne répond. Doudou regarde Amar qui observe Armand qui, lui, contemple Amanda sur laquelle Lourika pose son regard pour dire :

– Je sais que tu apprécieras beaucoup Hussein.

– Moi aussi, réplique Amanda.

Sur ces entrefaites El entre, traverse la pièce et sortant sur la terrasse ombrée, devant le jardin, dit dans le même mouvement, avec humour :

– Bonjour, peuple ami, me voici pour un thé des familles, traditionnel, je vous salue comme je vous aime, avec fougue et sérénité parce que je suis heureux de vous voir réunis ici.
Puis il se dirige vers Noria qui s'est endormie dans son parc. Il la contemple quelques instants, immobile au-dessus d'elle, comme un ange ayant rangé ses ailes, avant de venir s'asseoir, le tout dans le sillage blanc de sa longue robe orientale qu'il ne quitte pas et lui sied à merveille.
C'est dans cet élan d'El qui les a tous entraînés qu'ils se retrouvent assis en rond autour de la table où Zoubida vient de poser le plateau rond d'argent, à pied, avec le « berret » d'argent, théière marocaine à la forme si particulière.
Il y avait tant de choses à dire, à entendre après tous ces mois passés ailleurs, dans cette Europe toute proche, dans cette France chérie par le Maroc… tant et tant que seul le silence et l'écoute du cœur se sont exprimés, comme toujours en présence d'El. Endormie, Noria était si présente qu'ils auraient pu la compter comme une adulte de plus parmi eux.
Armand tenait la main d'Amanda,
Doudou serrait celle d'Amar,
Kirk, tout proche lui aussi, planait déjà, avant son arrivée, demain, sur ce plafond virtuel que l'amitié bétonne quand, en plein air, les inconscients se reconnaissent au point de faire bloc.
– Il va falloir alléger tout cela, c'est El qui parle, se débarrasser de tous ces miasmes, les vôtres et ceux qui ne vous appartiennent pas – la majorité – afin de

profiter de ce moment de calme et d'étude, de détente et d'amour que représentent ces vacances à Ouergane pour chacun. Kirk arrive demain, Caroline après-demain et le bâtiment du « Dar », alors au complet, pourra mettre le cap sur ces destinations à venir qui vous habitent, attendant d'être découvertes et propulsées par des énergies, par des forces qu'il est tout à fait hors de question de pouvoir trouver en ville où le dépotoir commun est une poubelle de sentiments variés, exacerbés, dont le plafond pèse plus lourd que le poids en plomb de chacun ! Ce plomb est à transmuter, alchimie sublime de la matière humaine qui peut, nous le savons, n'être que lumière incarnée.

Je vous souhaite la bienvenue au « Dar », des vacances fructueuses et vous signale qu'étant présent à tous, je suis disponible à chacun, à tous moments du jour et de la nuit. C'est ma façon à moi de partager ce moment de vie avec vous tous.

Un long silence a suivi, dégustation de thé à la menthe vivifiante pour le cœur… puis El a ajouté :

– Noria est une pierre précieuse dont la taille sur ce plan humain nous incombe. Tout ce que nous faisons ou disons y contribue. C'est une enfant superbe qui nous réserve de grandes surprises. Je vous demande d'en prendre grand soin si vous décidez de lui donner votre temps. Autrement, il vaut mieux vous abstenir. Et à ce propos, je remercie ses parents Amanda et Armand de l'avoir laissée dans un environnement propice à son démarrage… même avec ses parents, un enfant n'est pas à sa place en ville, vu le

contexte actuel et la pollution. C'est une sage décision qui montre à quel point, malgré l'apparente séparation, ils l'aiment tous deux pour elle et non pour eux. Soyez remerciés.
Puis El s'est dirigé vers le parc de Noria dans l'ombre douce du jardin, avant de revenir vers ses hôtes pour les saluer et disparaître en glissant sur le sol carrelé.
La journée s'annonçait douce aussi, son après-midi farniente invitait à la sieste, à part Lourika, ils sont tous montés se reposer…
– Il faut être en forme pour des vacances pareilles… a murmuré Amanda dans l'oreille de Lourika avant de suivre Armand dans l'escalier dallé menant au premier.

Depuis le « Dar », la vue est exceptionnelle, impossible de s'en lasser. La montagne, l'air qu'elle respire et le ciel qui lui ouvre sa voûte claire ou étoilée brillamment la nuit, sont des spectacles à la fois inoubliables et grandioses, mais en outre, lorsque les yeux s'y posent, cette impression forte, un rien désagréable, qu'ils n'en pourront, en aucun cas garder le souvenir précis. Lourika qui contemple cette vue depuis la terrasse où elle se trouve, attendant le réveil de Noria, retrouve sans cesse cette gaucherie intérieure qui ne peut garder de la beauté qu'un souvenir imprécis. Les formes, les lignes, les couleurs, tout ce qui contribue à ces beautés naturelles, physiques aussi, semblent vouées à l'éphémère dès que s'en saisissent les souvenirs.
Pourtant Lourika vit ici, dans cette montagne aux courbes et pentes multiples, diverses, prenantes et fascinantes, mais quand même, dès qu'elle n'en contemple pas les paysages, alors la crainte de les voir s'effacer à jamais saisit en elle le temporel au détriment de ce pacte qu'elle a signé avec l'éternité à laquelle elle s'est vouée. Curieuse impression.
Détente brusque lorsque de sa fenêtre, du « Dar », de la terrasse, comme en ce moment, le paysage et elle ne font qu'un. Délice de s'appartenir l'un, l'autre,

avec un tel détachement que toutes les barrières tombent entre l’une et l’autre. Communion. Plénitude.
Lourika n’est pas une penseuse.
Lourika est une jouisseuse.
Mais pour elle le mot jouir retrouve son sens réel… apprécier ? goûter… savourer… ? Tout cela et bien plus encore. Pour elle, ce n’est pas ou plus cette sensation-vertige qu’elle a connue en ses extrêmes de cette explosion que les sens libèrent dans la sexualité lorsque la jouissance n’est que dépendance, parfois interdépendance, mais rarement autonomie, au cours de l’acte sexuel en lui-même.
Jouissant du calme, sereine et détendue, Lourika s’est intégrée au paysage, ou s’est-il dissous en elle ? Probablement les deux…
C’est le rire gazouilleur de Noria qui l’arrache à cet état où l’âme, libérée, flotte entre ciel et terre sur les sentiers impraticables au corps qu’elle prospecte d’un cœur aimant, véritable tremplin à ses envolées les plus inimaginables.
Lourika s’est donc levée pour se rendre compte qu’il est déjà dix-sept heures ! C’est incroyable. Baignée de beauté, elle se dirige donc vers le parc où les petits bras de Noria se tendent aussitôt vers elle. Le temps d’un câlin, de quelques secrets échangés dans les bras l’une de l’autre, et voilà que Doudou arrive pour emporter Noria, la changer et la faire boire. Attentive Doudou que Noria accueille avec le sourire.
Lourika s’émerveille de la façon quasi rythmique avec laquelle Doudou, elle-même et les autres, ici,

s'occupent de Noria. Rien n'a été décidé ou dit, déterminé. Simplement chacun, chacune se coule au cycle du bébé l'un après l'autre, l'une avec l'autre, pour veiller, surveiller, nourrir ou changer, cela se fait sans heurt, comme une évidence prenant corps au sein du « Dar ». Le rythme est léger à chacun curieusement il s'impose, en tournant selon les horaires, les besoins, les impératifs, dans un calme mouvement dont Noria détient les clés.
Lourika, après ces six mois, s'en étonne aujourd'hui. Peut-être parce que tout simplement, aujourd'hui, Amanda et Armand, arrivés hier, ont été eux aussi pris par ce rythme-là, et s'y sont involontairement soumis, comme s'ils étaient happés par un ordre supérieur, invisible, où les mots « papa » et « maman » n'ont pas forcément le même sens qu'ici…
Lourika sans état d'âme « psy » !! constate plus qu'elle n'analyse, ce qui n'est pas sa tasse de thé. L'analyse ? Pouah…
Ainsi délestée de Noria, Lourika se dirige vers le fond du jardin où elle se réfugie dans la salle blanche et or, au moment où, dans le vestibule y menant le téléphone sonne.
– Lourika, bonjour.
À ces deux mots elle a reconnu le timbre très particulier de la voix de Hussein.
– Mon bel Ami, comme je suis heureuse de t'entendre, nous t'attendons en fin de semaine prochaine ?
– C'est le problème, répond Hussein, je serai à Marrakech avant et l'envie me vient de vous demander l'hospitalité plutôt que d'aller à l'hôtel.

– Mais Hussein tu viens quand tu veux, El va être si content. Bien sûr ! Quand ? demande Lourika.
– Je peux être là dans deux jours, j'ai un livre dont je veux m'entretenir avec toi et El, dit alors Hussein.
– D'accord, nous t'attendons donc lundi prochain, qu'est-ce que c'est donc que ce livre ? Lourika est curieuse.
– En fait il y en a deux, l'un sur les pierres précieuses et l'évolution, l'autre est un roman… Hussein hésite… puis : en fait il y en a encore un sur la Magie divine… je ne sais pas, on verra…
– Porte donc les trois, tranche Lourika en riant, comme ça nous en aurons un chacun !…
C'est à ce moment-là qu'El arrive, auquel Lourika tend le téléphone, avant de s'esquiver.

La journée est chaude, très chaude, si chaude… que Lourika, pourtant habituée, prend sa seconde douche fraîche de la journée. Pourtant c'est l'heure où Sire Soleil consent à descendre sur l'horizon, c'est le moment où caressant le sol de ses rayons biaisants, il se glisse vers l'autre côté de la planète qui l'attend, la terre elle, gorgée de canicule, garde comme une mère, dans ses entrailles, la brûlure douillette de ses assauts que la chaleur décuple encore après son départ. Il n'est pas tard, tout juste dix-neuf heures. Mais le sol brûlant dégueule de partout les vapeurs légendaires et invisibles qui font du Sud marocain le creuset alchimique d'une terre oubliée, engloutie ici, du temps de l'Atlantide.

Lourika, en peignoir d'éponge blanc regarde par la porte-fenêtre de sa chambre ouverte sur le parc, les silences d'un soleil en partance qui inonde encore de ses rayons horizontaux une terre rouge que le sang de milliers d'Atlantes a imbibée voilà… combien ? Le temps ici n'est qu'un vertige et dans le calme de cette fin de journée, « entre chien et loup » comme ils disent en France, Lourika, qui s'essuie les cheveux pensivement, voit des millions de cristaux de couleurs différentes chatoyer dans le soleil couchant, telle une piste d'envol féerique dont la mémoire invisible accueille de ses souvenirs le cœur de ceux et celles qui, ayant connu cet envol, ne peuvent qu'en garder l'empreinte, à jamais codée dans l'ouverture au monde et à ces plans accessibles où chacun peut les retrouver si besoin est.
L'éclat somptueux de ces pierres chaleureuses, leurs couleurs, leur limpide « tranluscence », leurs pointes de lumière comme des points capricieux allant et venant, se posant et disparaissant aussitôt, apparaissant ailleurs pour se dissoudre en une troisième place, encore inlocalisable, ces points, « virgulent » et ouvrent ou ferment des parenthèses dans l'histoire d'une planète dont l'un des continents, vestige d'un autre temps, d'une autre civilisation, d'autres savoirs, techniques et citoyens… peut avoir gardé, dans la mémoire de l'univers manifesté ce qu'elle comptait de grandeur et de décadence, de beautés et d'horreurs.
Lourika a les yeux fixés sur les cristaux, là, est-ce dans ce jardin vraiment ? Est-ce dans son cœur ? C'est là, dans les deux, parce que c'est le monde ou-

blié qui, ainsi, lui restitue ses fastes avec les prémices de cette piste d'envol pour âme opérative en sa magie retrouvée. L'imagination, même en est un frein ! C'est pourquoi Lourika ne fait que constater ces lumières que déversent des milliers de cristaux, ces pierres précieuses aux couleurs incroyables qui lui font l'honneur et l'amitié de se rappeler à elle, amies d'antan, joies de toujours, mémoire spirituelle d'une amitié à jamais liée que l'éternité elle-même ne peut plus engloutir parce qu'en ayant délié les liens pour toujours, seule la profusion lumineuse en maintient l'impact intérieur assez fort pour que des souvenirs en jaillissent dans l'oubli apparent d'une autre vie… qui ne cesse pourtant de continuer, au présent, un monde familier aux couleurs évidentes.
Lourika a fini par se vêtir de blanc parce qu'ainsi, dans cette couleur les résumant toutes, l'impression de garder en elle cette vision, cette piste d'envol délicate aux tons multiples, la ravit et imprègne assez son cœur, maintenant, pour en communiquer le silence flamboyant.
C'est ainsi vêtue de ce trésor redécouvert que Lourika entre dans la salle à manger dans laquelle la grande table ovale, étincelante de cristaux et de bougies, attend, rayonnante, et Lourika se souvient, tout à coup… c'est vrai ! que c'est son anniversaire !
Le cadeau qu'elle vient de recevoir et d'apprécier à sa juste valeur, inestimable, est un don précieux qui, soudain, prend sa signifiance dans cette continuité que la vie déroule au voyageur solitaire dont le cœur et l'âme sont les seuls repères.

Lourika, le regard brillant, remercie ses amis qui viennent de sortir… ou plutôt d’entrer en chantant “*Happy Birthday to You…*”
Amanda la serre dans ses bras, et Lourika, le temps d’un simple soupir, la reconnaît pour cette autre, connue et redoutée puis aimée, en d’autres temps, dans une autre vie où sœurs de misère et de bonheur, elles furent ennemies puis amies. Une histoire d’amour qui se prolonge dans ce baiser, cette accolade qu’elle reçoit d’Amanda, ce soir, à Ouergane, quelque part sur cette ancienne Atlantide d’où rejaillit, cadeau d’anniversaire, celle qu’elle fut, améliorant ainsi la route de celle qu’elle est devenue, et en consolidant les bases et les fondations d’une manière si claire que la suite semble, à Lourika, devoir être un véritable plaisir d’être.
L’espace et le temps n’ont d’échéances que virtuelles puisque la réalité, de part et d’autre des voiles multiples qui nous en séparent, nous appartient par l’action, le choix, la décision…
C’est ce qui, ce soir, frappe Lourika, encore plus qu’avant. Des vibrations dans l’air, le regard d’El qui assiste, exceptionnellement, à ce repas d’anniversaire, la qualité de cette soirée toute particulière, ouvrant le cœur et les yeux à ces couleurs qui maintenant semblent parer, non seulement chacun, mais encore tout ce qui fait l’environnement. Même les feuilles et les fleurs paraissent animées de ces brillances subtiles qu’elles reflètent comme des miroirs opaques. C’est fascinant.

Lourika est plutôt silencieuse, son apesanteur a gagné chacun, El est attentif, souriant, méditatif pourtant, comme si une brèche venait de se tailler la part belle dans une sorte de tremblement de l'une, Lourika, atteignant forcément les autres. De ces déstabilisations annonçant les grandes sérénités, les grands bouleversements intérieurs correspondent à des plages à venir, lisses, soyeuses après l'orage et le tonnerre. Ces beautés faisant irruption, venues de loin, déversées au sol commun afin d'en régler différemment les pas suivants, ces empreintes que ne décident que d'autres empreintes sur d'autres plans, tous invisibles et dont la présence n'est que marques données en repères intérieurs plus que parfaits. Symboles et sons, couleurs et formes en font cet irrationnel à comprendre dans une réalité existentielle que rien ne peut plus, ensuite, désarçonner.
Pourtant, malgré cette ambiance hors du temps, le dîner s'avère joyeux. Kirk plaisante avec Amar et Doudou le regarde sévèrement, lorsqu'il ose une allusion à ce fameux week-end, l'année dernière… non… il y a des années ? À Marrakech, la maison d'Yvan, le couturier, « la nuit à option… » ce sont ses propres mots, Doudou le fusille du regard puis, croisant celui d'El, finit par éclater de rire, se moquant d'elle-même. L'atmosphère est détendue. Lourika irradie, plus que d'habitude. Armand rayonne d'amour et de vie pour Amanda. Cette dernière est si belle, vêtue de blanc, ce soir on dirait la sœur de Lourika, se dit-il… comme se le disent les autres.

Doudou l'exprime, extériorisant ainsi une harmonie réelle où les pensées se marient, se connaissent et se dégustent lorsque chacun en vérifie l'authenticité, l'union en quelque sorte.
Thé à la menthe, sur la terrasse devant la salle à manger débarrassée en un clin d'œil par Zoubida aidée d'Amanda.
La lune se fait nouvelle et l'ombre ainsi est plus dense qu'à l'accoutumée. L'écran noir du regard de Lourika, lorsqu'elle ferme les yeux, lui restitue la piste d'envol aux mille cristaux avec fidélité. Elle s'en amuse, joue avec ce cadeau, en secret, remerciant Dieu ou l'architecte de l'univers, les anges et tous ceux et celles qui œuvrent et assistent en ces mémoires, indéfiniment, le monde et nous tous.
Les joyaux redécouverts ce soir par Lourika sont amis de longue date. Réunie avec eux en ce jour anniversaire, cinquante-six ans, elle en accueille les présages passés comme ceux à venir, d'une âme tranquille que l'extase, ainsi touchée de sa perception vive fait de Lourika, en même temps, la vision et celle qui voit, réunissant en elle-même les projets et les lignes de ces jours qu'annonce une année nouvelle de manière assez fastueuse pour s'en délecter si fort que la perception, instantanée, est forcément perçue par ses amis qui l'entourent.
Lourika, femme d'opaline, femme-femme de lumière et de clarté si fortes que personne ce soir autour d'elle ne peut manquer ce rendez-vous intérieur, même inconsciemment. Seul El, encore comme toujours, sait. Les autres constatent, sûrement, devinent, peut-être…

Mais pour tous, sa beauté irradiante est montée d'un cran et même de plusieurs, plus, encore plus lumineuse et joyeuse…
Date mémorable pour Lourika et pour tous ceux et celles qui, ce soir, l'entourent.
Ouergane, elle, dans le voile de la lune noire qui la visitait, palpitait en secret des mémoires où les lieux naissaient en d'autres sous les poussées fortes de volontés humaines perdues à jamais dans les gouffres néants… ayant, il y a des millions d'années, forcé la nature à s'en défaire en se brisant, en se noyant elle-même.
Ouergane, secrète et sombre, efface, dans sa lune nouvelle, un passé retentissant sur les monts de l'Atlas, pour retomber dans un jardin ébloui en une piste d'envol cristal colorée aux nuances divines de ces âmes responsables qui encore ont décidé un nouveau parcours parmi ces hommes, ces femmes, leurs frères et sœurs, revenus de l'oubli pour fertiliser à nouveau cette mémoire collective où chacun, chacune, a sa place et son utilité.
Ouergane, secrète et sombre, prépare, ce soir, son aube rougeoyante comme une promesse encore que le ciel tiendra mais que les hommes auront le choix de repousser.
Les saisons intérieures tonnent et s'épanouissent, traçant des brisures qui explosent pour mieux réunir, elles vont et s'en viennent, ces saisons, dans les courants secrets de ces marées qui abondent ou retirent de leurs eaux terribles ces fragments provoqués par des chutes que chacun traîne bien après les

retombées qu'elles provoquent dans l'instant. C'est exactement comme si, incarné jusqu'à l'os, un ongle meurtrissait une chair sensible. La différence ? L'os ici est un espace inconscient et la chair la torture. Le tout, invisible aux regards, est toujours cheminé jusqu'à ces apothéoses où, comme ce soir, Lourika entrevoit de ces blessures obligées, les ondes lumineuses qu'en tracent les lignes d'un destin qui accommode sur l'évolution les paliers divers de ses ascensions géantes… pour ensuite offrir à l'être, l'envol lumineux qu'il a mérité. C'est pourquoi, ce soir, Lourika rend grâce – avant d'aller se coucher, après avoir contemplé Noria dans sa chambre – pour la vision de cette piste aux mille joyaux dont les couleurs, qu'elle est devenue, l'ont accueillie. Lourika rend grâce et dans la nuit claire aux ombres dissoutes, dans cette lune dite noire dont la discrétion est toute initiatique, elle, Lourika se plonge au sommeil pour accéder, plus loin, plus haut, à ces faces cachées de chacun qui attendent le moment et l'heure de révéler à l'intériorité les trésors inépuisables de cette richesse dont seul le vertige est le creuset raisonnable.

Lourika rend grâce et remercie.

Avant de dormir, en paix, dans Ouergane qui veille sur elle et le monde.

Comme une bille qui tourne sur elle-même, la sphère est translucide. En son centre, un point bleu comme un œil béant invite le monde à l'inclusivité de la vision.
La vision, elle, est si vaste que seule l'infinité peut en offrir les paramètres d'un « atemporel » conscient se ressourçant aux couleurs débordantes de ces rivières, de ces cascades que la spiritualité renouvelle en des voies diverses dont le centre commun est une base collective que chaque regard peut saisir sur le chemin de la recherche.
Comme une bille de cristal clair
D'aigue-marine pastel aux éclatants
Scintillements,
Comme une bille qui roule sur la voûte étoilée d'un ciel sans nuit, l'écrin d'un joyau, invisible encore, tournoie et s'arrête pour reprendre sa trajectoire concentrique dont les étoiles comme des bornes lumineuses, déterminent l'enclave vaste.
Comme une bille disparaissant dans l'absence de lune, la sphère s'est ouverte, délivrant aux yeux sceptiques la fragilité d'un cristal superbe taillé comme un diamant dont la pointe s'évase assez largement pour offrir une assise aux facettes qui l'habillent jusqu'à cette surface ronde et plate qui les reflète toutes et, plus encore, ce ciel sans fond,

miroir profond d'une nuit sans songe dont la réalité s'est emparée.
La violence et la douceur
L'ombre et la lumière
Le bleu dans le bleu,
Tel est le joyau, visible maintenant qui, continuant sa course directe vers Amanda, fend la nuit dans un sillage bleu, si bleu, que la planète entière en est nimbée… ainsi qu'Amanda qui soudain reçoit sur son front entre les deux yeux, à la racine du nez, le joyau des joyaux, serti enfin dans son crâne, couronne royale, divine, que le saphir vient orner en douceur, cadeau précieux venant de la nuit des temps, pierre réceptacle d'énergies étrangement fortes qui, tout en la réveillant la plonge dans une sorte d'apathie où, posée sur son lit comme un paquet lourd, Amanda ne peut ni se lever, ni ouvrir les yeux, ni même se retourner.
Le saphir aux vibrations universelles fait sa voie en elle, ouvrant, de sa couleur profonde, un ciel différent, comme un pont de lumière bleue entre elle, Amanda, et des univers à découvrir, à comprendre, à intégrer afin de restituer au monde la profondeur du saphir comme un message du Père céleste en voie d'extériorisation.
Ce n'est qu'au petit matin, dans l'aube de Ouergane, que le ciel en son bleu de pierre a scellé, sur le front d'Amanda les mémoires de sa mémoire, dont l'oubli seul peut aller de l'avant.
Amanda, ce jour-là, n'a pas pu se lever. La terre tournait autour d'elle dès qu'elle mettait un pied à

terre, ce tournis, de fait, n’était que l’adaptation bien naturelle de sa constitution physique-énergétique à ce cristal tout neuf posé par ses frères des étoiles sur son front afin d’aider en elle ces codes sacrés que devaient révéler ensuite tous ses travaux.
Longtemps, Amanda s’est demandé si elle avait rêvé ou pas ? Longtemps elle n’en a rien su. Mais qu’importe. Seul compte le saphir qui dorénavant meuble de lumière incomparable tous ses mots ainsi que ses silences dont elle devra se servir comme des outils sacralisés par l’épreuve de ces vies passées à envisager énergétiquement l’inclusion du saphir en elle, au service de l’humanité.
Amanda n’a parlé de rien.
Quelques jours après El, en passant près d’elle, a déposé sa main sur son front, montrant par ce geste – mais en était-il besoin ? – que rêve ou pas rêve, là se trouvait maintenant un réservoir de lumière capable d’enrichir de bleu saphir vibratoire toutes les propositions venant d’elle. Et ainsi, Amanda s’est sue dépositaire de lumière sacrée en provenance du Père céleste, joyau qui lui était confié parce que Noria était là, aussi.
Mais Amanda en toute confiance n’a posé aucune question. En effet, que dire à propos du saphir ?
Que dire, sinon en vivre la lumière et la communiquer ?
C’est ce que, dans la salle blanche et or, ce soir-là, Amanda a fait, se consacrant à cette lumière et rendant ainsi sacré tout ce qu’elle pourrait dorénavant faire ou dire.

À ce moment-là, Amanda a rejoint les étoiles et dans cette relation nouvelle autorisée par le saphir, elle a contemplé un ange, nimbé de bleu qui, du ciel de sa soumission au Divin, lui a fait un signe d'aile à jamais gravé en sa mémoire, tandis que le saphir, en elle, émettait de longs rayonnements inondant la salle. Noyée en eux Amanda s'est contentée de sourire tant le bien-être, à ce moment-là, était indescriptible.

Amanda s'est ensuite éloignée, traversant le jardin bruissant et tiède encore, elle a croisé Lourika qui s'en venait, en silence elles se sont serré les deux mains dans un face-à-face avec cette lune absente qui les parait d'ombre légère, catalysant en elles cette lumière du regard dont Amanda maintenant nimbe de bleu saphir l'échange fort dont Lourika a reçu l'impact doux en se disant simplement que quelque chose s'était, depuis son arrivée, ajouté subtilement à Amanda.

Puis chacune a rejoint sa chambre pour une nuit paisible. Armand accompagné d'Amar dort ce soir chez Yvan car un rendez-vous l'occupe tôt demain matin à Marrakech.

La nuit a veillé sur Ouergane, en douceur, pleine de cette attentive sérénité dans laquelle se croisent les rêves des uns, trop pleins des réalités de ces autres qui, quelque part sur le chemin intérieur les devancent.

Ainsi s'est passée cette nuit de plus. Magique. Secrète. Au silence du cœur que chacun déploie quand Dieu s'y reconnaît, tout simplement.

L'aube est toujours messagère, comme la nuit, le jour, chaque instant, mais le monde, la vie, ne sont-ils pas messagers aussi ? d'autres lieux et pensées, d'autres forces et énergies infinies lovées quelque part dans le centre de nous-mêmes, de nos mémoires, de notre souvenir oublié de ces cordées parcourues en chacun, au cœur même de ces variantes aux facettes desquelles se réfère en permanence la logique ou la raison, les deux n'étant pas forcément compatibles, comme ne le sont pas non plus la quête intérieure et la vérité ? Trop tendance à se dire que toute réflexion méditative porte à la vérité, tout au plus à une réalité de plus à inclure à la compréhension déjà acquise… quand elle est juste ! Lourika regarde le plafond sur lequel joue la lumière rosée agitée dehors par les feuilles des bananiers à quelques mètres de sa fenêtre dont les volets ouverts à moitié, tamisent de clarté l'ensemble de la pièce immense qui lui sert de chambre.
S'étirant comme un chat sur ses cinquante-six ans tout neufs, Lourika ouvre sa journée à la vie, comme elle le fait sur chaque nuit qui s'en vient, tôt ou tard dans la durée plus ou moins longue de ces jours lumineux dont Ouergane a le secret.

Un parfum subtil a envahi la chambre, les murs tout blancs, sans aucun ornement, la fenêtre ouverte amène-t-elle ce parfum ? Ou sort-il de la pièce ? Comment savoir réellement ce qui se passe dans la chimie interne des fleurs du jardin dès l'aube ? Comment savoir de quel parfum l'âme habille le cœur pour la journée, dès l'aube ? Comment anticiper sur la synthèse qui se fera, des deux, au cours de cette journée, dépendant des rencontres, des dialogues et des silences ainsi que des présences, qu'elles soient physiques ou invisibles ?
Lourika s'étire dans ce parfum qu'elle respire profondément comme une vague d'air qu'embaument des plantes de lumière aux senteurs inconnues, venues d'ailleurs et si présentes que la délicatesse du moment, rendue précieuse, la fascine. C'est de joie qu'elle s'étire maintenant, d'enthousiasme et dans la beauté du lieu qui l'entoure, Lourika remercie le ciel et les bataillons invisibles de ses anges avec toute la ferveur dont elle se sait puissante.
Lourika, enfin, a une pensée pour Noria, le bébé angélique du « Dar », avant de se lever pour s'étirer encore avant, pendant et après sa douche matinale.
Le jardin entier la fête lorsqu'elle le traverse ensuite d'un pas mesuré au rythme sûr. Amie de cette nature particulière qu'offre le Sud marocain dans cette rigueur abrupte de ces monts que l'Atlas réunit, Lourika une fois de plus s'émerveille d'aimer autant ce qui transparaît de lumière dans la matinée. Et soudain les souvenirs colorés de ces cristaux millénaires lui reviennent au regard, cette piste d'envol,

une de plus, de lumière invitant à plus de lumière, sorte d'autoroute des anges en quête de communication, une façon encore de rejoindre sur leurs ailes les monts et merveilles qui nous habitent en secret.
Le Maroc est encore plus marocain que d'habitude, ses couleurs plus vibrantes, ses odeurs plus envoûtantes, son ciel plus captivant et la terre du sud que Lourika, à genoux, tâte devant sa porte-fenêtre d'une main câline, encore plus accueillante en ses rougeoiements subtils. Tout, autour de Lourika a, dirait-on, subi un « plus ». Elle-même se sent plus aimante, plus tendre, plus joyeuse encore, plus sereine, plus heureuse, la liste serait longue, se dit-elle, tandis qu'elle se relève dans ce coin de jardin entre bougainvilliers et palmiers, entourée de son drap de bain immaculé. Debout dans ce matin glorieux, attentive et comblée par cette nature que domine l'Atlas, ami de toujours, fidèle et majestueux, Lourika n'a pas vu venir El. Ce n'est qu'à l'étreinte de ses mains sur ses épaules nues qu'elle frémit en souriant, sans se retourner. El, en serrant ses bras, derrière elle, la fait pivoter et lui pose un baiser plein de précaution à la racine du nez, puis la regardant avec un large sourire dit lentement :

– Il en est des anniversaires comme de tout,
Certains sont plus porteurs que d'autres,
Tandis que d'autres encore cachent en eux
La clé d'une dimension inconnue que les
Mois qui suivent déroulent ensuite comme le
Tapis sacré où se poseront les pas novateurs

Que nous y ferons.
Cinquante-six ans…
Cinq et six font onze, c’est un
Maître nombre, et dans l’énergie qu’il
Apporte et transmet tu vas trouver encore
Ces parts inconnues de toi qui propulseront
Sur le monde et bien entendu ton entourage,
Une force telle qu’elle dépassera bientôt
Ces monts de l’Atlas, repoussant ainsi
L’horizon de tes recherches et de ton
Service, ce don de toi que tu n’as cessé
Depuis ton arrivée sur terre.

En parlant ainsi, El maintenant à côté de Lourika regarde avec elle cette même direction où l’Atlas, surgi des entrailles d’une Atlantide vaincue par l’homme qui s’y est perdu à ses propres jeux, est devenu par magie le portail d’un autre pays, continent intérieur maintenant accessible à Lourika qui en capte l’ouverture derrière les monts sublimes de l’Atlas qu’elle connaît si bien. El continue :

– Tu vois, ces monts, leurs découpes sur le ciel
Sont à notre image, des sommets à
Entrevoir, à voir, à saisir de plein cœur, à
Escalader de volonté en volonté du quotidien
Où s’appliquent les règles millénaires que
Les messagers de Dieu nous ont laissées.
Pour les uns ce sont les Évangiles, pour les
Autres les Sutras pour d’autres encore
Les tables de la Loi, bref, chacun a à sa

Disposition des bribes de cette Parole Divine
Qu'un être humain a déposé dans le fouillis
D'une époque pour aider cette humanité à
Avancer malgré tout.
Cinquante-six ans. Cet âge porte en ses
Vibrations numériques une force telle, que
Cette année pour toi va être déterminante
Avec et pour les autres. La société, le monde
Arabe, l'Europe, le monde.
Je sais que tu écris en ce moment.
Cette écriture-là aura cette force imparable que
La lumière véhicule au sein même de l'ombre,
La dissolvant comme par miracle parce
Qu'au bout du compte, la lumière c'est
L'Amour.
Il faut, Lourika, que tu saches tout cela.

Puis El a baisé la main de Lourika, lui a fait le salut arabe d'une main touchant son cœur puis ses lèvres, en ouverture vers elle pour terminer, et a disparu, comme il était arrivé, sans bruit, glissant dans le matin vers sa journée d'étude, de travail, de communion où silence et joie, ses compagnons tenaces ne quittent jamais El.

Puis Lourika s'est vêtue de parme et de blanc, chaussant ses mules dorées, elle a traversé le jardin vers la vie, c'est Noria qui la première l'a accueillie d'un rire frais, innocent, si beau tout à coup, si rare, que Lourika en a eu des larmes de joie aux yeux.

Amanda, penchée sur Noria, parle. Le ton est doux mais tonique comme elle. Les rires fusent de part et

d'autre. Hésitant à déranger ce moment d'harmonie, Lourika glisse doucement derrière ce spectacle charmant afin de gagner la cuisine vide puis la terrasse où sont rassemblés ses amis.
– Lourika, dites-moi que je rêve ! Je ne peux pas imaginer une seconde que vous avez cet âge que vous avez ! lance Kirk en la voyant apparaître.
– Mais non Kirk, vous êtes bien dans la réalité ! Finalement, qu'est-ce que l'âge ? Toutes ces années ne sont que des tranches vibratoires qu'un nombre donne à des cellules. À chacun d'en gérer l'apport qui, effectivement, peut dévier en négatif. Plus de rides = moins jeune… Eh oui !
– Alors là ! s'exclame Doudou, jamais entendu parler de l'âge de cette façon ! C'est intéressant. On dit déjà qu'on a l'âge de ses artères, cela voudrait-il dire que nous avons l'âge de notre énergie ?
– Exactement. C'est Armand qui s'exprime à son tour.
– Eh bien moi, je vous apporte l'énergie d'un âge nouveau ! s'écrie Amanda qui arrive avec Noria dans ses bras.
Et chacun de s'extasier en silence, laissant libre cours au gazouillis de Noria, vedette d'un moment.
La vie est si belle parfois que l'on a du mal à s'en rendre compte. C'est vrai ça ! Avec des allures toutes naturelles, elle nous propose tant de merveilles, qu'à défaut de choisir ou de discerner, on en gâche une majorité, en bloc ! se dit intérieurement Caroline décidément bien silencieuse durant ces vacances-ci.

Le pointillé que fait la vie lorsque plusieurs personnes, le temps des vacances, tissent les liens d'une vie commune avec les apartés que chacun confectionne sur ce matériau, parce que c'est lui, parce que c'est elle… est une étoffe extraordinairement étonnante. De ces fils aux sensibilités diverses, la harpe du temps fait résonner les notes dans l'espace intérieur où chacun reçoit la variété qui lui correspond tout en intégrant celle qui, sans lui ressembler, lui appartient aussi un peu puisque étant humaine, elle ne peut lui être tout à fait étrangère. De ces échanges invisibles aux accents terribles, des chants et des discordances clament le combat secret des luttes difficiles de soi à l'aube de soi au monde, parce que de soi à soi.
Dans les phrases de ces dialogues muets, l'explication de l'un rencontre les justifications de l'autre. Les uns et les autres se connaissent et se rejettent parfois le temps d'un regard lucide sur soi-même. Une entaille que le discernement foudroie en rayant la carapace inconsciente d'une compromission dont l'habitude a doré le blason intime de l'hypocrisie.
Dans les pointillés ainsi esquissés sur la vie de tous, les joies ont parfois des nostalgies qui ne leur appartiennent nullement, tandis que des dépassements enthousiasmants y puisent aux autres des zestes de joies, dynamisants sans raison…
De ce temps commun de vacances ensemble, les uns comme les autres plongent à l'un pour jaillir à l'autre, saut dans la sensibilité qui s'épanouit et se rétracte ainsi qu'un cœur battant le rythme fou des

urgences inconnues de l'autre, ce frère – cette sœur – étranger en ses mystères profonds.
C'est ainsi que l'on se vit l'un l'autre, en glissant insensiblement vers soi-même, trajet difficile aux itinéraires mobiles que certains ont du mal à suivre lorsque vibrant à l'un, l'on se retrouve à l'autre pour finalement parvenir à soi-même.
Trésors cachés, lumières éclatantes, profils légers et silhouettes fines sur toile personnelle que l'intériorité défend, becs et ongles sortis, pour en cerner – ou du moins tenter de le faire… – ces points sensibles qui chatouillent les entournures d'une vie rebelle à soi, recherchant vers l'extérieur des moyens termes que d'autres font miroiter de leurs constructions logiques séduisantes.
L'ambiance, l'atmosphère, le climat de ces humanités-là forment un plafond plus ou moins lourd, plus ou moins fort, moins tangible, plus impalpable qu'il n'y peut paraître à première vue.
Ce plafond ne fait pas le poids face au ciel de Ouergane capable de clarifier les ombres les plus fortes et c'est dans cette pureté ambiante que l'Atlas souverain, de loin – mais si proche – balaie de ses découpes abruptes les noirceurs passées qui, en chacun, se font ici une beauté dans l'air vivifiant d'un souffle familier que l'on a décidé de respirer ensemble.
Lourika se promène. Les années qui la suivent sont si légères. Les années qui la précèdent sont si claires que la transparence seule en peut témoigner déjà. L'année dans laquelle elle est entrée depuis hier est

si fortement ressentie par tout son être que des pieds à la tête, elle en détecte en ses cellules la force vive et la signifiance profonde comme un message délivré du ciel, formulé par El et en accord total avec une volonté en elle qui n'est plus que divine, du moins est-ce ainsi qu'elle la définit en elle, émanant d'elle, depuis longtemps déjà, peut-être même depuis toujours.

D'un rêve à l'autre, l'épopée d'une vie esquisse le brouillon d'une destinée dans laquelle, connaissant les justes choix, nous en oublions les conséquences afin d'agir en plein libre arbitre. Lourika en est sûre. À cinquante-six ans, elle sait que le choix n'est qu'une enclave que le « oui » ou le « non » va transformer soit en gouffre de néant gestateur d'épreuves et de souffrances multiples, soit en route de lumière dont la ligne droite efface rapidement l'arrachement que le lâcher-prise ensuite harmonisera.

Lourika sait que l'on ne s'exerce pas au lâcher-prise, il parvient jusqu'à nous, jaillissant du choix juste et jamais le contraire, elle qui connaît bien ces déchirements coupés nets à la tronçonneuse de ses décisions brusques dont ses choix furent les décapiteurs, elle sait, Lourika, la beauté d'une souffrance qui trouve en elle-même son propre baume parce qu'elle est capable d'aller instantanément du problème à la décision dont le choix juste est la lumière crue… comme on s'arrache un doigt, insensibilisant d'un même coup le corps entier qui alors peut s'autonomiser autrement jusqu'à faire pousser un autre doigt plus habile, tout simplement parce que le doigt

n’a pas été coupé mais anesthésié… c’est un peu complexe, en convient Lourika intérieurement, mais tellement vrai.

C’est pourquoi toute hésitation venant de l’un, l’une, lui est absolument insupportable. Elle qui n’en connaît les atermoiements succincts que passagers… et déjà ainsi… si difficiles à vivre et à gérer.

Plus le choix est rapide, sait Lourika, plus il est juste. À attendre, l’on s’accommode avec le problème, prenant et mêlant les autres mouvements alentour, pour se mettre dans des situations insensées qui peuvent durer des années. D’un geste Lourika nettoie ses pensées de cette problématique sur laquelle court son mental qu’elle arrête ainsi dans sa course inutile.

Continuant sa promenade matinale, elle regarde maintenant les couleurs qui l’entourent. Ses pas la portent en elles, légèrement, comme une tonalité jouxtée au paysage sauvage qu’elle aime. Son vêtement mauve et blanc, éblouissant dans ces tons ocre dont l’écrin est surpris, s’envole dans l’air tiède, auréolant sa silhouette d’un parfum venu d’ailleurs où les couleurs s’aimantent sans se reconnaître avec une familiarité, pourtant, qui prouverait le contraire.

Couleur parmi les couleurs marocaines d’un Sud aux secrets intenses, Lourika glisse sur la piste d’envol intérieure aux cristaux scintillants d’un âge à venir dont Noria est aussi l’éblouissance précieuse.

Lourika s’est assise à l’ombre d’un buisson vert poussiéreux, dans le creux d’une terre Atlantide oubliée, enfouie en ses débordements assassins comme

l’échec du cerveau de l’homme sur l’énergie qu’il n’a pas su gérer. Le mot s’impose à Lourika « Atlantide ». Elle en prononce à voix haute les quatre syllabes, les détachant dans le silence qui l’entoure afin d’en faire amplifier cet écho profond qui la peuple en son cœur et en son âme. Lourika savoure le nom, se le met en bouche comme elle l’a au cœur, d’une âme savante d’autres temps et lieux, elle déguste à regard ouvert et yeux éblouis ce qu’il reste d’elle en elle-même, après d’autres expériences, d’autres amours, d’autres entreprises réussies ou non, elle n’en a pas idée. Mais qu’importe. Lourika crie ce mot « Atlantide » à l’Atlas, le prenant à témoin ainsi que l’espace, l’air, le temps qui ont décidé son cinquante-sixième anniversaire, Lourika crie son cœur sur un passé temporel si vivant, soudain, que même sans souvenir, elle en sait la réalité comme indéniable.
C’est à ce moment-là que l’aigue-marine qu’elle porte aujourd’hui à la main droite éclate de feux qu’elle n’y avait encore jamais remarqués. Petit cristal consacré aux dieux et aux anges, clarté dure de limpidité pure, l’aigue-marine lui ouvre sa couleur rayonnante comme une eau où plonger immédiatement. Ce que fait, bien entendu, Lourika.
La brasse est belle, qui la fait remonter le temps vers les rives brillantes de ce continent perdu dont le crépuscule a sonné l’engloutissement au plus profond de l’inconscient collectif. De cette brasse, belle, à laquelle se détend l’âme, le cycle terminé rencontre le cycle à venir d’une vie dont Lourika vit cette incarnation

sur le sol même qui a connu ces autres pas d'elle qui l'ont menée ici, femme sage, femme couleur, femme parfum aux talents multiples glanés ça et là sur cœur ouvert, exprimés ici et ailleurs sur temporalité comptée.
Dans l'éclair de sa conscience ainsi illuminée, entre profondeurs aqueuses et ciel bleuté brillant, Lourika qui émerge des eaux claires de son aigue-marine, se retrouve sur un sable merveilleux lui semblant fait de poudre de cristaux divers aux colorations scintillantes si homogènes que seule la lumière qu'il diffuse offre maintenant à ses pieds le tapis poudreux d'une dimension inventée dans d'autres mondes, propre au cœur et à cette sensibilité émerveillée qui en capte les miroitements étrangement familiers.
Sable dans lequel l'imagination de Lourika s'en donne à cœur joie. Course ou pas comptés, mesurés par son habileté à se mouvoir quel que soit le sol, Lourika y enfonce ses pieds d'un mouvement têtu comme pour y trouver des fragments de cristaux encore assez gros pour être ramassés. Mais seule la lumière répond à son entêtement, à sa recherche. Le sable n'est que lumières mêlées à ces couleurs qui les ont enfantées, à moins que ce ne soit le contraire ?
Se retrouver ainsi lumineusement réelle et entourée après un simple plongeon dans l'aigue-marine conforte Lourika quant aux pouvoirs de ces lumières vivantes aux propriétés des cristaux, bien connues des sages de l'Atlantide et d'ailleurs. Spécificités vibrantes qui en font des amis très exceptionnels si on peut les comprendre et les aimer.

Ce qui est le cas de Lourika.
Comme quoi une promenade en solitaire peut s'avérer devenir le diamant le plus beau, joyau synthétique d'autres lumières dont les facettes ne sont que taille de l'homme, par l'homme, pour l'homme, afin de lui permettre de se trouver un peu mieux dans les « colorités » de ses frères cristaux et pierres que l'aigue-marine ce matin a symbolisé de sa spécificité atlantéenne. Pourquoi ? se demande Lourika. Question à laquelle ni elle, ni son aigue-marine, qu'elle consulte du regard, ne répondront.
Complices, Lourika et l'aigue-marine reprennent le chemin du « Dar », nuage blanc et mauve irradié du bleu clair de la pierre, traçant sur son passage le sillage de cette mémoire de l'Atlantide qui se meut dans l'inconscient collectif de la planète Terre jusqu'à l'inonder de cette lumière retrouvée par certains, la rendant ainsi accessible à d'autres, ces frères et sœurs d'hier, que le présent offre au plateau vaste d'une destinée à ne pas négliger.
Lourika forte de plusieurs millions d'années, réceptacle géant de ces cinquante-six petites années qu'elle vient de fêter, marche d'un pas allègre vers la suite d'une destinée dont elle porte en elle la connaissance de cette continuité que rien n'arrêtera si la conscience est en mesure d'en suivre le cours, la rendant ainsi immortelle sur le fil éternel de vie que l'âme tient d'une énergie disponible au cœur.
Lourika pleine de gratitude et de joie marche sur l'à venir d'un destin dont l'écriture doit marquer à jamais le sceau qui la relie à l'humanité.

Pacte vieux de plusieurs millénaires.
Pacte de conscience.
Amour en action, à jamais, dont l'éternité emplit l'immortalité afin de s'y poursuivre, promesse tenue à la Vie qui s'y retrouve en toute confiance.

Armand se promène en compagnie d'Amar dans la médina de Meknès où ils sont arrivés la veille au soir. C'est dans une heure, pour déjeuner qu'ils ont rendez-vous avec Hussein qui finalement, n'ayant pu se rendre à Ouergane, a prié El de les envoyer vers lui. Circonvolution troublante et quelque peu curieuse d'une rencontre qui, au départ était prévue entre El, Lourika et Hussein. Mais ce dernier est un nomade du monde que les voyages au Maghreb et au Moyen-Orient éloignent de ses amis.
Pourquoi Armand et Amar ?
El a simplement dit :
– Allez-y, vous ne le regretterez pas.
Ils sont donc partis tous deux, la chaleur est telle en ce mois d'août au Maroc qu'ils ont pris le petit avion d'Yvan, mis à disposition avec beaucoup de générosité. Le pilote est un Marocain très sympathique auquel ils ont donné quartier libre jusqu'au retour prévu demain matin.
Dans une ruelle étroite, Armand entrevoit par une porte massive de bois ornée d'une main de cuivre, un mur de mosaïques, vert et blanc, lumineux dans la pénombre tamisée d'une cour. Une femme, vêtue à l'européenne, s'y adosse, tête renversée, bras croisés sur la tête, paupières closes. Il la contemple

ainsi, immobile, Amar un peu plus loin marchande un collier d'ambre et d'argent qu'il veut acheter pour Doudou, sa compagne. Le ton est vif mais demeure chaleureux. Affaire faite, il rejoint Armand, regarde la porte, ne voit aucun numéro et dit :
– J'ai l'impression que nous sommes arrivés.
Sur ce, il passe le buste par l'ouverture et demande à la ronde s'il est bien chez Hadj Hussein ? Sans ouvrir les yeux la jeune femme, immobile, répond qu'en effet c'est ici.
– Nous avons rendez-vous pour déjeuner.
– Alors entrez, répond-elle sans les regarder. Allez donc vous asseoir dans le salon là, à votre gauche.
Ce qu'ils font, tout est silencieux, à part la jeune femme, il n'y a pas âme qui vive.
Le salon à la marocaine est une pièce chaleureuse, conviviale et la fraîcheur de sa pénombre est délicieuse. Ils s'y laissent aller sur des coussins moelleux et fermes, qui leur offrent un repos-détente instantané.
Sans un mot ils se recueillent, cette pièce se prête à la paix retrouvée, en soi, dans un décor écru, vert et or, très reposant.
La jeune femme les rejoint quelques instants plus tard, elle a troqué sa tenue européenne pour une longue robe caftan à tous petits boutons de tissus dorés, ornée d'une tresse d'or qui en borde le bas ainsi que l'encolure chaste. Ses cheveux longs tout à l'heure sont retenus en chignon épais, tressé. Elle s'installe avec eux pour dire :

– Nous allons prendre un thé à la menthe, Hussein ne va pas tarder. Elle s’est exprimée en arabe en regardant Amar. Puis s’adressant à Armand :
– Armand, parlez-vous arabe ? demande-t-elle en français.
Ce à quoi Armand réplique, en arabe :
– Oui, mais je préfère m’exprimer en français, j’y suis plus à l’aise.
Elle sourit, tape dans ses mains, signal sur lequel une femme entre portant un plateau très chargé, un jeune homme qui la suit en courant le lui enlève des mains juste avant la porte pour venir le déposer à terre auprès de la jeune femme qui le remercie d’un sourire sans croiser ses yeux qu’il maintient baissés devant elle. La femme vient ensuite pour passer les verres de thé que sert la jeune femme au chignon tressé.
Les questions d’Amar et Armand croisent leurs non-dits dans la pièce et sur écran de politesse au vernis mondain compact, les uns se demandent tandis que l’autre – la femme – elle, sait.
Le thé à la menthe est excellent. Sucré à point, pas trop, exactement comme l’aime Armand qui se demande comment cette femme peut bien connaître son nom.
Il y a toujours dans un pays arabe un secret qui plane sur toutes les diplomaties connues, il y a toujours ce petit côté magique fait de nervosité, de connaissance et de discrétion qui, à force, frise l’indiscrétion. Tout le monde sait, chacun différemment, ce qui, en aucun cas n’a été révélé ou ne peut l’être. Il faut le

savoir, se dit Armand, c'est comme ça !! Et il le sait. Dans toute demeure arabe, la plus modeste soit-elle, la plus riche soit-elle, ce mystère plane avec la puissance inédite que la compréhension occidentale ne peut même imaginer. Dans les pays arabes la dévotion est proche du fanatisme, est-ce atavique ? se demande Amar, en regardant la jeune femme puis Armand, c'est pourquoi ici, l'amour côtoie la haine, avant d'être sûr ou prêt à aimer quelqu'un, on est sûr d'être prêt à le haïr si l'attente est déçue. La passion ici est plus forte parce que Dieu et le destin, le mektoub, y sont mêlés de très près. En être digne n'est pas une mince affaire. S'en dégager est impossible. Seule la mort est assez forte pour cela.
C'est tout cela qu'avec une certaine appréhension, Amar, qui croise le regard de la jeune femme, croit y lire en substance lorsqu'elle pose à nouveau les yeux sur Armand.
C'est à ce moment-là que le bruit de pas sur les carreaux précède de peu l'entrée de Hussein.
L'homme qui entre est très grand, de carrure puissante et si élégant dans sa djellaba blanche, qu'il illumine la pénombre du salon de son sourire éclatant.
– Je savais, je savais que vous seriez là avant moi. Je vois que vous avez fait connaissance ?
La jeune femme se lève aussitôt, salue et discrète s'esquive avant qu'Armand ou Amar n'aient pu la remercier. Hussein, car c'est lui, sourit en constatant leur mine déçue.
– Vous la reverrez, leur dit-il, Sandra est la reine de ces lieux, nous sommes chez elle.

Disant cela, Hussein enlève sa djellaba pour découvrir une tenue composée d'un jean blanc et un T-shirt de même couleur. Déjà pieds nus, il s'installe ensuite et se sert un thé en grignotant quelques pignons qu'il prend à pleine paume dans une coupelle sur le plateau.
– Comment se porte mon ami El, dit-il, remarquez que cette question est idiote et pardonnez-moi ! la politesse à ce point peut se révéler comme un défaut.
Puis Hussein après quelques gorgées de thé, pose son verre, se détend, ferme les yeux quelques instants et lance enfin dans le silence que n'ont pas rompu ses hôtes :
– Je suis maintenant tout à vous.
Amar regarde Armand qui regarde Amar avant de se retourner ensemble, d'un même regard, vers Hussein.
– Je sais, dit ce dernier, c'est moi qui vous ai demandé de venir. Je ne vais pas vous expliquer longuement, analytiquement, je vais vous donner des indications, puis vous ferez avec, à moins que cela ne soulève des questions de votre part.
La femme qui a servi le thé revient, après quelques mots à Hussein, elle disparaît chargée d'un pli qu'il lui remet.
– C'est un peu curieux je le conçois.
Hussein s'exprime dans un français châtié, et ne serait-ce le roulement des « r » sur certains mots, il pourrait passer pour un Français.
Il continue :
– C'est à la fois simple et complexe.

Armand vous avez un bébé adorable, Noria, qui a une lourde tâche à assumer au sein de l'humanité. Mais le propos n'est pas là. Il lui faut des parents dégagés de toutes problématiques énergétiques liées aux vies précédentes. Hussein regarde alors droit dans les yeux Armand en terminant :
– Vous avez un compte karmique à régler avec Sandra que vous venez de rencontrer. Si je ne choisis pas de vous mettre en contact dès à présent, ce que je fais, alors vous vous rencontrerez forcément, mais ne sachant pas cette dette karmique, vous pourriez l'un et l'autre partir dans l'illusion d'une histoire d'amour. Ce qui serait regrettable pour Noria.
En écoutant Hussein, Amar n'est pas étonné. Armand l'est, lui.
Pourtant Hussein ne s'intéresse pas vraiment aux réactions des deux amis, muets pour l'instant.
Il poursuit :
– Le Maroc a vu sa civilisation naître sur la terre atlantéenne engloutie. À l'endroit où elle le fut se retrouvent ici aujourd'hui, en cette fin de siècle et pour préparer le 21e siècle, des Atlantes qui ayant oublié leurs acquis énergétiques puissants vont les voir naître à nouveau. Certains y sont nés, même s'ils ne sont pas marocains, comme votre petite Noria, d'autres y reviennent, en phase avec certaines ondes qu'émettent des Sages depuis d'autres plans.
C'est le cas d'Amanda, de Lourika, Noria, vous Armand, Amar aussi, ainsi que Caroline et bien sûr Sandra. Cette dernière et vous Armand êtes sur une histoire d'amour-passion qui, s'étant mal terminée,

doit être réglée afin que vous soyez clair pour Noria et présentiez une totale innocuité pour elle et Amanda.
Un silence suit ce court monologue pour le moins surprenant. Puis Armand tente :
– Mais qu'est-ce que vous proposez ? Qu'est-ce que nous devons faire avec tout ça ?! C'est fou cette histoire.
– Il serait souhaitable, dans l'intérêt de l'harmonie de votre couple et pour Noria, que vous passiez ici, à Meknès, le temps nécessaire au règlement de cette histoire karmique, cette dette en quelque sorte.
Armand, toujours si mesuré et sûr de lui dans ses silences comme dans ses mots qu'il gère avec parcimonie, s'exclame avec fougue :
– Mais vous plaisantez ! Hussein ! J'ai une femme et un enfant, vous me demandez de rester ici durant mes vacances avec elles deux pour… pour une durée ?
– Indéterminée, murmure nettement Hussein avant de poursuivre…
Je suis désolé Armand c'est vraiment important. Ne répondez pas non tout de suite. Pensez-y. Je vous propose de dîner avec nous, Sandra et moi-même, puis vous retournerez à l'hôtel avec Amar pour passer la nuit et vous déciderez demain matin.
Amar n'a pas dit un seul mot, il se demande ce qu'il fait là. Hussein répond à cette interrogation muette.
– Vous étiez celle qui a bouleversé les données dans le couple Armand-Sandra. Il faut que vous sachiez qu'Armand était la femme, Sandra l'homme, et vous

celle par qui le drame est arrivé. Je ne veux pas, je ne peux pas vous en dire plus. Vous devriez retrouver le fil de cette histoire par vous-même tous les trois, afin d'en éradiquer en les intégrant, les problématiques qui ont laissé en vous des traces. L'amour est l'antidote de la haine, mais n'est-il pas celui de tout problème puisqu'étant essentiellement lumière, il est le seul phare clarificateur universel de ces conflits et autres guerres internes et sociales dont l'interrupteur se trouve en chaque cœur ?

Un silence envahit alors le salon marocain, brisé d'une certaine manière par l'arrivée de Sandra faisant une entrée aussi remarquée que sa sortie s'était voulue discrète. Ombre glissante au long caftan tout à l'heure, elle revient, tonitruante, en mini-jupe, toujours pieds nus, elle arbore un T-shirt très moulant, sans manche dont Armand remarque, malgré lui que cela pourrait bien être un body. Curieuse réflexion, se dit-il aussitôt, compte tenu de ce qui vient de se passer dans cette pièce. Lui qui croyait avoir tout vu, entendu, être à même d'assumer n'importe quelle situation, se demande en ce moment, comment il doit aborder Sandra, le déjeuner, sans oublier s'il reste, de prévenir Amanda. C'est beaucoup… n'est-ce pas ? C'est en plus, ce qu'il croit lire dans les yeux de Sandra qui le regarde assez intensément pour avoir attiré à elle son regard perdu au plafond. Amar ayant appris tout de go et d'un coup qu'il avait été une femme mais aussi une salope ! tente de raccorder des morceaux au puzzle commencé… il comprend certaines choses… mieux,

notamment son goût pour les hommes… passé depuis qu'il vit avec Doudou, mais qui fut un moment incompréhensible en son for intérieur.
Le silence règne.
Seule Sandra, à l'aise, va et vient, transportant coussins et plateaux, active mais calme, consciente d'être une pièce importante de cette partie d'échecs qui s'annonce. Y aura-t-il un « mat » ? se demande-t-elle, convaincue en même temps, parce qu'elle sait le problème, qu'ils seront tous vainqueurs et vaincus à la fois, puisqu'en amour les jeux s'épuisent d'eux-mêmes quand on y a trop joué.
Il faudrait des jours, voire des semaines, des vies peut-être ? pour accorder à la vie toute l'attention dont chacun lui est redevable. Mais non, c'est par négligence, inconscience ? Et il y a tant d'autres raisons et causes… que nous voyageons, parallèles à nous-mêmes, dans ces mouvements que les autres nous imposent parce que nous avons tant de facilité à nous y laisser emporter.

Le déjeuner des trois convives durant lequel leur hôtesse Sandra donne un large éventail de ses humeurs joueuses, mutines, libres, sans équivoque et presque rassurantes de simplicité claire, vite démentie par des instants ambigus où le regard glisse de l'un à l'autre avec ce zeste d'ironie dont l'humour se teinte lorsqu'il devient féroce. De ces denrées psychiques que Sandra lance, qu'elle jette parfois avec brusquerie pour les retenir ou les reprendre ensuite sur moue de sa bouche pleine aux lèvres lisses prêtes

à rire à tout instant, fignolant la seconde qui passe afin, dirait-on, de la graver à jamais sur cette chair humaine masculine, de préférence, dont elle est ici comblée.

Hussein, sage, érudit, philosophe… est un élément anachronique posé, pieds sous la table, dans ce spectacle tressautant d'une femme allant de l'avant sur le fil fragile du passé dont le mot sanscrit « karma » évoque à la fois l'inévitabilité de la loi qu'il désigne, ainsi que la justesse avec laquelle chacun est capable, le reconnaissant, de l'interpréter.

Armand n'a pas faim et la salade marocaine de tomates, oignons, persil et kamoun, ce cumin délicieux, est assez légère pour qu'il en prenne deux fois, s'arrêtant là jusqu'aux pâtisseries dont il se régale machinalement d'une pâte d'amande vert pâle à la pistache, porteuse d'espoir. Cela le fait sourire, ce qui n'échappe pas à Sandra qui s'adressant à Hussein, dit :

– Mon ami, mon Hussein a-do-ré… maintenant que tu nous as, à eux comme à moi hier, mis de la soupe dans la tête, assez indigeste je dois le reconnaître, maintenant qu'Armand me plaît, tu avais raison… et qu'Amar – pour lequel je dois avoir du désir et contre lequel j'ai une dent… venant de loin – maintenant que tu nous as réunis avec ce scoop infernal d'un karma à régler, ma question est simple : que fait-on ? Tu vois Hussein, je sais régler une facture, pas de problème, mais régler un karma, ça je ne sais pas. Peut-être pourrais-tu nous en dire plus ? Maintenant, parce que côté appétit, c'est plutôt coupé ?! Non ?

Sandra a parlé avec beaucoup de netteté, détachant certaines syllabes, en rythmant d'autres comme une comédienne jouant un vaudeville…
Hussein est grave. C'est vrai que derrière le ton badin de Sandra, Armand et Amar décèlent une forme d'impuissance dont la déprime est cousine germaine. Sandra est ce que l'on a coutume d'appeler une femme forte. Ce sont les pires, se dit Armand partagé entre l'impulsion de fuite et la raisonnable détermination à régler cette situation, parce que si Hussein en a parlé ainsi, c'est que cela pourrait par la suite handicaper énergétiquement Noria, et cela, Armand veut absolument l'éviter. Le téléphone sonne. Une fatma apporte à Sandra le combiné sans fil, cette dernière le tend à Armand :
– C'est pour vous, c'est peut-être le ciel qui vous entend, qui sait ?! plaisante-t-elle.
C'est El.
– Bonjour Armand, je sais que ce n'est pas facile, tu as intérêt à régler cela, je fais toute confiance à Hussein. Je voulais simplement te libérer l'esprit. Je m'occupe d'Amanda, tout va bien. Ta femme est un être exceptionnel. Fais au mieux et reviens-nous ensuite. Comment va Amar ?
– Bof… baragouine Armand.
– Il est bon qu'il reste près de toi. Règle ce qu'il y a à régler. Prends le temps qui sera nécessaire. Tu as la vie devant toi, et Noria a besoin d'une route libérée… Tout ira bien, je le sais.
Armand est rassuré par ces paroles qu'El ne prononce pas à la légère, comme toujours. Il ne trouve rien à

dire d’autre que :
– Merci, avant de raccrocher.
Sandra s’est levée, dépliant ses jambes bronzées et agiles, pour aller chercher une cigarette.
– Peut-être vaudrait-il mieux ne pas fumer, lui dit Hussein sans la suivre du regard.
Furieuse, elle jette la cigarette qu’elle vient de sortir du paquet, à terre, met son pied droit dessus amorçant ainsi les pas qui la ramènent vers eux.
– Et moi qui me croyais chez moi ! dit-elle en riant cette fois, passant d’un état de fureur contenue à un franc éclat de rire sans rancune.
– Tu as et tu occupes, tu jouis de biens qui ne sont pas à toi mais te sont confiés, le temps d’une vie. Quelle grave erreur de croire à la propriété, comme la définissent les sociétés occidentales… et autres… quelle erreur…
– Ben voyons, Hussein, lui répond Sandra, prête à une longue tirade qu’elle arrête court devant les mines piteuses d’Armand et d’Amar… non, mais continue-t-elle, est-ce que tu vois ce que je vois ? Tu te rends compte de l’état de grise mine de nos invités ? Je vais finir par me sentir vexée !…
Armand et Amar sourient… dur, dur… quand même, en baissant les yeux, c’est mieux que rien.
– Alors qu’est-ce qu’on fait, bon sang ?! Sandra, les mains sur les hanches, s’est adressée à la ronde, en quête d’une aide sinon d’une réponse.
Un silence suit cet éclat, se prolonge…
– Il semblerait qu’il nous faille rester quelques temps sous un même toit, partager le quotidien et faire, au

fur et à mesure, avec. Observateurs, acteurs, travailleurs, orfèvres de nos propres dégagements à opérer sur nous-mêmes et en même temps tenir compte de ce qui se passe, être attentif à l'autre et comprendre le fil qui nous retient encore à lui, à elle, afin de ne pas s'y laisser prendre jusqu'à nouer d'autres débuts apparents qui ne seraient que des suites à régler…

Armand s'est exprimé lentement avec beaucoup de clarté, tous suspendus à ses paroles. Sandra s'est assise. Amar s'est levé dès qu'il a terminé comme si tout cela était trop difficile à contenir sans bouger. Hussein a laissé tomber :

– C'est exactement ça… ! puis regardant Sandra, c'est assez clair ?

– Et comment, a-t-elle lancé. Pourquoi retourner à l'hôtel ? Restez ici, je vais envoyer chercher vos affaires et payer la note, vous me rembourserez.

Un nuage de lumière est passé dans la pièce, révélant les uns aux autres ces quatre amis-amis, amours-amours, haines et passions, ennemis jurés qu'ils ont pu être il y a si longtemps et que le destin regroupe au présent afin d'éradiquer ces haines qui motivent encore certains débuts amoureux, sans vergogne… parce que… comment savoir… ? n'est-ce pas… ne serait-ce Hussein, El et les autres, Noria… « Quelle chance nous avons »… cette petite phrase, enfermée dans le nuage s'en est irradiée pour aller baigner le cœur des trois amis constructeurs de paix dont le travail pouvait enfin commencer.

Armand prend une limonade assez écœurante bien que très fraîche, il aime cette sensation trop sucrée dans la bouche, cela lui procure une soif inextinguible qu'il prend plaisir à alimenter encore… encore…
Seul dans ce jardin d'hôtel dominant Meknès visible sur l'autre versant, avec cette route qui monte en lacets, Meknès ramassée sur elle-même vue d'ici, dorée dans la lumière chaude d'une amorce de couchant, à portée de regard, comme un paysage délicat et sonore avec ces bruits que l'on devine d'une voiture qui monte ou d'une femme qui crie, tenant un enfant par la main, avant de disparaître dans cette rue, immédiatement cachée par des maisons aux portes de bois closes.
Armand rêve sur ces huit jours qui viennent de passer. Affalé sur une balancelle à trois places qu'il a investie à lui seul, Armand se laisse aller au mouvement silencieux qu'il règle d'une jambe abandonnée. Les paupières mi-closes derrière ses lunettes de soleil, il promène son regard du paysage superbe de Meknès la verte à ces jeunes femmes en bikini qui se prélassent au bord de la piscine de l'hôtel, toute proche de lui.

C’est l’heure idéale pour un bain et ne serait-ce sa flemme, il se baignerait bien, lui aussi, mais la seule idée de se lever pour faire l’effort d’aller se changer et de revenir en maillot lui est insupportable.
Les jeunes femmes sont très rieuses, sans doute parlent-elles de ces mille et un petits secrets féminins qui, en Orient, prennent une saveur différente, un goût d’interdit que l’oreille masculine déguste sans en avoir l’air avec cette pudeur de mise que le père arabe installe avec sa fille, après en avoir paré puis arraché une à une les hontes et retenues que son épouse tenait elle-même de son propre père… longue tradition où la femme est, comme partout, d’abord une mère, puis une fille, une sœur… et… ainsi de suite. Longue tradition de non-dits et de pas-dits assez explicites en ses voiles et en ses manques, en ses retenues et en ses débordements avec ces autres, les putes, dont on se sert seulement, ponctuellement.
Les jeunes femmes sont vraiment entre elles, elles papotent et rient, sérieuses par instants, à moins que silencieuses elles n’évaluent simplement, le temps d’un non-dit, la chance d’être en bikini dans un pays où l’évolution a été si rapide qu’elles n’en ont pas connu, comme leur mère, les étranges soifs venues d’Occident d’où le modèle de la femme leur parvenait en Technicolor sur fond de luxe sonore dans lequel, attirées comme des papillons, elles tentaient d’en comprendre les règles, ne réussissant souvent qu’à se brûler les ailes de l’identité à la flamme écla-

tante d'une liberté incompatible, pour l'homme oriental, avec la femme.
La femme marocaine est très évoluée, Armand l'a constaté. Si féminine aussi. Si belle. Sandra est à moitié arabe, par sa mère et son père est italien, de ces familles venues il y a si longtemps que les enfants sont plus arabes que les Arabes eux-mêmes ! Sandra fait partie de ces sangs-mêlés fougueux et vainqueurs dès que, placés en milieu conflictuel, ils ont à y faire leur propre chemin. Trouver ce chemin et en déterminer la trace dans ses directions, le suivre, mais surtout être forcé d'avancer pour qu'il se dessine de lui-même, dans l'évidence. Pas facile, pas de repères, que des handicaps et cette force peu commune que donnent au cœur et à l'âme les obstacles à vaincre et à reconnaître comme tels avant et après les avoir dépassés.
Armand a beaucoup appris de Sandra durant ces huit jours. Elle aussi a beaucoup appris, comme deux chats, ils cherchent la même souris, ce karma commun qui aurait pu les faire courir l'un après l'autre et auquel ils donnent l'attention voulue afin de ne pas sombrer ensemble, ni consciemment, à une trajectoire illusoire qui leur aurait semblé indispensable de suivre. L'expérience vaut la peine d'être vécue. Ils s'en rendent compte. Surprises cascadantes comme des cadeaux empoisonnés, dangereux, auxquels il est si tentant de croquer, de goûter. Miroir de la vie, liens oubliés, souvenirs retrouvés, amour sacrifié, pleurs acides, douleurs partagées, pardon facile et

rancœur tenace. Tout cela depuis huit jours est leur lot quotidien.

Hussein va, vient, reste, part et revient, il est disponible, présent, invisible parfois mais toujours quand il le faut, il est là, en somme.

Amar sans en croire ses oreilles d'abord, admet maintenant le fait que Sandra soulève en lui des sentiments et réactions ayant une résonance particulière et que c'est vrai, il a en d'autres temps, sans doute, connu avec elle des plaisirs interdits qu'il suppose dominants de sa part à elle, dominés de son côté. Il l'admet parce qu'il en vit les curieuses sensations, inexplicables autrement.

Entre Ouergane et Meknès, tous les coups de téléphone sont réceptionnés par Hussein, mais Armand n'a pas eu Amanda. C'est mieux comme ça, a dit Hussein. Sandra, célibataire, observe d'un œil goguenard toutes ces complications ambiantes, cependant curieuse de Noria d'abord et d'Amanda ensuite. Mais elle ne manifeste rien quant à cette curiosité sans intérêt pour personne. Hussein soutient, devine, suggère, disparaît et revient au rythme rapide ou lent, c'est selon, des échanges et des pas faits.

Armand est passé par l'envie d'étrangler Sandra, de l'insulter, de l'ignorer ou aussi, et c'est nouveau, de la violer. Il en est à un stade d'épuisement certain où il aimerait bien faire l'amour… même avec elle. Amar, lui, est déjà passé dans le lit de Sandra, en tout bien, tout honneur, une nuit elle l'a appelé après un réveil brusque succédant à un horrible cauchemar. Il est donc venu dormir à côté d'elle, sans plus, à la

grande surprise de Sandra qui ne s'attendait pas à ce que ce soit si simple et si clair de toute ambiguïté. Amar était à moitié endormi il s'est rendormi tout de suite pour trouver Sandra à ses côtés le lendemain. Armand ne s'en est même pas aperçu et quand Amar le lui a dit, il a haussé les épaules comme si Sandra n'était que quantité négligeable. Ce qu'elle n'est pas car elle ne cesse de se rappeler à eux, sans le vouloir, simplement parce qu'elle est là et que sa présence ne peut en aucun cas passer inaperçue.

Armand repense à tous ces petits riens du quotidien dont le présent est truffé. Amanda lui manque, Noria, n'en parlons pas. Mais Armand se veut de bonne composition. Il a sur cette affaire une volonté de bien en accord intérieur avec cette conscience que représentent El et Hussein, qu'il sait juste et qu'il admet du mieux qu'il le peut actuellement. Huit jours déjà et une série de sentiments contradictoires et conflictuels l'opposant ou le rapprochant de Sandra, cette femme couperet qui tombe dans sa vie comme un crépuscule que des dieux auraient programmé pour tester leur créature de chair et de sang afin d'en éprouver la solidité. Armand bien entendu est cette créature, pour lui cela ne fait aucun doute, Sandra étant le test millénaire résurgent qui ferme ou accélère ces battements d'un cœur apprivoisé au sien depuis si longtemps. Quant à Amar, il est ce moment de chair apparu en femme dans une autre vie afin de colorier un peu plus le tableau d'un amour que le triangle d'alors n'a jamais pu harmoniser, vivre, encore moins.

Armand en est à ce stade de ses réflexions lorsqu'une petite fille s'approche de lui pour lui demander l'heure en arabe. Après lui avoir répondu, il jette un œil vers la piscine dont les remous de la surface bleu ciel de l'eau gardent le souvenir d'un plongeon récent. Une tête sort en effet, quelques secondes plus tard, des flots lissés… c'est Amar suivi de très près par Sandra. Mon Dieu, se dit Armand, mais d'où sortent-ils ces deux-là, je ne les ai même pas vus arriver. Entendus encore moins. Armand s'est levé pour s'approcher du bord de la piscine. Sandra en sort après quelques brasses coulées profondes. Dégoulinante dans son maillot vert fluo, elle rit sous sa chevelure auburn collée de chaque côté du visage à l'expression vive. Armand sourit, finalement ce n'est pas si désagréable…

– N'est-ce pas ?! lance-t-elle à on ne sait qui.

Mais Armand ne peut qu'être persuadé qu'elle répond à sa pensée. Déjà Sandra pique une tête en criant « Amar » avant de faire couler ce dernier par les pieds qu'elle saisit et tire vers le bas. Sandra est dissipée, violente, c'est certain, mais aussi d'un calme étonnant quand au cours d'une conversation, le vent vire de bord sur une polémique à tendance conflictuelle. Sandra, dans le fond, a en horreur les rapports de force. Pourtant, se dit Armand, on la croirait constamment en conflit avec la terre entière, sorte de provocation permanente, à fleur de sensibilité. Dans l'eau son maillot scintille agressivement, elle s'y ébat comme un poisson aguicheur d'une espèce inconnue au bataillon des pêcheurs en puissance parce qu'elle fait

tout, y compris nager, sans avoir l'air de se préoccuper le moins du monde de ce et ceux ou celles qui l'entourent. Aucune forme de drague n'a de prise sur Sandra parce que Sandra drague en permanence, c'est une sorte de sens unique qui émane d'elle violemment, projeté sur l'autre, homme ou femme, ce sens unique l'entoure jusqu'à lui ôter toute fraction d'air pur, emplissant l'espace de son propre espace vital et l'imposant avec certitude et délice, persuadée d'avoir, seule, trouvé le sens à donner à la relation quelle qu'elle soit. Sandra n'est jamais déçue. C'est ce qu'elle affirme avec force. C'est ce qu'elle vit avec conviction, c'est ce qu'elle impose avec cette rage de vivre qui peut tour à tour la rendre si belle et si gamine, gâchant par moments cette beauté par des exigences si capricieuses qu'elles en deviennent rapidement odieuses.

Le couchant s'est accompli dans le silence du paysage qu'orne Meknès la verte. Il fait jour encore, la clarté crépusculaire qui tombe peu à peu sur Meknès est tout entière contenue dans le clapotis que font les mains de Sandra dans l'eau dont elle agite la surface, en mesure. Elle a l'air d'une enfant un peu espiègle qui se joue du karma, à moins qu'elle n'en joue pour éviter d'être le pion incompris d'une machination du destin, atterrie à Meknès pour étudier le problème et s'en défaire.

Sandra sort cette fois définitivement de l'eau. Menue et pleine de formes tout en offrant une silhouette aux hanches androgynes à ce regard brillant d'Amar qui la suit et sort à son tour. Des seins, des fesses, des

cuisses, le tout réparti sur une longueur de muscles agréables à l'œil, mi-Bardot, mi-Adjani… une très jolie Sandra qui le sait et vient regarder Armand dans les yeux en disant, souriante :
– Elle est pas mal cette femme-là, pour un âge aussi canonique que notre karma, elle est encore potable, hein ? C'est que ça revit ces petites choses-là, et c'est encore mieux qu'avant peut-être ! Comment savoir ce qu'est devenu l'homme que l'on a connu femme ? Eh bien, mon cher Armand, il suffit d'y plonger une nouvelle fois, afin d'essayer… encore une petite fois, histoire de mettre ce karma, comme un sabre, au clair.
Amar, qui est maintenant près d'Armand fait le signe « maboul », elle est folle ! avec son doigt sur la tempe. Armand affiche un sourire indulgent qui se transforme en rire, c'est vrai qu'elle est drôle !
Le ciel penche vers sa teinte marocaine saphir, comme à Ouergane, sans y parvenir tout à fait ce soir où il prend des tons pastel roses très lumineux. C'est magnifique. Ce pays est magnifique. Après avoir pris une douche et enfilé un peignoir d'éponge, Sandra et Amar se dirigent vers la voiture où les attend Armand, au volant. Ils rentrent en silence à la maison, en écoutant une chanson d'Ophélie Winter « le feu qui m'attise ».
Sans commentaire.

Je sais la vie et je sais le temps,
Le soleil, la mer et le vent,
Je sais les pics et les mots, les
Rivières et les flots blancs lorsque
L'écume en bouillonnant les
Soulève de vent…
Je sais l'or, je sais l'argent, je sais…
Mais je sais aussi les secrets que
L'amour délivre et qu'il reprend quand il
Se prend pour le maître du temps… alors
Qu'ainsi il se perd en illusions troublées par
Quelques sentiments dont les passions
Flambent aux grands feux qu'ils attisent.
Je sais la crainte et je sais la peur,
Parfois le regret qui se change en colère
Quand l'impuissance à devenir arrête le
Cœur dans ses fuites folles dont les
Courses se perdent dans l'oubli…
Je sais…
Je sais les amertumes, les impossibilités, et
Toute cette puissance que je veux donner, je
Sais les bouquets fanés et les pétales
Tombés qui jonchent de leurs couleurs pourtant
Délicates le chemin aride que je ne sais pas
Quitter. Je sais…

Je sais les brimades que je m’inflige encore
Devant ces portes que je maintiens fermées,
Je sais les espoirs qui y sont enfermés et
Je sais les serrures rouillées à force d’attente.
Je sais les meurtrissures et les blessures,
Je sais les colorations qu’elles prennent
Quand elles coulent ainsi, en se noyant de
Larmes sur les rives passées que nous
N’avons pas vues. Je sais…
Je sais les orages, les tonnerres et les
Tourments qui fracassent et coupent sans
Éclairer pourtant ces nuits à jamais
Noires où rien ne brille que l’absence.
Je sais.
Dans ces forces terribles que je sais, dans
Ces néants forcenés où je m’enfonce,
Je sais le prix des prix à payer qui ne
Concerne que moi-même, je sais…
Je sais l’hésitation, le doute et les malaises,
Ce que j’évite et ce que, sans choisir, je
Fais pourtant, ce que je manque, ce qui
Me manque, ce que je rejette et ceux qui
Me fuient. Je sais le travail et le
Cœur qui me lâche lorsque j’aimerais
Entendre au lieu de me fermer. Je sais.
Je sais les violences que je tente d’éluder,
Elles sont des couteaux affûtés dont les
Lames scintillantes sortent de moi pour
Blesser ce que je ne veux pas de moi, en
Face. Et, je sais, je coupe sans faire de
Détails ces horreurs que je sais, sans

Vouloir jamais les regarder en moi.
Je sais.
Je sais les illusions partagées et les
Rêves qui en meurent. Je sais les
Dangers de ces parcours à deux où
L'âme se renie pour se trouver dans
L'autre. Et je sais ces périls que le
Cœur y rencontre quand il se raisonne
Pour s'y conforter. Je sais.
Je sais ces Indes Galantes où les
Discours sont rois, où les parures sont
Belles où les dames sont reines de n'être
Que dame de cœur, de pique ou de rien,
Quand le moment est passé et mort à
Toujours.
Je sais.
Je sais les courtisanes dont je suis
L'héritière, leurs propos sulfureux, leurs
Jeux dangereux où l'argent se
Promène en galère princière jusqu'à ces
Malversations qui en font le jouet de ces
Perversités excitantes, il est vrai. Je sais.
Je sais les sanctuaires et les beautés
Cachées que des lits ont ensevelis sous des
Draps très froissés par ces désirs éphémères
Morts de n'avoir pas su. Je sais.
De ces amours malades dont l'agonie
Constante maintient ce lien têtu qui nous
Y rattache, je sais les lourdeurs exquises,
Les drames révélateurs, les coups que l'on
Pardonne et les nuits auxquelles on veut

Croire comme à un amour véritable…
Je sais. Je sais. Je sais.
Je sais qu’il n’y a d’amour que clair,
Transparent comme l’eau pure et léger
Comme le vent qui porte le chant des
Oiseaux loin dans le temps depuis
Toujours et à jamais. Je sais.
Je sais qu’il n’y a d’amour que sans
Objet, sans amoureux et sans être aimé…
Je sais.
Je sais que cet amour est omniprésent,
Omniscient, mais le sachant, je ne sais
Pas ce qu’il sait par définition. Parce que
Je sais qu’ayant tout appris, sans pouvoir
Encore rien appliquer, je ne sais presque rien.
Je sais.
Je sais que l’expérience, pourtant belle, ne
Sert, en un premier temps, qu’à essayer de
Transformer ce qui ne peut l’être… je sais…
Cette illusion de changer qui se grave au
Mental, cette erreur de soi qui persiste quand
On se prend pour le maître de cette
Expérience-là que l’on croit devoir changer alors
Qu’en fait c’est cela qui contribue à notre
Changement. Je sais. Et je sais aussi que
Lorsque je dis « changement », il ne
S’agit que d’évolution. Et rien d’autre.
Je sais que personne n’y peut rien, pas même
Celui auquel je voudrais croire. Je sais.
Je sais qu’il ne s’agit que d’un problème si
Minable à force d’être couramment humain,

Je sais, je sais, je sais.
Et je sais, qui plus est, que
Je ne veux pas le savoir !

Sandra, dans son sommeil, se tourne et se retourne sur son lit, cavalière d'un autre temps elle foule, au galop de l'inconscient, les plaines immenses des souvenirs perdus de ces mémoires encombrantes qui n'ont d'autre survie que de disparaître.
En se plaignant parfois, d'une voix abandonnée, soumise ou plaintive, Sandra souffre à nouveau l'éveil, cette victoire de la conscience que le temps ne parvient pas à étouffer tout à fait.
Journal de rêves qui, page après page, symboles agissants, ouvre à Sandra des épisodes d'elle-même qu'elle ne se connaissait plus. La nuit est pleine de ces murmures familiers aux sonorités étranges. Le sommeil de Sandra n'est que constats, évocation, rencontre remise au travail du jour qui suivra afin de régler ces comptes dits karmiques. En sueur, Sandra ouvre les yeux, il est quatre heures, se lève et va à tâtons chercher dans la commode un long T-shirt pour se changer. Enlevant sa chemise de nuit de voile de coton mouillée, elle s'essuie quand même avec, avant de la jeter dans un coin près de la porte pour passer le T-shirt délicieusement frais et sec. Voyageuse d'une autre dimension, en panne de continuité, elle essaye de se remémorer l'objet du délit ? Rien, le vide, seul lui répond. Elle se sent bizarre et se recouche, pas tout à fait réveillée, pour replonger au sommeil avec une certaine âpreté inconsciente à

en retrouver le cours qu'il ordonnait en elle quelques instants plus tôt.
Pouvoir rompre en le décidant, quoi que ce soit, le pain, une relation, une nuit, un engagement, sans problème, juste parce qu'il serait temps de passer à autre chose. Et tant de mal à savoir le faire, sans drame, sans heurt, sans espoir ou désespoir, parce que c'est ainsi et qu'ainsi on se continue en laissant les autres en faire de même. Nécessité, besoin impératif que l'évolution propose à notre sage décision… qui se fait parfois attendre des vies, pour replonger très rapidement à ces rencontres qui ne sont qu'opportunités de terminer une histoire sans bavure…
Le sommeil de Sandra est moins profond, c'est pourquoi elle peut dialoguer en son espace feutré, avec elle-même, la vie, les événements, laissant prudemment l'autre, les autres à eux-mêmes.
Je sais, dit-elle… ce n'est pas simple, mais peut-être – sait-on jamais ? – peut-on simplifier ? Et de ces ombres fantastiquement claires glanées en sa propre entité, Sandra compte les points, ceux qu'elle a marqués sur elle-même, ceux qui l'ont marquée, ceux qui se sont effacés à jamais comme une ponctuation invisible sur un texte raté.
Sandra se parcourt en se lisant, femme ou homme d'antan, vague de vie et vie galante galopante sur les terreurs attractives de ces passés qui la rattrapent aujourd'hui, par la vision juste de son ami Hussein, parce qu'un bébé, un initié, fait au monde l'honneur de sa présence parmi eux.

Sur le ventre, Sandra, bras en croix sur sa couche, le corps à nouveau en eau, ouvre les yeux. C'est le carrelage qu'elle voit d'abord, vision partielle et brillante d'un retour dans le jour que le quotidien va reprogrammer comme les précédents, les suivants, et les forces qu'elle sent en elle en se retournant sur le dos la propulsent dans la continuité de son mouvement hors du lit où la fraîcheur du sol sous ses pieds lui procure cette sensation délicieuse d'atterrir enfin dans le plaisir d'être Sandra, aujourd'hui, tout simplement, sans vie annexe et souvenirs difficiles, sans amants ou amantes débarqué(e)s impromptu d'un pays où l'imagination, cédant la place à la conscience, se fait la malle ou s'emballe, épuisante et romanesque parce que les souvenirs finalement ne sont que déformations.

Meknès, se dit Sandra en s'étirant.

Elle qui habite la moitié de l'année à Rome, est venue ici en plein mois d'août appelée, suppliée par Hussein son frère, son ami, son confesseur presque… s'il n'était musulman ! pour cette histoire rocambolesque dont les réalités, de jour en jour, se font plus pressantes.

Il y a du pain sur la planche ! se dit encore Sandra en bâillant bouche béante, tête renversée, regard fermé sous paupières scellées… un certain amusement cependant. En effet, elle est sûre d'une chose, Armand est sous pression sexuelle, comme elle. Amar, lui, sommeille, hors du coup – si l'on peut dire ! – comme s'il éludait, de manière à ne pas entrer dans une problématique pouvant générer du karma…

Et puis, que Hussein soit si à l'aise avec ces histoires karmiques est, pour Sandra, déroutant. Elle sait bien sûr, comme tout le monde, que c'est un soufi extrêmement ouvert à la philosophie en général et au bouddhisme en particulier mais… mais de là à organiser la rencontre… Bon, se dit Sandra, ne nous plaignons pas. Durant sa douche qu'elle prend fraîche, elle revient à cette nuit et aux rêves, mais étaient-ce des rêves ? Beaucoup de visions de couleurs sont reparties là d'où elles étaient venues. Les sens aussi, un vague souvenir de regard étrange et le rire d'une femme, un peu machiavélique, distant, distrait, perdu dans les ombres d'une forêt aux bruissements sombrement inquiétants. De cette sorte de magma, Sandra ne retire rien de très intéressant, aussi, se regardant dans la glace en s'essuyant, elle ironise devant son image :

– Ma vieille ! Tout a refoutu le camp dans l'inconscient ! Tu n'es pas prête… pas prête mais lucide. Hussein a présumé de ta sagesse, elle est nulle ! Au fond je m'aime ainsi, karmiquement encombrée, cela me donne des envies et des joies futiles qui me plaisent assez ! Armand aussi, j'en ferais bien une bouchée… ! ou plusieurs, en prenant le temps.

Vite prête Sandra. Parce qu'à présent à part ce brillant à lèvres vite passé, c'est nature, en bermuda et petite brassière qu'elle se présente dans la salle à manger où son estomac, charmant en sa nudité hâlée, crie famine.

Elle est la première. La fatma a servi, le café fume et le miel et les amandes, festin matinal de Sandra, sont

au rendez-vous de cette matinée marocaine qu'elle évoque souvent pour des amis quand, à Rome, elle leur parle de Meknès la verte. Souvent on a demandé à Sandra pourquoi elle appelait Meknès « la verte ». Je ne sais pas, répond-elle, c'est comme ça, pour moi, elle est verte. Peut-être les mosaïques ? Ce matin encore, en versant son café, elle se demande elle-même : « pourquoi la verte ? » Sa maison est verte et blanche, comme beaucoup à Meknès.

Elle en est à ce stade de réflexion sans importance lorsque Hussein la rejoint pour déjeuner.

– La nuit fut rude mon bel ami, et puis-je te demander combien de temps cette histoire va nous occuper, sans nous occuper, tout en nous occupant ? demande-t-elle la bouche pleine de miel.

Rire d'Hussein, sur lequel Amar entre, somnolent comme d'habitude… enfin c'est au tour d'Armand, vêtu de blanc comme souvent, il entre d'un pas décidé pour prendre place face à Sandra.

Les « bonjour » fusent un peu partout, il y a de la gaieté dans l'air et pendant que les yeux d'Hussein saisissent globalement ce qui s'est passé durant la nuit pour l'une et les autres, la journée s'ouvre sur une relation qu'ils ont du mal à assumer ensemble. Chacun est encore trop axé sur sa vie, ce que ce séjour dans cette maison est supposé être, des vies précédentes glissantes à la mémoire objective comme des anguilles dans la vase… bref, la complexité subjective ainsi vécue n'est que conscience objective en manque d'éléments… Hussein dit « de

connaissance directe ». Ben voyons, se dit Sandra… facile…
Pour l'instant elle mange ses amandes sous l'œil placide d'Armand qui lui sourit d'un air entendu assez agaçant. Sandra est une femme indépendante, libre, un amant bien sûr, mais loin, dans Rome. Le temps des amours mortes est un renouveau constant pour Sandra qui s'adonne à la virilité d'un homme comme à une drogue, avec la lucidité, la rapidité de décision et l'extrême possibilité de dire oui ou non, exactement quand elle le veut bien. C'est une drogue voluptueusement dégustée sans aucune dépendance. Et c'est le pied, se dit-elle, en rendant à Armand son sourire parce que, lui, est vraiment viril et beau pardessus le marché…
Armand, tout comme Hussein, sait tout à fait ce qui se passe dans la charmante tête de Sandra. Ce n'est pas sans lui déplaire mais Armand aime Amanda qui patiente à Ouergane. Plus le dénouement de cette histoire à régler tardera et plus longue sera l'attente. Armand, ce matin aurait tendance à accélérer le mouvement. Qu'on en finisse, se dit-il. Hussein qui a lu ses pensées, comme celles des autres, annonce :
– Mélangés, les pensées, les non-dits, font un bruit comparable au vol d'une grosse mouche ou de plusieurs dans la pénombre d'une pièce en plein été. Il y a ici, ce matin beaucoup de bruit !
Sandra éclate de rire.
– T'as raison, lui dit-elle, j'ai des mouches dans la tête ! Y'a un de ces boucans là-dedans !

Du geste elle accompagne sa phrase en se frottant le crâne des deux mains, paumes ouvertes, avant de boire son café.
La fatma entre avec un plateau de gâteaux au miel sur lesquels se rue Amar, gourmand, il compense sa Doudou à sa manière. Endormi et bâfreur, se dit Sandra, qui lance un œil rageur sur Armand imperturbable et souriant.
Le petit déjeuner s'éternise en conversation sans importance pour savoir ce que l'on va faire aujourd'hui et qui va faire quoi, jusqu'au déjeuner prévu à treize heures trente, il est tard… jusqu'au dîner ensuite. Une longue journée qu'ils tentent de meubler comme ils le peuvent. Sandra est lasse de ces discussions sans aucun intérêt qui ne font que les faire tourner autour d'un pot où personne ne souhaite être le premier à tomber.
C'est pourquoi elle lance, provocatrice en diable, à Hussein :
– Moi, je ferais bien une sieste, même tout de suite, avec Armand.
Sur quoi, Hussein se lève et sort, suivi par Amar, la bouche encore pleine.
– Au moins, ça aura eu le mérite de susciter un tête-à-tête. Depuis dix jours ! Il était temps, non ? roucoule Sandra en reprenant du café.
– Il était temps, répond Armand comme un écho.
Il ne sourit plus pour dire :
– Et si nous en venions au fait ?
– D'accord – Sandra fait face – le fait c'est que nous partageons une promiscuité qui me donne des idées

cochonnes, gloutonnes, voyez-vous, et que ces idées-là me viennent d'un autre temps où nous les partagions. Ce serait une sorte de mémoire sensorielle aiguë qui, fondée sur l'oubli, en devient terriblement excitante. Après tout, dans cette soi-disant histoire karmique – si je fais confiance à Hussein – mes réactions seraient on ne peut plus logiques.
Sandra regarde Armand droit dans les yeux pour terminer :
– J'en suis au fait. N'est-ce pas ?
Face-à-face intéressant auquel Armand, elle le sent, n'est pas indifférent. Loin de là.
Mais il dit :
– Le tout est de savoir si cette… cette… consommation, pourrait-on dire, est la meilleure façon de régler ce problème hérité du passé ?
– Il y a autant de manières de régler un problème qu'il y a de personnes concernées par ce dit problème. La mienne est de « consommer ». Où se situe la vôtre ? Ou plutôt comment vous situez-vous par rapport à la vôtre ?
Armand garde quelques instants un silence profond. Puis lentement, il enchaîne :
– Sandra, vous êtes très séduisante, plus, attirante. Ça c'est un fait. Mais sachant que cette attraction vient non seulement de cette apparence que vous avez là, aujourd'hui, dans cette vie-ci, mais aussi de loin, très loin, dans cet invisible qui nous relie parce que nos liens sentimentaux y ont survécu par manque de clarté… ma question reste : est-ce que le fait de faire l'amour ensemble nous en délivrera ou

bien est-ce que cela ne fera que nouer un peu plus cette problématique karmique… Je ne sais pas.
C’est au tour de Sandra de garder le silence.
Il s’est installé entre eux un beau dialogue qui, par-delà les seuls mots dits, évoque tant d’amour et d’incommunicabilité passés qu’ils en sont, inconsciemment, beaucoup plus touchés qu’ils ne veulent bien vouloir l’admettre.
– Puisque nous savons pourquoi cette attraction existe, peut-être est-il plus facile de la démagnétiser du passé en la consommant en toute conscience, au présent ? Non ? Cela me semble aller de soi.
La dernière phrase est légère, le ton est détaché, ajoutant au tout un certain fatalisme… de bon aloi, que l’on fasse l’amour ou pas, le problème n’est pas franchement là. Mais peut-être cela pourrait-il devenir le moyen de régler… ces choses qui, du passé antérieur, jouent les sangsues affectives et sexuelles, bougeant des sentiments inconscients au point de bouleverser toutes les énergies ainsi mises, à nouveau, en contact.
– Le pire, ajoute Armand, c’est que nous ne saurons jamais, si Hussein n’avait pas fait ce lien volontairement entre nous, si nous nous serions rencontrés dans cette vie ou pas… Il y avait une chance sur…
– Oui, coupe Sandra, mais comme une épée de Damoclès sur la tête de Noria !
Armand est soudain, par ces mots, ramené à une réalité qu’il avait eu tendance à écarter pour la ramener à lui, à elle, Sandra, à un couple d’antan

dont jaillissait à nouveau la question restée posée sur les siècles.
C’est sans doute à ce moment-là qu’Armand a pris conscience de tout le poids effectif du karma sur une, des relations en cours ou à venir… cette facilité à retomber dans le piège est si flagrante pour lui, tout à coup. C’est pourquoi il dit :
– Merci Sandra. Avec quelle faculté consternante j’avais oublié l’essentiel.
– Oui, répond Sandra, je suis sans doute moins sage mais je ne l’oublie pas, moi. Parce que c’est cela l’essentiel. C’est vrai. Mais ne me remerciez pas. Je ne peux m’empêcher d’aller à l’essentiel… c’est pourquoi je ne supporte pas de vivre avec un homme. Il y a là trop de complexité déviant de son cours l’important…
– Peut-être y arriverez-vous après avoir réglé, ensemble, notre…
– Karma, karma… « karmasoutra »… !
Armand éclate de rire. Elle est drôle.
Elle continue :
– Tant qu’à évoquer la merde, au moins qu’elle soit moins désagréable !
Ils rient ensemble durant un bon moment. Mieux vaut en rire et Sandra est pleine d’humour, c’est vrai. Armand s’y détend avec plaisir. L’ambiance ensuite est bien plus sereine parce que gaie, presque tendre.
– Allez, allez, nous allons dans la médina, vous venez vous deux, crie Amar depuis la cour carrée où le jet d’eau clapote, cristal d’eau sur mosaïque verte et blanche.

– On arrive, Armand et Sandra ont répondu d'une seule voix, avant de se lever pour le rejoindre, en se tenant par la main.

Il n'est que dix heures et Meknès est écrasée de chaleur. Les Marocains vont et viennent, certains ont encore la force de crier ou de s'invectiver comme si l'étouffante température n'avait aucune prise sur eux. Ils font leurs courses, plaisantent, rient aux éclats pour retrouver aussitôt la gravité de ces traits burinés par le soleil qui fait leur charme et leur beauté. Sandra a mis une jupe longue et un chapeau. Avec ses lunettes noires, elle a l'air d'une star en vacances, incognito, d'autant que ses vêtements de design italien ont cette note particulière où originalité et fluidité ornent et coulent sur ses formes, ruisseau de colorances aux tons sorbet acidulé qu'elle enchante de sensualité épidermique. Sandra est à elle seule un spectacle, les regards masculins la détaillent sans vergogne, curieux et insolents pour certains. Elle y est accoutumée, ne s'en offusque aucunement mais a appris, grâce à son ami Hussein, à ne jamais soutenir un regard ainsi posé sur elle au risque de le racoler. Ici les règles ne sont pas les mêmes qu'à Rome ou à Paris, un simple regard passe pour une invite définitive, surtout venant d'une Occidentale, célibataire de surcroît.

Sandra passe entre les regards, elle y entre, protégée par ses verres noirs, indifférente au piètre succès

d’être regardée non pas comme une femme mais comme un objet de convoitise – et encore – venu d’ailleurs, de ces pays où les femmes osent montrer de leurs corps des parties à garder cachées si l’on veut rester honnête !
Et Sandra s’achète du khôl chez ce marchand qu’elle connaît. C’est sa mère qui le fabrique, à l’ancienne, ce qui est plus sûr car dans ces petites bouteilles que les touristes achètent, il y a tout et n’importe quoi ! Le vrai khôl est une poudre d’une extrême finesse, passée avec un petit bâtonnet, entre les deux paupières fermées, avec ce mouvement aller-retour, ce frottement dont elle est devenue experte avec l’aide de ses amies marocaines, il donne au regard cette profondeur mystérieuse cernant l’œil clair de Sandra d’un halo parfaitement noir. C’est sublime.
Sandra aime les petits pots, les huiles, les parfums, les rouges, quelle qu’en soit la provenance. Elle les collectionne, les ramène des divers pays qu’elle visite, les essaye, les adopte ou les découvre, petit à petit, s’en parant pour des occasions qu’elle prépare comme des fêtes. La féminité de Sandra est tout à fait paradoxale. Son langage, ses tournures de phrases, sa rudesse parfois, sa grossièreté étudiée même, en font une femme à part – comme toutes les femmes dirait Armand – mais dont le charisme certain lui ouvre portes et cœurs sur un chemin délibérément solitaire. Femme de cœur, femme de pique… lui dit son ami Hussein et il a raison, se dit-elle, tout en testant d’un doigt habile la poudre sur le dos de sa main.

L'ivresse est en tout et dans ce pays arabo-musulman où les pratiquants de l'islam ne boivent pas, c'est assez paradoxal pour être souligné.
Ivre, Armand l'est, de chaleur et d'amitié, de ciel et de soleil à peine supportable… ivre de cette liberté un peu retrouvée au loin, sans Amanda, sans Noria. Il lui semble revenir à ces moments où, faux-père de sa femme future, il veillait sur elle, s'habituant à l'aimer plus qu'il n'était permis, ce qui donnait à ses comportements une distance assez incompréhensible aux regards extérieurs.
Armand ressent un peu cette sensation-là, réactivée par la présence constante de Sandra, de plus en plus il prend le recul indispensable à toute cette réflexion karmique qu'il est en demeure d'assumer, mais en même temps, parallèlement à cela, le magnétisme de Sandra exerce sur lui une forte attraction qu'il ne saurait définir tant elle est subtile mais dont il est la victime, chaque jour un peu plus, sous l'œil impersonnel de Hussein le Sage.
C'est ce jour-là, après une journée bien remplie, qu'Hussein, sur une question d'Armand, s'est mis à leur parler du soufisme. Le plus curieux est qu'aucun des deux hommes non plus que Sandra n'ont été capables de retenir exactement ce qu'il leur en avait dit. C'était comme une histoire, partie de Turquie, où les derviches tourneurs « Semazen », paume de leur main droite tournée vers le ciel, main gauche vers le sol, s'étaient enroulés, cercle humain et magique, dans l'extase d'une communion divine dont le monde, ensuite, bénéficiait de la lumière, ainsi reçue… La nais-

sance du soufisme, en Turquie et puis son expansion sur l'islam, devenant l'ésotérisme d'une religion dont Allah est le Père.
Allah Akbar… c'est ainsi que d'une voix au timbre profond Hussein psalmodie le nom du Seigneur, à la plus grande joie de Sandra.
Elle est sous le charme de ces mystères et de ces secrets que Dieu révèle ou pas et dont l'homme est le premier récipiendaire.
C'est ce soir-là encore que le problème des femmes a été soulevé par Sandra qui a un point de vue tout à fait particulier de leur place face aux musulmans…
– Oui, dit-elle, Muhammad leur Prophète a épousé une femme veuve, je crois, n'est-ce pas ? Khadija… riche, belle, et veuve… à mon avis ils ne s'en sont jamais remis parce qu'en plus elle était plus âgée que le Prophète ! Non mais, vous vous rendez compte ? En plus elle avait le pouvoir puisqu'elle avait le pognon… ! Depuis, les lois ne les ont pas arrangées, les femmes, dans les pays arabes ! Même en cas d'héritage !
Hussein la regarde gravement :
– Tu n'as pas tout à fait tort, dit-il. C'est un problème qui n'est jamais relevé par les pratiquants, mais chez nous chez les soufis, il l'est.
Ensuite, muet, Hussein s'est tu, pas prêt du tout à révéler les arcanes de cet ésotérisme qu'il connaît et pratique.
– Tu vois, a dit Sandra, même toi ! tu te défiles… parce que je suis une femme… ? Si c'était un homme, peut-être daignerais-tu aller plus loin ?

– Cela n'a rien à voir. Hussein tout à coup s'est fermé comme une huître avant de conclure : tu sais Sandra, imagine une sorte de droit de réserve. C'est quelque chose dans ce goût-là qui marque ma retenue. Tu comprends ?
– Oh ! Si je comprends, je ne fais que ça, mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée, ni personne, que la femme du Prophète, belle, veuve, riche, indépendante, la très avant-gardiste Khadija eh bien… ! vous ne l'avez pas digérée… et vous le faites payer à toutes les autres ! Moi j'en suis sûre.
C'est Amar qui a fait dévier la conversation sur un autre sujet concernant la maison de Sandra et l'époque de la construction. C'est Armand qui a demandé :
– Mais comment es-tu venue t'installer à Meknès ? Tu es très romaine, Sandra.
– Et alors ? a répliqué cette dernière, c'est incompatible ? Un rien d'agressivité dans la voix, pour Sandra qui a l'impression d'une ligue masculine contre elle, « dans ce pays de machisme organisé »… ajoute-t-elle.
Puis imprévisible, elle éclate de rire avant de lancer à Armand :
– C'est à cause de mon ami Hussein que je suis ici. Ma maison est à sa disposition à vie… d'où cette réunion karmique à caractère expiatoire !…
– Tu en fais un peu beaucoup, non ? demande Hussein.
– C'est vrai, je l'avoue, mais je t'adore. Tu es le seul homme que j'aurais pu épouser, vois-tu, justement

parce que tu ne le peux pas ! S'adressant aux deux autres, il n'a jamais voulu de moi. C'est rageant !
Mais Hussein rit en haussant les épaules, habitué aux frasques provocatrices de son amie, sa sœur Sandra.
La soirée est délicieuse, le ciel ouvert sur l'infini envahit le patio, les mosaïques scintillent doucement dans la lumière d'une flamme de bougie d'extérieur dont raffole Sandra. Le silence étend sa quiétude en chacun, au loin Meknès bruisse encore un peu, mais les rues autour de la maison sont tranquilles et les regards aux yeux brillants sont tous les quatre plongés dans le ciel saphir de cette nuit marocaine où le croissant de lune donne à la vision profondeur et réalisme dont le rêve n'est pas absent, loin de là.
C'est un instant sacré, un partage douillet que la nature décide et dont disposent les quatre amis, un instant où la créature, perdue dans la création et l'admirant, se souvient de Dieu.

De ces vallées pressantes invitant aux glissades depuis ces montagnes douces que l'homme ou la femme découvre en son intériorité, des milliers d'années s'amoncellent comme des marches à gravir par les amours, leurs lois confuses et leurs pièges grossiers que la tendresse et la passion déguisent pour parer les vertiges de leurs plus beaux atours. Et ainsi, avançant petit à petit sur les sentiers étroits, les pas qui se succèdent se ressemblent si fort qu'à la longue ils ne sont que des caricatures, au miroir desquelles, repoussant l'horizon, l'homme enjambe – de lui-même – les folies les plus douces sans ja-

mais apprécier, sans jamais se retourner sur ces erreurs commises qui récidivent encore parce que les pas se perdent aux détours familiers de ses extravagances devenues les habitudes qui s'engagent pour lui.
Les gorges profondes font partie du chemin, que l'on y plonge, que l'on y tombe, c'est en un mot la force vive d'une impulsion qui, se dégradant en naissant, trouve vers le bas les contreforts noirs de ces abîmes troubles où le cœur sentimental se plaît à se réfugier si, par hasard, se dérobent sans crier gare les piètres raisons de ses incartades.
Sandra rêve d'amour, et le refusant, à la fois, elle compte les partenaires comme l'on compte des mouches lorsque le corps abandonné et curieux en même temps, la jouissance n'est plus au rendez-vous de ces rencontres creuses qui ne mènent à rien, si peu à soi, et pas du tout à l'autre.
Sandra, indifférente en diable et belle à faire damner, dans ces yeux qui la cernent, dans ces regards qui la happent, tourne à l'intérieur d'elle-même ces objectifs ambitieux de ne jamais se soumettre et de respecter la liberté aussi pour n'en faire qu'à sa tête, à son corps, à son plaisir, tout en prenant le meilleur pour éviter le pire.
Et parce que Sandra ne cesse de vivre ainsi, elle aspire – inconsciente et majeure – à un homme, un vrai qui la séduise et la mate, comme un dresseur le ferait d'une panthère à apprivoiser.
C'est à peu près à ce stade de sa vie qu'a lieu cette rencontre entre elle et Armand… entre elle et Amar.

Et mon Dieu, se dit-elle, si le second ne m'effleure ni l'esprit, ni le corps, allez savoir pourquoi, je dois avouer que le premier est un enchantement que je veux tenter même à son corps défendant – ce qui est le cas – il me plaît, karma ou pas, pourquoi m'en priver ? C'est dans ce paradoxe charmant avec d'une part une inquiétude respectueuse, toute sacrée pour Noria et, en même temps, une furieuse envie d'Armand, son père, que Sandra évolue sans aucune gêne devant les trois hommes, provocatrice, tendre parfois, intime et rouée mais surtout intelligente et fine parce qu'Armand l'est aussi et que ce n'est pas gagné d'avance.
Armand a détecté le paradoxe au sein duquel Sandra se débat, sagesse, logique et charme sont les atouts majeurs de sa beauté quelque peu sulfureuse. Armand, lui, est clair comme un cristal pur, aussi dur, dont la rigueur s'applique harmonieusement à tout et à tous ceux qui croisent son chemin ou partagent sa vie.
Armand, bloqué à Meknès par le mauvais vouloir de Sandra pense à Amanda, c'est sûr, mais il évoque aussi Lourika, la femme-cœur, la sœur, l'amie, la sage Lourika qui a toujours le mot ou le silence juste, qui sait, aime et agit avec tant d'amour qu'il est arrivé à Armand de se prendre au jeu fils-mère avec elle. Et en ce moment, s'avoue-t-il, je prendrais bien quelques grammes de Lourika avant d'aller me coucher ou en me levant le matin.
Sandra, mi-rebelle, mi-courtisane, mi-femme libérée, mi-figue, mi-raisin, tente chaque jour d'imposer sa

volonté sans y parvenir le moins du monde. Dans un sursaut d'intelligence, elle a donc décidé de lâcher prise, de vivre sa vie, ses vacances, sa maison, ses amis, son karma à sa façon, en dépit de toute précaution ou raison, en dépit de ces conversations qu'elle a eues avec Hussein ou Armand… Sandra se dit qu'ainsi, peut-être arrivera-t-elle à ses fins et n'excluant aucun moyen, les emploie tous pour jouer, séduire, rire, profiter de ce merveilleux pays, de cette ville, des amis qu'elle y connaît, en un mot de tout et de tous, à sa guise, qu'ils suivent ou pas, elle va vivre, a-t-elle décidé, selon ses choix et ce qu'ils détermineront ou engendreront des uns, des autres et d'elle-même, au jour le jour.
Et pour fêter sa décision, elle les a laissés tous trois seuls pour sortir – un dîner chez l'une de ses amies marocaines – en les informant sans autre forme de procès. Hussein, toujours souriant, a vu le vent tourner. Mais Armand ce soir-là, a respiré, heureux de pouvoir dîner et parler, sans cette menace permanente ensuite de trouver, en allant se coucher, Sandra dans son lit ! Et cette nuit-là fut pour Armand – pourquoi le nier ? – la plus reposante de ces nuits passées dans cette maison, chez Sandra. Meknès, ce soir-là, a eu pour Armand le silence protecteur d'une nuit sans rêve dont le sommeil parfois a besoin lorsque la détente, menacée durant la journée, nécessite le luxe et l'agrément d'une vraie nuit de repos.

Sandra, désabusée, rôde dans le magnifique jardin de ses amis, le dîner marocain était excellent et elle n'a

pas bu, se sent légère, un peu perdue sans ses trois amis, c'est fou ce que les habitudes se prennent vite, se dit-elle. Envie de fumer tout à coup. Envie d'inhaler la fumée toute bête d'une cigarette brune, les seules qu'elle supporte, quand elle fume, en moyenne une ou deux fois par an ! C'est la soirée, sans doute. Le soir, ainsi, il y a des fleurs qui se ferment, d'autres au contraire s'ouvrent. D'autres encore en boutons hésitent… Sandra a une véritable passion pour les fleurs, surtout les roses. Toutes les couleurs, toutes les variétés et formes de roses, qu'elle connaît par cœur. Elle collectionne des livres sur ces amies-là, ils sont à Rome, des albums avec des photos sublimes, c'est fou ce qu'il peut y avoir de diversités de fleurs… les roses… aux noms prestigieux ou légers, ah ! ah ! les roses ! se dit-elle, en se promenant elle s'éloigne un peu de la maison de Didi, son amie marocaine, qui offre maintenant le spectacle d'une architecture pure aux lignes extérieures sombres, aux façades trouées de lumière d'où émerge une animation agitée. Des voix et de la musique arabe lui parviennent maintenant, des éclats de rire aussi, et il semble à Sandra que d'autres convives viennent d'arriver. Elle voit des silhouettes, ceux qui, ne pouvant dîner, les rejoignent maintenant pour prolonger une soirée conviviale, toujours charmante ici, comme leur hôtesse Didi qui adore recevoir et s'amuser.

Le Maroc est pourtant différent de l'Italie mais ces soirées lui rappellent Rome et les nuits, même les maisons ont des airs de cousines… ! Pas l'architec-

ture, mais les gens et l'ambiance… un côté cosmopolite assez semblable. La Méditerranée… Meknès est si loin de la mer !
Sandra se demande si c'est elle qui mélange les genres ou si vraiment une certaine manière de vivre se ressemble de par le monde parce que justement, les gens ont le même sens de la fête, une même humanité en somme, avec ses sensibilités différentes, ses beautés particulières, ses joies – les mêmes – ses espoirs – les mêmes – ses besoins – les mêmes – une humanité dont les saisons nous appartiennent, que nous pouvons agrémenter si les nôtres se mêlent enfin – à jamais – au beau fixe d'une joie de vivre que l'on retrouve, malgré la pauvreté, à la fois en Italie et au Maroc.
Sandra qui partage sa vie entre les deux, les aime et les comprend. Accueillie à bras ouverts dans ces deux pays, elle a donné son cœur aux deux, sans pouvoir choisir l'un ou l'autre. Le temps de vivre y est spécial, le climat, le soleil, la pluie elle-même mouille dans ces pays-là, différemment. C'est bête, se dit Sandra, mais j'ai la passion des deux et souvent l'envie de l'un quand je réside dans l'autre !
– C'est vous la Romaine ?
La question vient d'une allée sombre, la voix est chaleureuse, le timbre grave d'un homme mûr. Sandra répond sans l'avoir encore vu :
– J'ai l'impression d'être une salade tout à coup !
Un éclat de rire lui répond puis :
– C'est vrai que les Romaines sont plutôt rares par ici, salades ou femmes !

Il est sorti de l'ombre. Son visage, maintenant éclairé par la lune et les lumières venant de la maison, est vaguement familier à Sandra qui se demande où elle a déjà bien pu le voir ?
– Vous venez d'arriver ? demande-t-elle.
– En fait je suis le voisin de Didi, et je passe par la clôture mitoyenne de ce côté, dit-il en montrant la nuit derrière lui… mais je pourrais aussi bien être un voyou ou un assassin… qui sait ?
– Moi je sais, dit Sandra, parce qu'alors vous n'auriez pas su que je venais de Rome.
– J'aurais pu espionner durant le dîner ? De l'extérieur, on entend tout vous savez ?
– Je sais, dit Sandra plus amusée qu'inquiète, puis en lui tendant la main, je m'appelle Sandra à qui ai-je l'honneur ?
– Rachid, pour vous servir belle dame. Vous aimez Meknès ?
Sans répondre à cette question Sandra constate :
– C'est incroyable ! Je connais Didi depuis des années elle ne m'a jamais parlé de vous.
– Elle ne le pouvait pas, je suis là depuis seulement six mois…
Sandra lui coupe alors la parole…
– Vous pourriez tout aussi bien être un voyou ou un assassin… qui sait ?
– Ah ! Je vous l'avais bien dit ! Vous voyez qu'il ne faut jamais se fier…
– À quoi ? À qui ? Je ne me fie qu'à moi-même et à la vie… vous avez l'air bien vivant et très sympathique. Vous venez ? Si nous allions les rejoindre.

Ils se dirigent ensemble vers la maison, au moment où ils arrivent sur la terrasse, Didi s'exclame en les voyant :
– Voilà Rachid qui nous a cueilli la seule Romaine de Meknès, ce soir dans mon jardin !
Rires… Sandra et Rachid échangent un regard complice.
Cinq ou six personnes de plus qu'au dîner et Didi informe qu'elle en attend d'autres. Sandra offre un verre à Rachid que Didi lui confie en leur disant :
– Vous deux vous êtes chez vous, moi je m'occupe des invités. À plus tard.
Le salon est vaste, une quinzaine de personnes y boivent en parlant gaiement. L'ambiance, un peu décousue et bruyante est chaleureuse et cela change Sandra du calme volcanique de sa maison, actuellement. Puis une pensée lui traverse l'esprit au moment où Rachid lui dit :
– Vous voulez venir boire ce verre que vous tenez chez moi ? Au bout du jardin, trois minutes d'ici.
Elle se dit en l'écoutant : attention Sandra il ne faudrait pas écrire, en ce moment délicat de ta vie, une nouvelle page de karma ! Pensée furtive qui la fait sourire, sourire que Rachid prend pour son acquiescement… quiproquo d'un invisible coquin de karma qui se plaît à piéger les uns et à troubler les autres dans les situations aux apparences les plus claires.
Ainsi va et ne va pas la vie, se dit encore Sandra, répondant enfin à Rachid :

– Non pas maintenant. Nous avons tout le temps, je ne veux pas quitter Didi qui peut avoir besoin de moi. Mais une autre fois ? D'accord d'avance.
Rachid lève son verre de jus d'orange :
– Que votre volonté soit faite Sandra !
Sandra a pensé que ce n'était pas sa volonté mais son envie qui faisait peser la balance en faveur de Didi. Elle n'en a rien dit à Rachid qui s'est éclipsé peu après en lui faisant promettre de lui rendre visite bientôt, même avec Didi… ! Pourquoi « même » ? s'est demandé Sandra. Il y a des mots parfois qui sans être d'intention portent sur cette dernière une ambiguïté certaine. Puis Sandra s'est ensuite mêlée aux invités, certains qu'elle connaissait, d'autres pas, pour terminer la soirée avec Didi un peu éméchée qui voulait absolument qu'elle passe le reste de la nuit sous son toit.
– Quelle soirée ! C'était comme tu aimes ? C'était sympa, non ? demande Didi, après le départ des derniers convives.
– Très sympa, répond Sandra. Qui est ce Rachid, ton voisin ?
– C'est quelqu'un d'important au Maroc, mais il vient ici incognito. C'est son jardin secret. Il est vraiment intéressant, tu sais. As-tu sympathisé ?
– Ouais… répond Sandra en s'affalant sur l'un des canapés cannelle du salon – elle boit un jus de raisin – j'ai une soif !
– Bon, tu couches ici, dans la chambre verte et demain on va réveiller Rachid, dit Didi…

– Didi dit que je couche ici… Sandra pense à cette drôle de liaison et répète… Dididit… Didi.
– Oui, répond cette dernière… pas étonnée du tout.
Sandra élude…
– Non, je me demandais si j'allais coucher ici ? À une condition.
– Accordée, lance Didi en riant, ce que tu veux !
– Tu me prêtes de quoi me changer demain matin.
– Oh ! Tu fouilles, tu prends ce que tu… choisis. Accordé !
– Alors je veux bien rester mais j'ai besoin de parler un peu.
– À vos ordres !
Didi se lève pour se servir un verre de jus de fruits coupé d'eau puis elle prend place sur le canapé en face de Sandra où elle s'allonge en retirant ses chaussures qui volent pour atterrir au milieu de la pièce.
Un silence. Les portes ouvertes, les fenêtres aussi, le jardin que l'on devine dans l'ombre extérieure, les bruits légers que Didi n'entend plus, trop familiers, Sandra les capte tous un à un comme des signes étranges annonciateurs de présences, un instant elle s'imagine Rachid aux aguets… Je suis trop romanesque, trop italienne, se dit-elle, c'est contagieux… le rêve, le fantasme est contagieux, il s'attrape d'un mot à l'autre, d'un regard il passe par une main pour terminer là où l'imagination l'invite à s'allonger sur les coussins ou les sols qu'elle lui choisit en toute conscience de se l'approprier, pour le faire sien, rien que sien et si secret que même un

aveu de fantasme n'est que le zeste d'une réalité indicible, trop intime pour pouvoir le communiquer totalement. En racontant un fantasme, les sensations demeurent personnelles… à jamais, elles en feront naître d'autres pour le confident, mais sans rapport peut-être proches mais non similaires. Sandra rêve…
– Eh ! La belle, je croyais que tu voulais parler, tu t'endors ? demande Didi.
– C'est si complexe ma Didi que je ne sais que dire. Trop de choses pour une nuit déjà si avancée. Cela me paraît trop compliqué… trop de choses… si différentes.
– C'est un homme ?
Sandra compte :
– Un, deux, trois… quatre… oui quatre plutôt.
Didi se marre… pour dire :
– Quatre ?! Tu ne vas pas me dire que tu es amoureuse de quatre hommes ?
– Mais non ! Bien sûr que non… quoique… chacun ait son charme…
– Alors ? Dis-moi !
– C'est plutôt une histoire karmique.
Silence de Didi.
– De karma, si tu préfères.
– De quoi ? questionne Didi en sirotant son jus de fruits.
– Laisse tomber ! Tu vois c'est trop difficile. Si en plus je dois, à cette heure-ci te faire une conférence explicite sur le karma, j'y renonce !
– Comme tu voudras, mais alors si on allait se coucher ?

C’est ce manque de curiosité qui assène le coup de grâce à Sandra. Non, vraiment ! Quel manque de coopération dans la demande qu’elle a ce soir de parler. C’est un besoin vital auquel son amie Didi ne trouve à répondre que ça : allons nous coucher.
Tout à coup Sandra éprouve un accès de rage.
Si seulement j’étais à Rome, se dit-elle, j’irais dans un bar ou une boîte me défouler, danser, rire et chanter. Mais dans ce bled machiste, rien à cette heure-ci, c’est foutu ! Rien. Plus qu’à dormir ! Un instant Sandra pense à débarquer chez Rachid, puisqu’il l’a invitée. Mais non, elle connaît les Arabes qu’elle aime assez pour savoir qu’il va se méprendre sur ses intentions et lui offrir son lit. Impossible ! Nulle envie ! Ce serait compliquer un peu plus les choses, elles le sont déjà assez comme cela !
Sandra rumine, plus du tout fatiguée elle se sent une énergie terriblement dynamisante due à la rage probablement.
Un coup d’œil vers Didi… qui s’est endormie, verre en équilibre sur plexus au repos. Sandra se lève pour mettre le verre sur la table. Puis elle ferme la porte donnant sur le jardin, éteint les lumières et tout doucement regagne sa voiture qu’elle conduit comme un bolide jusque chez elle.
Ce n’est qu’après avoir pris une douche qu’elle se couche. La maison est calme. Près du téléphone elle a trouvé un message pour Armand. Amanda, sa femme demande qu’il la rappelle à Ouergane.

C’est sur un soupir résigné qu’elle se met au lit en se disant que ces deux-là ont beaucoup de chance de s’aimer tant.
La journée, longue, a été futile.
Mais demain est un autre jour !

Naviguer au corps de l’autre n’est que
Vœu chaste lorsque le lit ne s’y est pas
Ouvert. Lorsque l’on n’a pas entraîné
L’autre dans ces draps de feu dont
L’imagination, les plis et les
Couleurs, les cris et les douceurs qu’elle
Invente au fil de ces regards échangés
Quand les yeux sortent de leurs profondeurs
Secrètes des envies de début qui en
Commençant chaque histoire, les menacent
Aussitôt de fin…
De fleurs anémiées en jardin secret déserté,
Sandra appose son sceau rebelle à toutes les
Discussions qu’elle accepte. Bousculant les
Autres et elle-même avec fougue, détermination
Et force de conviction ne cherchant jamais à
Convaincre.
Curieuse femme qui se construit ses mondes
Parallèles à cette réalité qu’elle vit, avec
Beaucoup d’application à les envisager
Réalistes à tel point que chaque monde lui est
Devenu familier et indispensable.
Menacée par elle-même, Sandra ne peut plus
Ouvrir son cœur à l’homme tel qu’elle le
Rêve. Il n’est jamais assez

Il est toujours trop et pour cela,
Ceux qu'elle rencontre, rarement à la hauteur,
Ne peuvent rivaliser avec ces fantômes
D'eux-mêmes auxquels elle accorde tous les
Privilèges parce qu'elle les pare de toutes les
Qualités qu'elle aimerait trouver en chacun.
Difficile chemin que celui de Sandra.

Force lui est de reconnaître ce matin qu'elle est sur une mauvaise piste qui ne la mènera nulle part. Ce qu'elle veut bien admettre en se réveillant, juste avant qu'Hussein ne frappe à la porte.
– Entrez, crie-t-elle de sa salle de bains avant de sortir en peignoir jaune paille très seyant à son teint hâlé.
– Bonjour Sandra. Comment vas-tu ?
– Hussein c'est une joie de te voir. Et toi ?
– Armand va devoir partir, il serait souhaitable que vous dîniez ensemble ce soir et passiez cette dernière soirée ensemble.
Silence de Sandra.
– Ce serait bien. Ce serait souhaitable, répète Hussein.
– Et si je refuse ?
– Tu peux refuser. Tu le peux. Ce serait dommage.
– Toujours pour notre histoire karmique ? dit-elle.
– Encore pour cette histoire-là, oui, acquiesce Hussein.
– Bon c'est entendu, je dînerai avec Armand et je passerai la soirée avec lui. Il est d'accord, au moins ?
– Absolument, affirme Hussein.

– Où est-il ? demande Sandra.
– Il est encore dans sa chambre, nous allons tous déjeuner ensemble. Dans une petite demi-heure.
Hussein est sorti.
Sandra essuie ses cheveux, les ébouriffe après s'être frictionné les mains avec de l'huile de monoï, se regarde dans la glace et annonce à son image :
– Une petite demi-heure, hein ?
Puis elle sort et se dirige, en peignoir de bain, droit sur la chambre d'Armand où elle entre après avoir frappé, mais sans attendre de réponse.
Armand est en train de zipper la fermeture Éclair de son jean blanc. Un peu surpris d'être ainsi envahi sans même avoir invité Sandra à entrer, il se retourne vers elle en silence.
– Bonjour Armand, puis-je te dire un mot ?
– Bien sûr, assieds-toi.
– Non merci, dit-elle en s'approchant de lui, nous dînons ensemble ce soir… toi et moi, tous les deux et je sais que tu es d'accord, je le dis, cela évitera à Hussein de te le dire. Je me demandais simplement si tu étais comme moi ?
Sandra est toute proche d'Armand maintenant et elle promène son doigt légèrement sur son torse nu.
– Est-ce que, comme moi, tu n'en as pas marre de jouer au chat et à la souris, à cache-cache, bref, de tourner autour du pot ?
Sourire d'Armand.
Visage fermé, Sandra l'observe maintenant, attendant une réponse. Puis elle se dirige vers la fenêtre dont elle tire les volets. La claire pénombre qui envahit la

pièce est plus intime. Puis elle revient vers Armand, interrogative.
– Alors ?
– Je ne sais que te dire Sandra, répond Armand.
– Alors dans ce cas-là, susurre-t-elle, ne dis rien.
Laissant glisser son peignoir, elle s'approche de lui, nue, et fait glisser la fermeture éclair de son jean avant de se coller à lui et d'embrasser son torse.
Armand s'y attendait-il ?
Il n'a pas vraiment l'air surpris, se met à répondre aux baisers puis aux caresses, avec calme d'abord puis avec fougue.
Il n'a que le temps de penser que la porte est ouverte… Pensée éclair qui ne peut survivre à la tempête qui suit.
Ce n'est qu'une demi-heure pile, après son entrée dans la chambre, que Sandra se relevant dit avant de sortir :
– Ce sont de mémoire karmique les noces adultères les plus réussies que j'ai jamais connues ! À tout de suite, le petit déjeuner nous attend. Quant au dîner je n'en augure, après ce hors-d'œuvre, que du très bon… !
Sur un baiser qu'elle lui envoie sur sa main ouverte… elle disparaît, comme elle est entrée, par surprise, rapidement.
Pour provoquer un peu tout ce petit monde, Sandra a voulu prendre son petit déjeuner en peignoir de bain, avec cette odeur de mâle qui lui colle au corps et dont elle jouit encore ouvertement. D'un coup d'œil Hussein a su. Amar ne sait pas ce qui se passe, mais

il se passe quelque chose, se dit-il pourtant. Armand est arrivé le dernier pour se ruer sur le café. Vorace, il a dévoré sous l'œil joyeux d'une Sandra comblée. Personne n'a fait la moindre allusion déplacée au dîner de ce soir.

Pourtant ce jour-là, Sandra a eu droit à une sieste érotico-câline comme elle en rêvait depuis deux semaines. Elle ne fut pas déçue. Armand non plus.

Ils se sont ensuite réveillés et levés pour se préparer à ce dîner d'amoureux dont le rendez-vous manqué les a projetés de la nuit des temps à Meknès, ce soir, pour libérer chacun du poids du fardeau de l'autre. Fardeau d'affects et de ratages, de passion et de jalousie qu'ils ont aujourd'hui, ensemble, à surmonter, à passer, à transformer afin de s'éloigner en paix l'un de l'autre, pour ensuite devenir des amis de cœur dont les corps auront expurgé leur dette avec bonheur.

C'est fou, a dit Armand, comme le corps peut avoir son importance. N'étant pas un principe, il lui faut se soumettre à l'âme… afin de n'être que le réceptacle docile de sa lumière.

Sandra se contente, à ce stade, d'évacuer ce qui l'obsède et lui fait envie. Mais elle est convaincue qu'une amitié sans ombre est en train de naître entre eux, sans équivoque à cause de ces suggestions relatives à la connaissance d'Hussein.

C'est dans une atmosphère sereine de recueillement et de compréhension, mais aussi d'amour, non seulement entre eux mais incluant Amanda et Noria que le dîner a lieu.

La maison, à part la fatma qui les sert, s'est vidée comme par magie. Hussein et Amar sont sortis, personne et, à part eux, le silence.
– D'un point de vue karmique, la relation prend un tout autre sens, n'est-ce pas ? Les déclarations, les promesses, toutes les illusions qui les entraînent et tous les mirages que l'on pourrait y mettre sont, évidemment, évités.
C'est Sandra qui, attaquant son avocat aux crevettes, pense tout haut :
– Effectivement, et c'est la réponse succincte qu'Armand, laconique, laisse aussi tomber.
– Ça me fait drôle ! dit alors Sandra en le regardant.
– Tu n'es pas la seule, ajoute Armand.
– Pourtant, continue Sandra, j'ai comme la vague impression que tu es accoutumé à cela, d'une façon certaine qui m'échappe ?
– Admettons, laisse tomber Armand.
Sandra qui mange maintenant avec appétit, reste sur sa faim quant à cette réponse trop brève à son goût.
– Donc tu admets ? demande-t-elle.
– Eh oui ! J'admets, puis Armand enchaîne : raconte-moi ta vie à Rome.
C'est une fin de non-recevoir, se dit alors Sandra, je ne vais quand même pas le supplier. Sachons lâcher prise…
– Rome est un délice, belle sous toutes les saisons, riante, vivante, parfois trop, culturelle, inquiétante, bref j'aime Rome.
Elle n'a pas dit un mot sur elle, constate Armand en silence. Et ce petit jeu de cache-cache continuant,

Armand se réfugie dans le silence. Il a horreur de ces pirouettes qu'il juge indignes d'elle, de lui, de la situation qu'il estime grave et dont Sandra se plaît, par une provocante attitude, à mettre en scène sur les arpèges de la séduction et de la drague. C'est ainsi qu'il vit cette insistance dont elle fait preuve, ainsi que ces dérobades auxquelles il se prête aussi…
Armand est mécontent de lui et, dans ces cas-là, il se terre en lui-même, se mure dans des phrases dont personne ne peut saisir les codes ou les clés et Sandra ne fait pas exception.
– Ce dîner est d'un banal, s'exclame soudain Sandra.
– Je ne te le fais pas dire ! renchérit Armand.
– Après ce que nous venons de vivre aujourd'hui ! C'est un final qui manque de panache, dit-elle.
Armand sourit quand même devant cette aigreur à peine dissimulée, pour dire :
– Comme disent les Anglo-Saxons : *"The night is young!"*.
– Admettons, lance Sandra, sourire aux lèvres.
– Si nous avions des velléités de former un couple ou plutôt si nous en avions eues, cela aurait été une véritable catastrophe ! murmure Sandra en le regardant en douce. Ce à quoi Armand réplique :
– Certes, mais ce n'est nullement le cas !
Soupir de Sandra.
L'atmosphère se détend quand même quand arrive le dessert.
Douceurs exquises, miel à profusion sur ces gâteaux dont ils ne se lassent ni l'un, ni l'autre.
– C'est fameux, grogne de plaisir Sandra.

– Comme toi, termine Armand en mordant dans un gâteau au miel qui coule sur ses doigts.
Sandra, surprise, a levé les yeux, grand regard clair allumé, tout à coup. Puis elle lui a pris la main en riant pour lui lécher les doigts.
C'est alors que leur soirée a vraiment commencé.
La fatma n'est plus revenue, sur ordre de Sandra.
Et la maison tout entière a été la scène de leur nuit qui commençait. Même la cuisine où ils se sont rendus quelque deux heures après pour aller chercher de la glace et des boissons, où ils ont investi la table centrale d'une luxure voluptueuse quelque peu dévastatrice.
Aucune des pièces n'a été épargnée, libres, heureux et détendus, ils s'y laissaient, s'y prenaient ou s'y reposaient, mais toutes, absolument toutes ont été ce soir-là, cette nuit-là, le cadre d'une de leurs scènes passionnelles et érotiques.
– J'ai toujours su que cette maison prêtait un cadre sublime à un couple d'amants fous.
Sandra murmure cela presque indistinctement tout en regardant dans le grand miroir de l'entrée leurs deux corps encastrés l'un dans l'autre dans une position inusitée qu'elle trouve belle.
L'eau du jet d'eau les rafraîchit quand ils s'y caressent et qu'elle dégouline sous leurs mains qui trouvent quand même prise sur l'autre.
Les effleurements sous l'eau sont très excitants, le toucher, la peau, les glissements… c'est fou se dit Armand, ce qu'un corps de femme peut être délicieux,

au même moment Sandra se dit qu'Armand a un corps de statue.
Il n'y a pourtant entre eux aucun jeu à part ceux de l'eau. C'est sur la ligne franche et nette d'une frontière karmique qu'ils partagent que se fait cet échange voluptueux où tout est permis dès que l'imagination en stimule l'action. Les gestes sont francs, nets. Il n'y a aucune ambiguïté. La force de l'un capte l'énergie de l'autre, les sexes qui s'épousent, les regards qui se fondent en souriant ou en chavirant sont d'authenticité et de ferveur en elle, avec cette précision qui forge l'essentiel parce que, il n'est, de fait, question que de cela. Une façon de dire que deux âmes nues s'habillent, cette nuit, de corps pour communiquer, expirer et étreindre ce qui ne doit plus jamais interférer entre eux. Cette sensation d'extrême qu'ils ressentent, Ô combien, tous deux est le volant du véhicule commun qui les promène du passé érotique au présent débarrassé qui émerge peu à peu de leur nuit.
Ils n'ont pas dormi.
La maison n'a retrouvé sa vie quotidienne habituelle que vers treize heures, le temps pour eux vers midi, de prendre une dernière douche commune et de se préparer pour déjeuner.
Sous l'eau le rituel de la séparation des corps s'est fait tandis qu'âme épurée d'un passé décomposant, ils retrouvaient ensemble l'unité amicale que le cœur sait protéger en toutes circonstances et dont il renaît plus large, plus accueillant.

Le déjeuner fut donc l'apothéose de cette rencontre, contrairement à ce que l'on pourrait supposer. En effet, Hussein et son œil infaillible, constate là que rien ne pourra plus jamais faire ombrage à cette amitié maintenant transcendée, donc à cet amour débarrassé des vestiges obsessionnels de la sexualité ; mission accomplie. Ni Amanda, ni Noria, n'auront à souffrir d'un comportement ou d'une rencontre entre Sandra et Armand. Exorcisé, démystifié, le sexe ici a démissionné à jamais et ne jouera plus les troubles foyers.
La dernière pensée d'Armand, en disant au revoir à Sandra et Hussein est : Amar a-t-il compris quelque chose au film ? dont pourtant il était un acteur invisible et inactif mais nécessaire ?
La réponse n'ayant aucune importance, Armand décide de mettre ici, à la porte de la maison de Sandra, à Meknès, le mot « fin » sur cette histoire dont il ne veut plus entendre parler.
Et c'est ce qu'il fait.

À Ouergane, Armand est reçu sans éclat, mais avec la joie qui s'impose, un peu comme si cette période de deux semaines était digérée par tous, Armand s'insère à nouveau, sans remous dans la vie et le bonheur de retrouver Amanda et Noria porte en lui cette plénitude toute divine.
Amar est sous le choc – lui qui l'était déjà ! – d'une Doudou qui le happe dès son arrivée pour s'en repaître, seule, mais ces ébats-là sont leur affaire dont, curieusement, Amar, dans la soirée, semble émerger un peu plus présent à tous, ce qu'il n'était guère ni à Meknès, ni durant le voyage.
Armand a rencontré El, à sa demande, il a voulu ainsi clarifier à jamais ce moment pour le moins surprenant de règlement karmique, avec pour ainsi dire, la bénédiction et la sagesse d'El auquel il accorde sa totale confiance.
La rencontre en tête-à-tête a eu lieu dans le jardin, devant la salle blanche et or. La S.B.O. comme le disent depuis peu Lourika et Amanda gagnées par la manie de cette société où les initiales sont reines de l'abréviation, devenue langage codé pour les profanes qui débarquent dans tous les secteurs… sociaux et autres, puisque l'international s'y met maintenant…

C'est donc ici, dans ce jardin sublime, entretenu par Djamel le petit jardinier marrakchi, ami de Zoubida, qu'El et Armand se sont retrouvés devant un verre de jus d'orange frais bien glacé vers dix-sept heures trente.
Le tête-à-tête a commencé, juste après l'accolade, par un silence consensuel, où chacun a posé sereinement ce qui pouvait le gêner ou l'encombrer. Une sorte d'entente tacite avec le ciel où – comme le disent les francs-maçons, les métaux sont laissés à la porte du temple – dans cet habitacle du corps devenu temple sacré, l'on fait le ménage avant d'aborder la question de fond à l'homme avec un maximum de netteté, de clarté, de pureté, si possible, dépendant de chacun essentiellement. Et ce faisant, Armand a une pensée pour Sandra, se disant que cette façon d'aborder les choses lui manque encore totalement. Ce n'est qu'une constatation.
Après un silence, donc, c'est Armand qui a dit :
– Toute cette histoire à Meknès – et je suppose que vous en avez suivi les péripéties – m'a intéressé, ennuyé, amusé, ravi, épuisé et requinqué… dans cet ordre. Je voudrais croire que le problème est réglé, l'est-il ? Et puis ces questions qui me restent sur moi-même, le karma et le fait de s'en défaire aussi… aussi… manifestement, Armand ne trouve pas le mot ou peut-être ne l'ose-t-il pas.
– Si agréablement ? demande El en riant.
– Je dirais si facilement… sourit Armand, étonné par cette complicité qu'il sent émaner d'El et qu'il perçoit très fortement en lui-même. La sagesse d'El

semble enveloppée de complicité à la fois bon enfant et détachée de tout, préservant malgré tout ce charisme foudroyant qui reste intact, avec autant de déférence de la part d'Armand. Tout cela tourne et vire en lui, manège silencieux des lumières passées ou cachées que peu à peu chaque tour révèle un peu plus clairement. Armand est très détendu par la présence d'El, il en est toujours ainsi en présence de ce dernier, c'est valable pour tous ceux qu'il croise ou rencontre plus longuement.
Armand continue :
– Il y a sans doute des faits qui ne marquent pas plus qu'un coup d'épée dans l'eau. Meknès et ma relation karmique à régler, et la façon dont nous avons procédé en font partie. C'est pour moi une surprise quand même de voir à quel point une relation amoureuse peut n'avoir aucun rapport avec l'amour, et à quel point le savoir – puisque je le savais – y apporte un autre éclairage où les problématiques éventuelles à venir sont décodées avant même d'avoir existé. À quel point, ensuite, cela devient facile de vivre ce qui est et non ce que l'on a tendance à y mettre. Ce fut sur ce plan-là une vraie découverte car c'est la première fois que cette dette karmique à régler est un reste amoureux… Tout cela démystifie assez les choses pour ôter, à quiconque l'aurait encore, ce goût de la bagatelle et de ces jeux de séduction qui sans ouvrir à rien ni personne ne font que fermer le corps sur lui-même avec les sens pour partenaires, en éjectant le cœur et l'ordre juste d'une énergie de lumière que l'on nomme amour

sans trop savoir ce qu’est cet amour que course la quête amoureuse pour la quête amoureuse sans autre forme d’esprit que celui de conquérir… Bien sûr El, je savais tout cela, mais là, c’est différent je l’ai vécu. Cela a tout changé.
Le silence à nouveau.
El est assis très droit sur son siège, mais sa position n’est que souplesse. Aucune rigidité. Son regard posé sur Armand, il l’écoute parfois en fermant les yeux.
Armand regarde El droit dans ce regard ouvert ou fermé, peu importe, car Armand n’y voit, comme dans un miroir, que lui-même.
Le silence a grandi, accueillant en son espace immense les ondes passantes de ces bruits familiers lointains ou proches par lesquels le fil ténu des réalités quotidiennes est maintenu, force fragile tendue sur le temps, réunissant et tissant à lui seul les petites histoires de ces tracas personnels dans le matériau du tissu commun qui les étale, tel un tapis chargé des lignes et figures de tous.
Le silence est-il un port ?
Non, il est cette embarcation sur laquelle chacun peut amorcer sa traversée vers le prochain port à découvrir comme un charme de plus dont le libre accès est un handicap au choix.
Pour l’heure, le silence est le sentier dont sort Armand vers cette route immense où l’attend El, un début, une traversée qui ne se lasse pas, surprise elle-même de n’être, en tout, que continuité, seuil de plus.

C'est dans ce climat fraternel, où l'amour passe comme l'énergie à suivre, qu'El et Armand déploient, chacun à leur façon mais pour l'autre ces petites frasques que l'évolution dessine sur les ruines karmiques de ces lois intérieures à Dieu où les reconstructions méritent une éradication absolue du temps sur pluie fine que les ruisseaux des pleurs passés tarissent enfin dans le balayage que permet la compréhension du présent.
Le silence est léger, tant de bruits en ont investi cette perméabilité dont il délivre les secrets quand on le capte, le comprend bien.
La lumière rose du couchant emplit soudain le ciel, l'enflammant de ses traînées incandescentes. Les visages d'El et d'Armand en sont réchauffés, leur hâle y rayonne dans les ombres rosées qui y jouent, se faufilant à la peau pour mieux l'éclairer encore de cet éclat vif que les yeux y saisissent en s'emplissant d'elles.
Que c'est beau, pense Armand.
C'est purement divin, constate El.
Mais c'est dans le silence entre eux que ces deux pensées évoluent, donnant à leur regard arrimés l'un à l'autre, la joie d'un enthousiasme admiratif, communiquant de chacun la particularité de ce moment unique qu'ils voient passer l'un de l'autre à jamais…
Puis comme un ruisseau frais, tranquille et clair – les mots prononcés par El en ont le débit – les phrases ont coulé, pénétrant dans les moindres recoins, y faisant leur chemin, investissant les ombres et faisant scintiller un peu plus les luminosités. Un bain intérieur,

une jouvence intime prenant naissance dans cette source de lumière dont El est le vecteur, pour arroser de beauté, par ce don de lui constant, la chaîne des cœurs que tout cœur stimule et forge.
C'est aussi dans le silence que s'expriment les plus belles fraternités.
Quand les mots ont fui, engloutis par trop d'émotions, après avoir divergé, éclaté, soulevé, cassé ou déformé, alors ils coulent aux cris, aux larmes, aux rires… laissant place à la beauté de ces silences desquels peu à peu émerge le silence, cet enfant de l'absolu, cet artiste de l'infini.
De ces vagues aériennes que charrie le silence, dans lesquelles il plonge pour refaire une santé à ces phrases tombées. Oubliées. Retournées. Toujours dérisoires…
Le silence, ce puits d'amour que les mandibules du savoir grignotent,
Le silence, ce tapis rouge de la réflexion,
Le silence, ce réservoir que privilégie la connaissance.
El n'a pas bougé.
Armand non plus.
Seul le ciel sans nuage organise et dessine des lignes de lumière aux arabesques géantes dont les volutes rougeoient sur l'infini, teintant de gris perle pâle un bleu qui s'argente en ces lumières jusqu'à cette moire pourpre d'un couchant unique en ses tableaux mouvants dont les deux hommes apprécient la pure beauté à nulle œuvre d'art comparable.

Une certaine présence plane, ils pensent tous d'eux à Hussein, durant cette fraction de seconde qui suffit à mettre ce dernier à portée, comme un troisième larron auquel il ne manque que la parole.

Quand la sensation est trop forte,
Quand l'émotion la submerge après
L'avoir engendrée,
Quand les sentiments s'en mêlent alors que
Leur base n'est que poussière de rêve,
Quand l'amour se surprend à n'être que
Folie, quand la folie se fond dans les
Cœurs qui s'y adonnent comme à une drogue,
Drogue douce qui rapidement se
Transforme en duretés apocalyptiques…
Jusqu'à ces divorces avec soi-même que l'on
Impose au couple après les délabrements
D'une extase abolie de n'avoir su
Durer que le temps éploré d'un
Feu de paille évanoui en fumée.
Quand on se force à y rester.
Quand on persiste dans l'inconfort
Tout en paradant un bonheur auquel
Plus rien, ni personne ne fait l'ardeur,
Quand enfin les pas divergent sur
Cette route commune dont on maintient
Le cap avec ces amertumes qui ne
Se comptant plus sont le lot du quotidien…
Quand, quand…
Tant de petits « riens » sombrent puis
S'élèvent en ces montagnes abruptes

Impossibles à escalader.
Quand… quand, d’un rêve à sa
Chute on se retrouve sans rien, ce
Rien qui était le bagage initial que
Chacun avait chargé de ses espoirs
Dansants…
Quand la conscience s’y démoralise,
Quand les bras se baissent,
Quand les cœurs se ferment,
Quand les corps se lassent,
Quand les regards se fuient
Quand les sourires sont de gêne et
Quand l’inévitable se produit
Déchirant par la rupture ce que l’on
Croyait… à jamais à nous…
Alors, vois-tu, c’est que karma est en
Cause, c’est qu’il aurait suffi d’un
Mot, d’une attention, le prenant en
Considération pour en désamorcer
Ces cruautés récidivistes…
Ce n’est encore qu’inutilité…
Cela devient une réalité.
C’est, avec Sandra, ce que tu as vécu.
Cette désamorce de la vie sur les destins.
Il nous faut tous y réfléchir différemment
Pour devenir actifs et assez lucides… de
Manière à ne pas mettre autre chose,
Rêve, illusion ou même amour… dans ce
Qui ne sera jamais que règlement intérieur
De ces comptes que débite la comptabilité de
Ces fois passées qui ont tendance à

Redevenir des fois premières dont les
Familiarités incomprises nous
Séduisent encore tant.
Armand, c’est bien, tu as dénoué, avec
Sandra, les liens passés qui ne pouvaient
Au présent que se nouer dangereusement
Non seulement pour votre évolution à
Chacun mais pour ceux qui t’entourent,
Comme pour ceux qu’elle doit rencontrer.
C’est une histoire dont le dernier chapitre
Vient de se clore.
Je t’en félicite.

C’est ainsi que El a mis un terme, dans la nuit qui tombe, à cet épisode d’une vie amie, ainsi qu’au silence qui en réceptionnait les fils que son complice le temps avait renoués avant de les couper à jamais, les dirigeant vers des trames à venir où chacun, de Sandra et d’Armand, ne pourrait plus jamais se faire de mal, ni se leurrer. La boucle ainsi bouclée terminait, sur Ouergane, ces erreurs du passé qui méritent l’oubli quand l’amour, enfin, sait en terminer les phrases.

Amanda a été mise au courant de l'intermède karmique de son époux Armand d'abord par El, lorsqu'il était à Meknès puis par lui-même lorsque, de retour, elle a tout voulu savoir.
Mais Amanda a reçu une éducation qui lui permet de comprendre et, qui plus est, de trouver tout cela parfaitement naturel.
Il n'y a donc rien entre eux qui ressemble à des scènes d'amants déchirés ou de couple adultérin… aux partenaires anxieux de part et d'autre, jaloux… humiliés. Rien. Au contraire, l'attention d'Amanda, focalisée sur l'essentiel, c'est-à-dire Noria, son époux Armand et leur harmonie à tous trois à préserver, était empreinte de tolérance et de compassion.
Cette histoire karmique, dont ils ne reparleront plus durant le reste de leur vie ensemble ne fut donc qu'un épisode de plus dans l'évolution, sorte de palier passé par l'un mais apportant aux trois l'assurance d'un amour si uni que rien ne pouvait en désamorcer cette communion intime que les corps expriment aussi, mais qui ne doit ses racines spirituelles qu'au cœur et à l'âme qui le guident.
C'est pourquoi, à Ouergane, l'absence d'Amar et d'Armand, leur séjour à Meknès et ce qui s'y passa,

ne furent plus jamais évoqués, même par Doudou qui elle, en revanche, eut du mal à bien comprendre et soupçonna longtemps son compagnon Amar de ne pas lui avoir tout dit.

C'est ainsi que la vallée de l'Ourika engloutit en sa terre rouge et à jamais les erreurs payées par ces pas justes et compréhensifs que l'on sait faire l'un vers l'autre quand l'essentiel, en cause, demande sa part de conscience et la rigueur qui permet d'évacuer du passé lointain les miasmes égotiques dont l'amour en général ne peut que souffrir dans le temps. Par l'un, par l'autre, les deux ou soi-même, le handicap à l'amour, s'il n'est pas compris avant de récidiver, menace l'harmonie et l'équilibre.

C'est pourquoi, comme une éponge au sang séché, Ouergane, en sa terre rouge, absorbe et efface ces empreintes du passé que le présent vient d'expurger.

Le reste des vacances ne fut plus qu'enseignement livré par la nature et ses beautés arides que chaque jour Amanda évoque afin de remercier toutes les vies qui y participent et de les rendre réceptives à la protection de Noria, de tous, pour s'en faire des alliées, elle qui les aime tant.

Enseignement, le mot est à la fois vague et si global pour Amanda. Elle apprend à chaque seconde, d'elle-même, des autres, de la vie, et c'est pourquoi tout ce qui l'enseigne est un cadeau qu'elle accueille avec joie, très respectueuse et attentive envers ceux qui en savent plus qu'elle sur ce long chemin de vie… comme Lourika et El.

Dans l'ensemble Amanda met ses vacances à profit en ce sens et elle s'en est toujours, jusqu'à présent, bien portée. La fougue intérieure qui l'anime pour tout et pour chacun met d'ailleurs très vite une ambiance ignée dans le « Dar » et sur ces vacances – mais sont-ce des vacances ?! – dont chaque personne, ici, est pour Amanda d'une importance extrême.
Noria dort dans sa chambre.
Amanda, seule dans l'ombre rafraîchissante du jardin où une légère brise joue avec les feuilles et les fleurs, voit arriver vers elle, avec plaisir, Zoubida chargée d'un petit plateau individuel avec un grand verre.
– Tu as soif ? Tu veux boire ?
Zoubida s'exprime moitié en français moitié en arabe, comme beaucoup de Marocains, même entre eux.
– Oh ! Mais quelle bonne idée. Choukran, lui répond Amanda, saisissant le verre qu'elle boit à grandes gorgées, calme… d'une traite.

Rire de Zoubida qui met, comme une petite fille, sa main devant sa bouche, arrange ensuite le foulard à franges qui tombent devant son front, relève le bas de sa robe longue qu'elle fixe dans sa ceinture, dévoilant un saroual bouffant s'arrêtant sous le genou, resserré par un élastique qu'elle fait claquer, s'organise dans sa tenue avec rapidité pour s'accroupir aux pieds d'Amanda à laquelle maintenant elle fait face.

Les Marocaines d'une certaine génération, celle des mères et grands-mères affectionnent dans les campagnes cette position-là qui, de fait, est très bonne pour les intestins et la souplesse du corps. Ainsi, peu importe l'endroit, on est bien, sorte de chaise humaine – soi-même – facile à transporter à installer.
Zoubida sourit avec fierté car elle montre à Amanda une dent en or jaune qu'un dentiste de Marrakech lui a posée il y a quelques mois. Puis il est question du temps, de Ouergane, de la famille de Zoubida dont il ne reste que le fils, de Noria, après quoi Zoubida en riant dit :
– C'est bien, c'est bien que tu sois mariée avec Monsieur Armand. Je l'aime beaucoup, beaucoup, il était si gentil – comme avec toi, avec tout le monde depuis très longtemps que je le connais. C'est formidable.
– Tu travailles ici depuis combien de temps Zoubida ?
– Oh ! Bézef, bézef… longtemps… et comme elle ne sait pas compter en français, elle annonce les années avec ses deux mains ouvertes, paumes tournées vers Amanda… celle-ci compte… un, deux, trois, trois fois les deux mains… trente ans !
– Trente ans ! s'exclame Amanda.
– Oui et toi je t'ai connue… elle montre la taille d'un bébé… comme Noria tu sais. Comme Noria.
Amanda, qui a toujours connu Zoubida depuis qu'ils ont débarqué, venant des Caraïbes avec Armand – « son père » – Kikou, Didou et Caroline, cela fait maintenant plusieurs années, n'a jamais su qu'en fait

Zoubida la connaissait, mais découvre, de plus avec étonnement, qu'elle avait déjà séjourné à Ouergane.
La conversation continue.
Amanda apprend plusieurs choses importantes, que Zoubida n'a jamais vu sa mère, et qu'elle est restée à Ouergane jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, d'après les gestes elle comprend que jusqu'à cet âge, El et Lourika se sont occupés d'elle puis qu'ensuite, elle est partie un beau jour avec Armand, pour ne revenir qu'après les Caraïbes et redécouvrir Ouergane avec un autre regard.
Étonnée que personne ne lui ait rien dit, Amanda se dit en même temps qu'elle n'a posé aucune question à personne, pas même à Armand et que les connaissant, elle est sûre qu'elle aurait obtenu les réponses.
Songeuse, Amanda est rêveuse tout à coup et Zoubida, à ses côtés rit, sourit, gardant le silence ou parlant au rythme de ces révélations qu'elle soulève comme les coins de voile d'un lit à baldaquin qui aurait abrité une Amanda endormie d'un long sommeil où seule la réalité des rêves aurait été sa compagne, complice d'une autre réalité, sœur jumelle voguant aux événements de ces symboles oniriques dont la conscience, à certains moments, ne peut décoder ni passer la frontière fragile, subtile, qui la sépare d'elle-même.
Zoubida s'est levée, elle a disparu puis est revenue avec un plateau chargé de boissons et de petits carrés d'amandes en pâtes et entières, « amuse-gourmandises » aux saveurs orientales qui adoucissent et lénifient ces moments difficiles que le sucre, sur le

plan physiologique, aide à déstresser.
Amanda n'a pas bougé, souriante elle prend d'abord la pâte d'amande à la pistache, devant elle, puis le verre d'eau claire et fraîche dont elle boit quelques gorgées. Avec cette assistance silencieuse de Zoubida à ses côtés, Amanda est bien. Prévenante, aux petits soins, Zoubida dans son expérience connaît le respect et l'amour des autres, n'a-t-elle pas passé sa vie dans cette famille curieuse aux lois étranges où les filles n'ont pas les pères qu'elles imposent et dans laquelle le couple de base Lourika-El est une institution si différente de ce que ses propres traditions lui ont appris du couple ? En même temps Zoubida est dans la tolérance, sans se poser de questions, elle a servi, avec beaucoup de joie, ici, parce qu'ici, tous la considèrent comme une partie importante de cette famille. On pourrait dire essentielle, elle a appris d'eux que la femme existe pour elle-même et non en fonction d'un homme simplement. Elle a appris, lorsque son mari est parti, un beau matin, pour ne plus revenir jamais, que cela ne changeait rien à son statut dans cette famille, et pour cela comme pour nombre d'autres faits, marquants pour elle, elle a donné parce que, en plus elle les aime, ici, tous. Armand est son chouchou, bien sûr, il a l'âge de son fils et ont joué ensemble comme deux frères. Mais Amanda aussi, Noria, la petite poupée… tous…
Quant à El et Lourika, Zoubida a pour eux le plus grand respect. C'est une histoire entre eux et elle qui ne peut pas se raconter, ni se dire, ni s'analyser.

Quelque chose comme la descente d'Allah sur terre, comme si ce dernier leur avait demandé tout spécialement de venir s'installer ici…
Zoubida qui mange maintenant une amande avec tranquillité, accroupie à nouveau face à Amanda, réfléchit en silence sur ces trente ans de sa vie, passés ici, au « Dar »… une longue histoire vraiment qui aujourd'hui lui semble n'avoir ni commencement, ni fin… juste un enchaînement des boucles de la vie des uns avec celle des autres… une vague en somme dans ce Sud marocain, qu'elle connaît bien, une grande vague descendue d'un océan de nulle part, où chacun, comme une bulle, éclate ici, au « Dar », sa lumière disponible pour une vie.
Des joies intenses, des amours mortes à l'extérieur, de ces morts qui, ne passant jamais la porte du « Dar », y ressuscitent, flamboyantes de dérision dès que le jardin ouvre sa végétation et ses fleurs comme un renouveau intérieur à prendre immédiatement en compte, ce que l'on ne peut éviter de faire. C'est une sorte de magie qui se passe au « Dar », et c'est constant. Zoubida le sait. Elle en compte trente années qui sont passées comme un train à grande vitesse où elle aurait été, en même temps, passagère et spectatrice. Un voyage magnifique dans cette région natale, la sienne, qu'elle aime par-dessus tout mais il est vrai qu'elle ne connaît que peu de villes… Marrakech, Casablanca, qu'elle n'aime pas trop… trop bruyant, Rabat pour laquelle elle a un faible… et c'est déjà bien, se dit Zoubida, la plupart des femmes, de sa génération, n'ont même pas été

jusqu'à Marrakech, cela la fait rire !
Amanda la regarde, avec une tendresse infinie, Zoubida lui rend son regard égayé, comme ces petites Marocaines que l'on croise et qui rient si volontiers pour peu que le mot juste soit trouvé tel un fil menant au cœur et si fin que très peu sont à même d'en distinguer la teneur.
Quand Amanda regarde ensuite le ciel, ce ciel universel qui offre à Ouergane la primeur d'une luminosité sans égale, une résille invisible, sorte de filet pour acrobate de la vie, balance ses luminosités sur les couleurs ainsi tissées.
À claire-voie dans l'espace, cette résille géante, maintenue par les pensées de chacun, ourle en ses ouvertures tout ce qu'Amanda peut retenir ou lâcher de tous les souvenirs qui ne lui reviendront jamais mais dont la mémoire n'est que vagues de temps sur la portion de vie impartie.
La connaissance, se demande-t-elle, est-elle ce regard levé vers le ciel sur un dessin aux lignes et ouvertures si diaphanes que seules lorsque tout est oublié, les lumières et couleurs passées en demeurent comme l'architecture mobile de ces constructions intérieures d'une psyché en quête de cœur humain aux battements duquel se bâtissent les plus belles réalisations d'une vie ?
Zoubida, elle, s'émerveille de ce regard qu'Amanda perd dans ce ciel marocain dont ses ancêtres disaient qu'il est un toit ouvert sur Allah, que les hommes obscurcissent de ces tuiles qu'ils provoquent !
Zoubida se dit qu'un regard comme celui d'Amanda

donne au toit ouvert du ciel toute sa dimension, ses ancêtres seraient contents.
Mine de rien, plusieurs heures ont passé ainsi dans le dialogue riche dont Amanda et Zoubida ont, avec une pudeur extrême, respecté les troubles secrets et les joies destinées à poursuivre ces évolutions dont le matériau est distribué si différemment pour l'une et l'autre mais dont la base commune, spécialement ici, au « Dar », est un amour immense de l'humanité dont l'autre, ce partenaire d'amitié, d'amour, de vie, est toujours celui, celle par qui les privilèges de se découvrir, de se connaître soi-même un peu plus vient paver nos vies de cet or fin dont les lumières ensuite guident nos pas.
Bel après-midi en vérité que celui que viennent de parcourir ensemble, dans ce jardin magique du « Dar », Amanda et Zoubida, comme des sœurs du temps, jumelles d'espace cordial aux sonorités éclatantes que, seuls, les cœurs ont perçu assez pour s'y promener ensemble le temps de ces découvertes d'ailleurs et d'autrui qui ne peuvent résonner qu'en eux.

Doudou qui s'occupe activement de Noria, malgré la présence des parents de celle-ci, traverse le tunnel actuel de sa vie qu'elle trouve un peu sombre, sans se confier à Amar son compagnon, ni aux autres.
C'est drôle comme Amanda s'est éloignée ! Ou est-ce moi ? Doudou se demande, naviguant au passé pour y retrouver des signes, des traces, si Amanda n'était quand même pas plus proche il y a quelques années… quand elle était petite. Les dates se bousculent et s'entrechoquent dans sa tête, où nul appel aussi intense soit-il – à sa mémoire – ne la satisfait plus.
Y aurait-il dans certaines durées, des instants qui se perdent à jamais dans l'immense réservoir inconscient des condamnés de l'illusion que nous sommes tous ? Doudou, en effet, est perplexe. Agitant ses souvenirs dans le shaker de l'obsession, elle tente de verser au quotidien les images passées afin d'en extraire le suc de l'époque. Mais rien, à part son amour pour Armand, ne lui revient. Rien. Désolant. Me serais-je occupée à ce point d'Amanda à cause d'Armand ? Elle ne peut pas y croire. Ne veut même pas le penser. Pourtant, cette complicité avec l'enfant, puis l'adolescente, lui apparaît comme une supercherie. Se revoyant à l'époque, surgit maintenant

du recul, un désir de séduire la fille d'Armand afin de l'apprivoiser, lui, ce félin fascinant dont elle a rêvé en secret les débordements intimes, elle peut bien se l'avouer aujourd'hui !! C'est si loin ! Déjà Noria ! Encore Armand ? Non, non, plus du tout, se dit Doudou avec empressement. L'heure est marocaine avec Amar dans son lit. Enfin un homme dans son lit. Tant d'années d'abstinence qu'elle ne peut que comparer au désert de Gobi ! Paradoxe des paradoxes, quand la tête s'en mêle, alors tout fout le camp ! Quand le rêve a la parole, alors le quotidien n'en est que l'avant-goût que l'on arrange à la sauce future des éblouissements cachés les plus forts.
Doudou sort de ce tunnel où les rêves illuminant l'ombre ayant disparu, cette dernière surprend par sa densité, oppressant dame lucidité qui s'y engouffre maintenant sans en voir le bout.
Pourtant Amar est là et bien là, si Doudou ne veut pas imaginer ce qui a pu se passer à Meknès, elle s'en empêche avec férocité, Doudou veut croire absolument que son histoire actuelle de sentiments difficiles mais certes partagés est la plus belle des histoires d'amour et qu'étant la sienne, elle ne la laissera abîmer par personne au monde. Personne bien entendu n'en a la moindre intention, se dit-elle en souriant. Suis-je bête !
Tout ce monde de pensées traverse sa tête et tandis qu'elle se dirige vers la chambre de Noria, un éclair la traverse, porteur de ce qu'El lui a dit dernièrement :

« Les enfants, les bébés, nous tous,

Mais particulièrement les tout-petits
Captent avec beaucoup de facilité
Toutes les pensées que nous émettons, même
Si nous en gardons les secrets.
C'est pourquoi il est prudent, lorsque l'on
S'occupe d'un enfant, de se libérer la
Tête de la mémoire automatique
Engrangeant souvenirs et pensées diverses
Dont le moteur qui tourne devient alors
Si polluant que les enfants en sont
Asphyxiés.
C'est une vraie responsabilité à
Prendre en compte avec soi-même, très
Sérieusement. »

Puis il avait disparu à son habitude,
Trace légère sur souffle consistant de
Connaissance communiquée.

Comment décliner le nom « Fin », comment le décider ? Si la fin est un extrême, comme le dit le dictionnaire, la partie la plus reculée, alors dans cette infinité qui s'étale à perte de vue dès la naissance, pour se renouveler au seuil du dernier soupir, combien d'extrêmes vivons-nous, combien de partie la plus éloignée, n'atteignons-nous jamais en nous-mêmes ou dans le monde, avec les autres ? Combien ? Ce qui revient à dire que chaque instant, chaque seconde de notre vie est un extrême et sinon, ne faudrait-il pas, après réflexion, le vivre comme tel ?
N'est-ce pas la meilleure façon de déguster ces moments qui se succèdent d'extrême en extrême en nous-mêmes, nous mêlant aux autres et inversement ? Ces secondes qui font notre vie, toute vie, ne sont-elles pas des fins ? Si tel est le cas, alors une fin, en soi, n'en est jamais une, mais seulement prétexte à d'autres fins encore… ad libitum…
C'est pourquoi sans se finir, ce roman aux vies parallèles pourrait avoir autant de fins que de lecteurs, amenant ceux-ci sur les lagunes claires d'autres fins à venir qui n'en seraient pas.

C'est pourquoi si le cœur vous en dit et si
L'inspiration vous y tente,

Vous pouvez, dès à présent, tenter sur cette
Fin qui n’en est pas une, une fin que vous
Pourrez imaginer et qui, sans être la
Vôtre, serait assez vôtre pour vous
Continuer, rendant ainsi par la création,
Votre propre fin obsolète.
Les éditions qui éditent ce roman
Infini sont prêtes à publier comme
Une suite – petit livret – cette fin, par vous
Imaginée, dont l’inspiration continuera
En son souffle d’autres fins possibles
Mais non probables.
C’est une invite,
C’est un partage puisqu’ici la
Créativité de l’auteur, ainsi lue par
Vous, devient par là même, une
Partie de vous lui appartenant aussi.
Vers ces horizons qui nous attendent,
L’horizon de chacun est déterminant
Puisqu’il éloigne de nous la
Partie la plus lointaine qu’il représente
Sans jamais y mettre le mot « Fin ».
C’est dans la vision de cet horizon-là
Que je vous invite en tant qu’auteur de
Cet ouvrage à ajouter au mien votre
Infini qu’il vous reste maintenant à
Exprimer, à écrire et qu’ainsi,
Nous pourrons publier – petit livret –
Afin d’offrir à d’autres ce partage
Né d’une écriture, d’une lecture,
Sur lesquels jamais, comme en chacun,

Le mot « Fin » ne pourra réduire la
Vie qu'ils continuent.

Lecteur mon frère,
Lectrice ma sœur,
Merci.

Chers lecteurs,

Que l'imagination, notre sœur à tous fasse le trajet vers ceux et celles qui souhaiteront participer à cette créativité, bouclant ainsi la boucle invisible du don que l'auteur fait au lecteur. C'est dans le partage en retour, que peut naître la joie immense de donner et de recevoir, quand elle change de camp, parce que le don motive alors le don, poussant les deux parties à se mettre en état de savoir recevoir.
C'est ce qui donne son prix au don.
Sans quoi c'est le sens unique…
Je vous attends donc, petit livret…

leïla chellabi

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

© Chellabi 2014

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-088-5

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com